

Rêve mécanique

Richard Sapir
Warren Murphy

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

25

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Rêve mécanique



Richard Sapir

PLON et Warren Murphy

PLON

Rêve mécanique

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

RÊVE MÉCANIQUE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :
SWEET DREAMS

Maquette de couverture : Loris

© 1976 by Richard Sapir and Warren Murphy

© Librairie PLON/GECEP 1981
pour la traduction française.
ISBN : 2-259-00851-8

Édition originale :
ISBN : 0-523-009922-4
PINNACLE BOOKS. INC. NEW YORK
New York N. Y. 10016

Pour Roscoe Pound qui est aussi réel que n'importe qui
aux yeux de la glorieuse maison de Sinanju, P.O. Box 1149,
Pittsfield, Mass, 01202

*Beaucoup d'hommes bâtissent des châteaux de rêves. Seul le
fou tente d'y vivre.*

Maison de Sinanju

CHAPITRE PREMIER

« N'importe qui peut mourir, mais mourir bien, ma chère, voilà ce qu'il voulait... »

Le Dr William Westhead Wooley se regarda prononcer ces mots sur son petit écran de télévision. Une goutte de sang se forma sur les lèvres de son image, d'abord floue puis d'un beau rouge. Le corps était allongé par terre dans un laboratoire bien éclairé. Le président de l'université était là, les larmes aux yeux, ainsi que d'autres membres du corps enseignant, tête basse.

— Nous n'avons jamais su apprécier le Dr Wooley, dit Lee (Woody) Woodward, le recteur, en refoulant un sanglot. Nous n'avons jamais compris son génie. Nous l'avons traité comme un physicien ordinaire dans un monde encombré de doctorats de physique.

Janet Hawley était là aussi sur l'écran, plus blonde que jamais, plus jolie que jamais, plus pulpeuse que jamais. Éperdue de chagrin, elle déchira un coin de sa blouse vert pâle et, rien qu'un instant, William Westhead Wooley, agonisant, entrevit la rondeur d'un mamelon qui s'échappait d'un soutien-gorge en corbeille.

Le corps enseignant de l'université d'Edgewood perdit de sa netteté, l'image télévisée se brouilla et les murs d'une chambre apparurent peu à peu sur l'écran. Puis on vit le Dr Wooley allongé sur des draps bien propres, en veste d'intérieur, un bloc-notes sur les genoux qui écoutait les coups frappés à sa porte.

La chambre était pareille à celle où le Dr Wooley était réellement assis, avec des électrodes placées sur ses tempes, reliées au téléviseur, qui ressemblait à un gros œil encastré dans son circuit de plastique.

Sur l'écran, il n'y avait pas de rôti de dinde surgelé refroidissant dans sa sauce claire, ni de chaussettes bleues de la veille déjà couvertes de poussière. Les carreaux étaient lavés, le féroce portrait de maman retourné contre le mur, le plancher balayé et le lit du deux-pièces cuisine donnant sur l'étendue boueuse du Mississippi, des hauteurs de Richmond, avait, sur l'écran, doublé de largeur. Mais la plus grande différence entre l'image télévisée et la chambre du Dr William Westhead Wooley était le Dr Wooley lui-même.

Disparus les tristes et persistants souvenirs d'acné juvénile. La peau était lisse, fine, bronzée, le nez droit, comme sculpté par le ciseau d'un artiste. Des muscles apparaissaient sur les bras et le ventre pâle, plissé et bedonnant, était devenu bien plat. Des poils noirs recouvraient le

torse, et les jambes étaient celles d'un coureur. Sur l'écran, le Dr Wooley avait trente-deux ans et il écrivait son discours d'acceptation du prix Nobel au moment où on frappait à la porte.

À la télévision, Janet Hawley entraînait en pleurant. Que pouvait-elle faire ? Elle avait été menacée.

— Menacée ? demanda l'image améliorée du Dr Wooley.

Il posa une main sur le corsage de Janet, il défit le bouton du haut. La main trouva le soutien-gorge. Elle glissa vers le mamelon. Le soutien-gorge s'envola et le Dr William Westhead Wooley entreprit de faire l'amour avec entrain et passion à l'accueillante Janet Hawley.

On frappa à la porte. Le Dr Wooley secoua la tête ; il n'avait pas imaginé ça. On frappa plus fort.

— Si vous ne répondez pas, je m'en vais !

C'était une voix de femme. Celle de Janet Hawley.

Avec précaution, le Dr Wooley ôta ses électrodes et rembobina les fils derrière le poste. Il prit un pantalon de toile grise fripé sur le lit. « Non, pas celui-là », se dit-il. Il le jeta dans le placard en criant :

— J'arrive, j'arrive. Une minute.

Il arracha d'un cintre un pantalon bleu pâle à pattes d'éléphant et l'enfila en se tortillant. Il tira sur sa tête un chandail jaune à col roulé et tenta de se coiffer avant même que sa tête n'ait émergé du tricot jaune.

— Willy, si vous n'ouvrez pas cette porte, je m'en vais.

— J'arrive.

Il aspergea sa figure grêlée d'after-shave *Canoë*, puis essuya ses mains parfumées sur ses cheveux. Enfin, avec un large sourire, il ouvrit la porte.

— Fermez votre braguette, dit Janet Hawley. Pourquoi n'êtes-vous pas prêt ? Cette chambre est dégoûtante. Vous voudriez que j'attende ici ? Je croyais que nous devions sortir. C'est déjà assez ennuyeux que je doive venir vous chercher.

— C'est seulement parce que vous ne voulez jamais que j'aille chez vous, ma chérie, répondit le Dr Wooley.

— L'ennui avec vous, Willy, c'est que vous retournez tout ce que je dis contre moi. C'est de *vous* que nous parlons.

Janet Hawley était exactement comme son image télévisée, blonde, charnue, saine, une belle plante. Contrairement à l'image, elle était vêtue jusqu'au cou d'un corsage jaune vif et presque jusqu'aux chevilles d'une jupe de lainage noir rugueux.

— Ôtez ce truc jaune, dit-elle. On va nous prendre pour des jumeaux.

— Oui, ma chérie, dit le Dr Wooley.

D'un seul mouvement prompt du bras droit il fit voler le chandail de son corps jusque dans le placard. Janet Hawley glapit :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle montrait le petit écran. Elle s'en approcha, elle regarda son image blonde et nue.

— C'est moi ! hurla-t-elle. À poil ! Et j'ai trois kilos de plus ! Vous avez des photos cochonnes de moi et vous les montrez à la télévision ! Plus grosse que je ne suis !

— Non, ma chérie, je ne les montre pas. Il ne s'agit pas de télévision. Ça y ressemble, mais ça n'est pas cela.

Janet regarda l'écran de plus près. Par-dessus le marché, c'était son mauvais profil. Mais les seins paraissaient un peu plus fermes qu'ils n'étaient en réalité. Plus jolis, en fait. Le plus bizarre, cependant, c'est qu'elle était toute nue avec Willy.

— Vous avez fait des cassettes vidéo et vous avez utilisé un truquage pour vous mettre sur la photo, accusa-t-elle.

— Non, ma chérie, marmonna nerveusement le Dr Wooley.

— Alors qu'est-ce que c'est ? Un de ces appareils secrets pour écouter les affaires des autres qui ne vous regardent pas ?

William Westhead Wooley sourit en secouant la tête.

— Je vais vous en donner une idée.

— Vous allez tout m'expliquer, oui !

— Ce sera difficile. C'est compliqué.

— Si vous me traitez d'idiote, plus jamais vous ne mettrez la main sur un de ceux-là, dit-elle en pointant vers son corsage un ongle laqué de violet nacré.

— Alors, vous n'allez pas me le permettre ce soir ? demanda-t-il.

— Pas nus, dit Janet.

— Je n'oserais jamais. Pourtant, j'y ai pensé, dit-il et il expliqua :

« Le cerveau obéit à des signaux, des impulsions électriques. Mais c'est différent des impulsions de l'écran de télévision. L'esprit crée des images que la personne capte par son imagination. La télévision crée des images captées sur les ondes lumineuses de ce que l'on appelle la réalité. Son invention était capable de traduire les images mentales en ondes électroniques de télévision. Ainsi, on se servait d'un tube cathodique ordinaire mais au lieu que ce soit un émetteur qui envoie des images, c'était l'esprit qui transmettait les signaux et on pouvait visualiser ce qu'on imaginait. »

Il prit la main de Janet et l'approcha du poste ; il la posa sur le plastique cachant les circuits. C'était tiède.

— C'est ça qui le fait fonctionner. C'est le « traducteur ».

Il reprit sa main et la posa sur les électrodes.

— Vous fixez ça sur votre tête. Elles captent les signaux. Ainsi, ces signaux du cerveau passent par là, par ici tout du long, là-dedans, et c'est ça qui les transforme en ondes de télévision et en images sur l'écran. Da dida, da da dida.

— On n'a pas le droit de montrer des images pornos à la télévision.

— Vous ne comprenez pas. Nous ne diffusons pas ceci sur les ondes. Ça ne passe que par les fils de cette pièce.

— C'est des images pornos, répéta Janet.

Et ce soir-là, il n'eut droit qu'à un baiser sur la joue.

Elle réfléchissait. C'était un exercice difficile pour Janet, parce que c'était relativement nouveau, et elle était si absorbée que William Westhead Wooley n'eut pas l'occasion de toucher ses seins, nus ou couverts.

Ces seins ne restèrent pas pour autant intacts toute la nuit. Quand elle rentra chez elle, ils furent pincés, frappés et mordus par un certain Donald (Hooks) Basumo pour la punir d'avoir « gaspillé la soirée avec cette pédale de prof ».

— ... Pendant que j'étais ici à t'attendre. Et d'abord, qu'est-ce que vous branliez tous les deux ?

Janet se baissa pour ramasser les cinq boîtes de bière vides qui jonchaient le plancher du living-room et répondit :

— Je te l'ai dit, trésor. Je vais avec lui parce que je crois qu'un jour il pourrait avoir de l'argent.

— Ouais ? Moi, ce que je veux savoir, c'est *jusqu'où* tu vas avec lui.

— Trésor, dit Janet Hawley en souriant, il ne se passe rien. Il ne me touche pas. Il n'essaie même pas.

— Il fait bien, et tu ferais bien de ne pas le laisser. J'aime pas que mes souris se fassent peloter par d'autres gens, expliqua Donald (Hooks) Basumo, fondant sa stricte moralité sur le fait que des vingt-sept arrestations figurant sur son casier, un bon tiers n'avaient pu aboutir à des inculpations.

Hooks punctua cela d'un revers de main cuisant sur les seins nus de Janet, puis il se carra de nouveau dans son fauteuil pour la regarder nettoyer le bordel qu'il avait fait de son appartement. Quand elle eut fini d'éponger les dernières taches de soupe à l'oignon renversée, Hooks la traîna dans la chambre, la jeta sur le lit défait et la viola. La technique sexuelle de Basumo ayant autant de rapport avec l'amour que la guerre éclair avec le trictrac.

Après quoi, encore tout habillé, Hooks roula de Janet sur le matelas et se mit à ronfler, avec la paisible béatitude des cœurs purs. Janet Hawley se déshabilla et se glissa dans les draps, pour réfléchir.

Une heure plus tard, elle embrassa Hooks dans le cou. Il grogna, mais continua de ronfler. Au bout d'une demi-heure, elle tenta encore sa chance et cette fois les ronflements s'arrêtèrent.

— Trésor, dit-elle, j'ai réfléchi.

Hooks cligna des yeux et revint péniblement dans le monde des vivants.

— Qu'est-ce t'as dit ?

— J'ai réfléchi, trésor.

— Tire-toi d'ici, dit Hooks et il lui flanqua un poing dans l'oreille.

Elle pleura. Elle dit que c'était son appartement. Qu'elle payait le loyer. Qu'elle achetait la bière. Il n'avait pas le droit de la frapper.

Alors il la frappa encore, bien réveillé à présent. Les pleurnicheries avaient fait leur effet. Il dit à Janet qu'il l'écouterait si elle lui apportait une bière.

Elle répliqua qu'elle ne lui apporterait pas de bière même s'il avait la gueule en feu. Il frappa son autre oreille.

Elle lui apporta la bière et lui dit que toute la nuit elle avait pensé à une merveilleuse machine qu'elle venait de voir. On pouvait faire passer ses pensées sur un écran de télévision, voir tout ce qu'on imaginait. Il suffisait de penser à quelque chose et on le voyait comme si c'était joué pour vous sur l'écran de télé.

— Et c'est pour ça que tu me réveilles ? Demanda-t-il.

L'idée ne lui plaisait pas. Aucune chance de fourguer aux Américains un truc qui faisait intervenir la pensée.

Elle dit qu'elle avait vu des images cochonnes sur l'écran.

Hooks Basumo dressa l'oreille.

— Tu as dit *cochonnes* ?

— Oui. Tu peux te voir t'envoyer en l'air avec n'importe qui.

— Ah oui ? Raquel Welch ? Sophia Loren ?

— Oui. Burt Reynolds. Robert Redford.

— Sans blague ? Charo ? La fille de Maude ?

— Oui, dit-elle. Clint Eastwood. Paul Newman. Charles Bronson. N'importe qui.

Il la frappa encore parce qu'elle arrivait à penser à plus de noms que lui, mais ensuite il resta éveillé toute la nuit, pour faire répéter tous les détails à Janet, en s'assurant qu'elle n'oubliait rien. Ce qu'il entendait, c'était de l'argent, beaucoup d'argent.

Et quand il décrivit la chose le lendemain au receleur du coin, il dit qu'il savait où il pourrait mettre la main sur une nouvelle espèce de machine porno. Tout ce qu'on imaginait apparaissait sur l'écran.

— Je ne sais pas, difficile à vendre, dit le fourgue. Est-ce que c'est

livré avec le mode d'emploi ?

Hooks avoua qu'il n'en savait rien et le receleur refusa son offre parce que cette télévision un peu particulière serait trop facile à repérer, puisque, apparemment, elle était unique en son genre.

Cela indigna Hooks Basumo. S'il n'en existait qu'une, ça devait valoir encore plus. Il regarda le petit homme d'un air menaçant. Il laissa entendre que les petits hommes pouvaient recevoir de mauvais coups, la nuit. Il fit observer que la maison du receleur était très inflammable.

— Hooks, dit le petit homme, pour dix-huit dollars, je peux te faire briser tous les os. Fous le camp d'ici !

Hooks lui fit un bras d'honneur puis sortit en marmonnant quelque chose à propos de la virilité défaillante du fourgue, parfaitement, parce que si, à lui, on lui avait adressé un tel putain de geste, il lui aurait, putain, arraché sa putain de tête, au mec.

À un kiosque, il attendit que quelqu'un donne un dollar pour avoir de la monnaie, s'en empara et partit en courant. On pouvait réussir ça si le type du kiosque était vraiment aveugle. C'était ceux qui ne l'étaient qu'en partie qui vous causaient du tort.

Mais Hooks connaissait bien ses kiosques. Un homme qui se respecte est toujours prudent. C'était les petits voyous qui se faisaient avoir. Dans un snack, il prit une brioche à la confiture et un café. Il ramassa aussi trente-trois *cents* de pourboire qu'un client avait négligemment laissés sous une serviette en papier usagée.

Une Cadillac Seville noire attendait dehors avec deux hommes qui observaient Hooks. Leurs visages faisaient penser à des pavés, en moins chaleureux.

Il y avait une bosse sous leur costume de shantung. Ils ne souriaient pas.

Quand Hooks sortit du snack, la voiture noire roula jusqu'à lui le long du trottoir et s'arrêta.

— Monte ! ordonna l'homme assis à côté du conducteur.

— Je ne vous connais pas, dit Hooks.

L'homme ne dit rien du tout. Il se contenta de regarder fixement Hooks qui monta alors calmement à l'arrière de la voiture.

Ils sortirent de Saint Louis par une route longeant le Mississippi gonflé des pluies de printemps, large comme un lac. La voiture pénétra dans une marina entourée de grilles et Hooks vit un gros bateau blanc bien amarré à une jetée. L'homme assis à l'avant ouvrit la portière arrière pour Hooks.

— C'est pas moi qui l'ai fait, je le jure, dit Hooks.

D'un signe de tête, l'homme lui montra la passerelle. Au sommet de

la passerelle, un individu à figure ronde, transpirant sous l'effort qu'il faisait pour alimenter sa graisse en sang et en oxygène, désigna à Hooks un escalier.

— C'est pas moi qui l'ai fait, dit Hooks.

Il descendit, les jambes molles.

— C'est pas moi qui l'ai fait, dit-il à un homme en smoking noir.

— Je suis le maître d'hôtel, répondit l'autre.

Quand Hooks entra dans le salon du yacht, quand il vit qui était assis sur le canapé, il fut incapable de nier sa culpabilité. La cabine avait tourné autour de lui, ses jambes n'étaient plus sous lui et il voyait tout d'en dessous. S'il voyait tout par en dessous, raisonna-t-il, c'était que son dos devait être par terre. Et qui lui donnait de l'eau ?

Don Salvatore Massello en personne. C'était lui qui portait un verre d'eau aux lèvres de Hooks et lui demandait s'il allait mieux.

— Ah ! mon Dieu, dit Hooks.

Car maintenant il était sûr que c'était Massello. Il avait vu des photos dans des journaux et à la télévision quand M. Massello, entouré d'avocats, refusait de parler aux journalistes.

Il reconnaissait les cheveux argentés, le nez mince et arrogant, les impeccables sourcils noirs, les yeux sombres. Ces yeux le regardaient de haut en bas et les lèvres lui demandaient s'il allait mieux.

— Oui. Oui. Oui, monsieur, bredouilla Hooks.

— Merci d'être venu, murmura M. Massello.

— Tout le plaisir est pour moi, à votre disposition, quand vous voulez, monsieur Massello. Un honneur pour moi.

— Et c'est aussi un honneur pour moi de vous voir, monsieur Basumo. Puis-je vous appeler Donald ? demanda M. Massello en aidant Hooks à se relever et à s'asseoir dans un fauteuil de velours capitonné, avant de lui verser un verre de Strega dorée et sucrée.

— Donald, dit M. Massello, nous vivons une époque dangereuse.

— Je l'ai pas fait, monsieur. Sur le cœur sacré de ma mère, c'est pas moi.

— Vous n'avez pas fait quoi, Donald ?

— Quoi que ce soit. Je le jure.

M. Massello hocha la tête avec une lassitude exprimant toute la sagesse du monde.

— Il est des choses que les hommes d'honneur doivent faire pour survivre et je vous respecte pour ce que vous avez fait, quoi que ce soit. Je suis fier de vous appeler mon ami, mon frère.

Hooks offrit de démolir pour M. Massello tous les kiosques à journaux de la ville, appartenant ou non à des aveugles.

Don Salvatore Massello exprima sa gratitude pour cette très aimable proposition mais il s'agissait de choses plus importantes.

Il posa alors des questions sur le poste de télévision que Donald avait essayé de vendre à un receleur. Donald l'avait-il vu ? Où était-ce ? Comment Donald en avait-il entendu parler ? Et, recevant une réponse, don Salvatore Massello s'intéressa à la jeune personne, Janet Hawley. Où elle habitait ? Où elle travaillait ? Et toutes sortes d'autres détails.

— Elle n'est rien du tout pour moi, monsieur. Je m'en fous bien, dit Hooks.

M. Massello comprenait que Donald était un homme trop sérieux pour laisser gâcher sa vie par un jupon. M. Massello dit cela avec un bon sourire compréhensif. M. Massello l'accompagna à la porte, assura que l'avenir du jeune Donald Basumo était assuré. Il serait riche.

Et comme gage de sa bonne foi, il offrit une cabine pour la nuit à Donald, à bord de son yacht. Avec deux serviteurs. Ils obéirent à tous les ordres que Hooks leur donna, ils lui apportèrent à boire, à manger, et une fille jeune. Ils accédèrent à toutes ses demandes. Sauf une. Hooks voulut faire un tour pour prendre l'air. Cela, ils ne purent le permettre.

— Vous avez tout ce qu'il vous faut ici. Vous ne bougez pas.

Pendant la nuit, ils le réveillèrent et lui dirent que maintenant il pouvait aller prendre l'air. Il n'en avait plus envie. Ils lui dirent qu'il allait quand même prendre l'air, et pas plus tard que tout de suite.

Il était quatre heures quinze et il faisait nuit noire. Hooks se retrouva assis à l'arrière d'une voiture et quand ils furent bien engagés sur la route de Saint Louis, il vit les lumières de la marina se rallumer. Il l'avait quittée dans le noir.

La voiture quitta la route goudronnée et entra dans la cour d'une petite entreprise de bâtiment. Hooks fut surpris de voir Janet Hawley qui l'attendait. Elle portait une robe imprimée jaune vif couverte de boue jusqu'à la taille. Elle se reposait. Au fond d'un fossé, le crâne profondément cabossé.

Hooks voulut interroger les serviteurs à ce sujet mais l'un d'eux l'interrompit en abattant une batte de base-ball contre le cortex auditif de son lobe temporal. Il y eut un gros craquement. Et le crâne de Donald (Hooks) Basumo resta profondément et définitivement cabossé.

Don Salvatore Massello n'était pas là pour entendre le craquement. Il se trouvait dans un avion à destination de New York, où il aurait quelque chose de très important à communiquer à la réunion nationale des familles du crime.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il devait tricher. James Merrick pria d'avoir la force de boucler son quinzième kilomètre et ce maigre salaud en bleu venait de le dépasser pour la seconde fois.

La prochaine, ça ferait trois. Merrick songea au vieil adage, jamais deux sans trois, et fut pris d'un rire nerveux qui vira au jaune acide. Il haleta entre ses dents :

— Hé ! Vous. Vous, là, sac d'os ! L'homme au tee-shirt !

L'homme qui portait *Remo* écrit au marqueur rouge sur son dossard fantaisie, tourna la tête vers le pauvre Merrick essoufflé.

— Qui, moi ?

— Ouais. Vous. Remo. Attendez.

Remo ralentit et Merrick actionna ses jambes douloureuses, une-deux, une-deux, apparemment de plus en plus vite. Mais il ne rattrapait personne ; la distance entre les deux restait la même, en dépit de tous ses efforts.

— Allez, ralentissez, cria Merrick à bout de forces.

Une fraction de seconde plus tard, Remo n'était plus devant lui mais juste à côté, souriant, courant à son allure.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il aimablement.

Merrick le regarda, la vue brouillée. Des larmes de fatigue se mêlant aux gouttes de sueur salée. Il remarqua que le type ne soufflait même pas.

— Quel est votre numéro ? haleta-t-il.

Remo ne répondit pas. Il resta simplement à la même hauteur alors qu'ils passaient les limites de la ville de Danvers.

Bon Dieu, qui était donc ce fou qui ne transpirait même pas ?

— Vous voyez ça ? demanda Merrick, en montrant le chiffre 6, bleu, sur sa poitrine.

— Oui, dit Remo. C'est bien. Ça s'appelle un chiffre arabe. Les chiffres romains sont des lettres. Vous savez, des x et des i. Pourquoi est-ce qu'on appelle ça un chiffre arabe ? Si les Arabes savaient bien compter, leurs guerres dureraient plus de quelques jours. Bien sûr, ils préférèrent peut-être perdre vite au lieu de perdre lentement. Je ne sais pas.

Merrick comprit que cet homme était un dingue.

— C'est mon numéro, souffla-t-il. Ça veut dire... que je suis le

sixième... à m'être inscrit... pour ce marathon. Voyez ?... Et vous... quel est votre numéro ?

Remo ne répondit pas. Soudain, Merrick sentit un très léger frôlement sur sa poitrine puis une brise fraîche dans ses poils grisonnants. Il baissa les yeux et vit un trou dans son maillot, là où son numéro avait été épinglé.

Il tourna la tête vers Remo mais l'homme avait disparu. Il allongeait ses foulées et s'éloignait de Merrick comme si Merrick était arrêté. Les mains du fou s'activaient sur le devant de son tee-shirt et Merrick comprit qu'il y épinglait le numéro 6. Son numéro 6.

Il ne manquait plus que ça. Quatre ans de travail et ce crétin lui volait sa course. Et son numéro.

Depuis son enfance, Merrick avait rêvé de courir le Marathon de Boston. Quatre ans plus tôt, il avait décidé de se préparer pour le Marathon du Bicentenaire. S'il gagnait celui-là, il ne serait jamais oublié. Pendant quatre ans, il avait travaillé à se mettre en forme. Et puis, à partir de février, il avait mis vraiment les bouchées doubles.

Tous les jours, après le bureau, il courait jusque chez lui sur onze kilomètres, son attaché-case serré contre son cœur battant sous le costume de *Brooks Brothers*. Il arrivait pour affronter le sourire à peine dissimulé de sa femme Carol, sa chemise Arrow trempée, le costume couvert de poussière.

Au lieu de déjeuner, il courait en rond dans les toilettes, s'arrêtant pour se laver les mains ou se coiffer chaque fois que quelqu'un entrait. Les pauses café servaient à faire des tractions dans la salle du classement.

Bientôt, sa silhouette fumante devint le sujet des potins du bureau et des plaisanteries « Merrick » commencèrent à circuler.

Quand un coup de téléphone anonyme apprit un soir à la femme de Merrick qu'on prenait des paris au bureau pour savoir s'il mourrait d'un infarctus avant que sa puissante odeur de sueur fasse sa première victime, elle décida d'avoir une conversation avec lui.

— Qu'est-ce que tu veux prouver ? Demanda-t-elle. Tu es un athlète du dimanche. Tu ne dois pas avoir à courir plus loin que du living à la cuisine.

La métaphore plut à Carol et elle rit. Ah, ah ! James Merrick l'ignore et continua de courir.

Le dimanche avant la course, Merrick se pencha sur son fils de douze ans assis devant la télévision et lui demanda :

— Qu'est-ce que tu dirais si ton vieux papa remportait le marathon demain, David ?

— Pas maintenant, papa. Kojak entre en scène. Qui c'est qui t'aime,

bébé ?

La tête de Merrick se redressa comme sous l'effet d'une gifle pour regarder le gros homme chauve sur le petit écran et il sentit sa bile s'échauffer. Kojak n'avait pas besoin de disputer un marathon.

— Je fais quarante-deux kilomètres à la course demain, David. C'est pas mal ça, non ?

Merrick essayait de sourire, mais le sourire était perdu, derrière la tête de son fils.

— Oui, papa.

Merrick éprouva quelque soulagement.

— L'Homme aux six millions de dollars a fait ça ce soir en une heure, dit David.

Merrick vit la marée s'éloigner.

— Enfin, pas vraiment une heure, c'est ce qu'ils ont dit qu'il a mis, mais c'était plutôt comme cinq minutes. Au ralenti. Génial !

Tandis que son fils courait au ralenti autour de la pièce, Merrick s'imagina sur une plage fraîche et ses yeux devinrent aussi vides que l'horizon.

Il leur ferait voir. Il leur ferait voir à tous.

Pendant que Merrick s'habillait, le matin de la course, en sentant au fond de lui que tout allait être parfait, Remo se réveillait en *sachant* que tout était parfait et ça l'écœurait.

Ce n'était pas bien de dormir parfaitement. De se lever parfaitement. D'être toujours en parfaite santé. Les petites misères, pensait-il, sont les seules choses qui rendent la vie digne d'être vécue.

Remo regarda au fond de ses yeux noirs dans la glace de la salle de bains, puis il examina son visage bronzé aux pommettes saillantes. Son corps maigre, même avec ses poignets extraordinairement épais, ne laissait pas deviner quelle machine à tuer Remo était devenu.

Remo se regarda se raser. Pas un mouvement inutile, rien que des gestes souples, aisés.

Parfaits.

Écœurant.

Pourquoi ne se coupait-il jamais ? Pourquoi n'avait-il pas la langue en flanelle le matin, comme tout le monde ?

Dans le temps, ça lui arrivait. Il se rappelait le froid cuisant du crayon hémostatique quand il se coupait en se rasant. Mais il y avait des années de ça, dans une autre vie, quand Remo Williams n'était qu'un simple agent de la police de Newark.

C'était avant qu'on lui fasse porter le chapeau pour un meurtre qu'il n'avait pas commis, avant qu'on le ranime après une électrocution bidon afin qu'il devienne le bras vengeur d'une société

secrète – nom de code l’Implacable – dans une guerre contre le crime.

C’était loin, bien loin tout ça et soudain il n’avait plus envie de voir la chambre d’hôtel tout plastique où il vivait depuis trois jours. Il ne voulait pas parler à Chiun, le vieil assassin coréen qui était en ce moment immobile, endormi sur cette natte au milieu du petit salon de leur suite.

C’était Chiun, le dernier maître de plusieurs siècles de maîtres d’un petit village de Corée appelé Sinanju, qui avait changé Remo.

Dix années avaient suivi, dix ans de discipline, de leçons, d’exercices, de technique, et si Remo avait cessé depuis longtemps de les détester il n’avait jamais pris le temps de déterminer si c’était bon.

Il avait escaladé la montagne de son âme mais oublié de voir s’il aimait le panorama.

Remo se contempla dans la glace. S’il le voulait, il pouvait dilater ou contracter ses pupilles. Il pouvait faire monter de six degrés la température de n’importe quelle partie de son corps, à volonté. Il pouvait ralentir ses battements de cœur à quatre par minute ou les accélérer à cent huit, sans même bouger de l’endroit où il était.

Il n’était plus humain. Il était simplement parfait.

Remo ouvrit la porte de la salle de bains d’un coup de pied et se dirigea rapidement vers celle du palier, en contournant le frêle petit tas sur le tapis, qui était Chiun. Remo ouvrit encore la porte d’entrée d’une ruade et comme elle était prévue pour s’ouvrir à l’intérieur, la plus grande partie du bois et du plastique vola à travers le couloir. Le bouton de porte fut découvert plus tard par le gérant, encastré dans le distributeur de boissons gazeuses, trois portes plus loin.

Une voix de fausset arrêta Remo au milieu du couloir.

— Tu es troublé, dit Chiun. Qu’y a-t-il ?

— Je viens de m’en apercevoir. Je n’aime pas être parfait.

Chiun rit.

— Parfait ? Parfait ? Toi ? Hi hi hi. Ne me réveille pas pour d’autres plaisanteries.

Remo fit un geste désobligeant au dos de Chiun et descendit ; il traversa le hall de l’hôtel, carrelé de rouge et de marron, et sortit dans la fraîche matinée d’avril de Boston.

Remo s’adossa contre la porte extérieure et rechercha son identité.

— Excusez-moi, monsieur..., commença un chasseur.

— Ne m’embête pas, répliqua Remo. Tu ne vois pas que je suis parfait ?

— Mais, monsieur...

— Un mot de plus, et tu moucheras ton nez dans ton dos.

Le chasseur s’en alla. Remo songea au jour où il avait fait la

connaissance de Chiun. Le vieil Oriental glissait vers lui dans un gymnase du sanatorium Folcroft, à Rye dans l'État de New York, le siège secret de l'organisation secrète CURE. Chiun, à première vue, avait eu l'air d'un petit squelette recouvert de parchemin jaune...

— Excusez-moi, monsieur..., dit le capitaine des chasseurs qui ne cherchait pas particulièrement à se faire excuser par qui que ce soit.

Il était en train de téléphoner, pour jouer Panier percé dans la cinquième à Suffolk Downs, quand le petit chasseur était venu lui faire remarquer l'homme debout sur le trottoir.

— Excusez-moi, monsieur, répéta-t-il, mais que faites-vous ?

— Qu'est-ce que j'ai l'air de faire ? demanda Remo.

Le capitaine des chasseurs réfléchit posément. On ne savait jamais ce qui allait se présenter quand on avait un hôtel si près de Huntington Avenue, l'équivalent bostonien du Huitième Cercle de Dante.

— On dirait, monsieur, que vous vous adossez à un mur uniquement vêtu d'une serviette.

Remo se regarda. Le capitaine des chasseurs avait raison.

— Et alors ? dit Remo.

— Eh bien !... C'est notre serviette.

— Je suis un client qui paie, répliqua Remo.

— Avez-vous une clef, monsieur ?

— Je l'ai laissée dans mon autre serviette.

— Comment allez-vous rentrer dans votre chambre, alors ?

— Ne vous en faites pas pour moi, je m'arrangerai.

— Vous n'avez pas un peu froid ?

— Je suis trop parfait pour avoir froid, dit Remo et il tourna le dos à l'homme qui l'empêchait de penser.

Le capitaine des chasseurs haussa les épaules et retourna à son poste. Il comptait accorder cinq minutes au dingue, avant d'avertir le détective de l'hôtel. En attendant, il téléphona à son bookmaker pour confirmer Panier percé qui plus tard se cassa l'antérieur gauche dans le premier tournant. Le chien qui portait les mises du capitaine des chasseurs dans ces courses de lévriers de Wonderland à Revere, bondit sur le lapin automatique et fut électrocuté. Les Red Sox perdirent dix-sept contre un. Le fils aîné du capitaine fut arrêté pour détention de stupéfiants, sa femme s'enfonça d'un jour de plus dans sa ménopause et son boxer se fit renverser par une voiture. En y repensant, le lendemain, il aurait pu parier que sa période de malchance avait commencé avec ce type au sang chaud adossé au mur de l'hôtel vêtu d'une simple serviette-éponge.

Remo réfléchissait toujours, en essayant de se rappeler à quel

moment, au juste, il était devenu parfait.

Il avait rencontré Chiun dans le gymnase et il était armé d'un pistolet ; on lui avait ordonné de tuer le vieil Oriental, contre une soirée de congé d'entraînement. Pour une soirée de congé d'entraînement, il aurait fait n'importe quoi, alors il avait tiré six balles à bout portant sur Chiun et toutes avaient raté leur cible. Il n'avait certainement pas été parfait ce soir-là.

— Excusez-moi, monsieur, dit une jeune fille grasseuse.

— Ne m'embêtez pas, dit Remo.

— Oh ! ça ne vous embêtera pas, monsieur, répliqua la fille. Aimeriez-vous passer un test de personnalité ?

Remo l'examina. Elle portait un badge en carton proclamant : *Salut, je m'appelle Margie de l'Institut de pouvoiologie*. Ses cheveux pendaient sur sa figure luisante et grêlée comme des spaghettis à la marinara. À travers ses lunettes maculées de graisse, ses yeux étaient d'un marron terne et poudreux.

— Bien sûr, répondit Remo. J'essaie de m'expliquer pourquoi je suis parfait.

— Nous pouvons vous aider à mieux vous connaître, ce sera cinquante *cents*, s'il vous plaît.

— Pardon ? fit Remo.

— Vous passez bien le test ?

— Oui.

— Eh bien ! c'est cinquante *cents* pour mon temps et le prix du papier du test, monsieur.

— Vous me faites crédit ?

— Vous n'avez pas cette somme sur vous ?

— Apparemment pas.

Margie le regarda des pieds à la tête et s'humecta les lèvres.

— Je pense que vous pourriez me la remettre plus tard.

Elle pouffa et rougit et la couleur soudaine se combinant avec sa pâleur naturelle lui donna une teinte marbrée violacée.

— Comment vous appelez-vous, monsieur ?

— Kay Kyser du Kollège de la Konnaissance.

— Parfait, dit Margie en ouvrant son cahier à feuillets mobiles. Question numéro un, êtes-vous heureux ?

— Non, dit Remo.

— Alors, monsieur, vous devez acheter notre brochure, *Un Moi plus heureux grâce à la pouvoiologie*, qui ne coûte que trois dollars quatre-vingt-dix-huit pour le premier exemplaire et deux cinquante chacun des suivants.

— Je vais l'envisager sérieusement, répondit Remo. Vous avez une autre question ?

— Oui, monsieur, des tas de questions, dit-elle en admirant de nouveau le torse de Remo. Question numéro deux, baisez-vous... euh ! je veux dire *plaisez-vous* à vos amis ?

— Quels amis ? demanda Remo.

— Oui ou non, dit Margie. Il faut que ce soit oui ou non, je ne peux pas faire entrer « quels amis » dans cet espace.

— Vous ne pouvez pas écrire plus petit ?

— Il n'y a pas de place.

— Bon. Alors c'est non.

— Ah ? Alors vous ne pouvez pas vous passer du *Guide de pouvoiologie pour de meilleures amitiés ou comment mettre tout le monde dans votre camp grâce à la pouvoiologie*. En ce moment, il est en promotion et vous pouvez vous le procurer pour deux-quatre-vingt-quinze seulement, l'offre étant limitée, naturellement.

— J'y penserai.

Margie regardait le nombril de Remo.

— Bien sûr, on pourrait arranger quelque chose, dit-elle.

— Question trois, dit Remo.

— Ah oui, dit-elle en secouant la tête, ce qui fit voler des pellicules. Comment sautez-vous... je veux dire comment notez-vous votre vie amoureuse, sur une échelle de un à dix ?

— Zéro, dit Remo. Moins six. Moins quatre-vingt-dix.

— Ah ! que c'est dommage, mais vous pouvez y remédier avec *Comment draguer des filles et réussir grâce à la pouvoiologie* pour quatre quatre-vingt-quinze seulement, ou en me laissant monter dans votre chambre.

— Vous perdez votre objectivité scientifique.

— Ne me dites pas ça. Je lis du viol dans vos yeux.

— C'est parce que vos lunettes sont sales.

— Écoutez, je vous baiserais, baisserais le prix, j'oublierais même les cinquante *cents*.

— Pas maintenant.

— C'est ma dernière offre. Pas de prix de service, un manuel de massage de pouvoiologie en prime et je paierai le dîner après. Que voulez-vous de plus ?

— Votre soudaine et totale disparition.

— Dommage. J'aurais pu vous aider à vous trouver vous-même, dit Margie.

Remo eut un peu pitié d'elle, parce qu'elle n'était pas parfaite

comme lui. Sa pendule interne lui apprit qu'il était dix heures vingt-sept. La ration quotidienne de feuilletons de Chiun commençait à midi pile.

— Écoutez, dit Remo. Revenez dans deux heures et montez à la suite 1014. Vous la reconnaîtrez parce qu'elle n'a pas de porte. Vous n'avez qu'à entrer et faire comme chez vous en attendant mon retour. (Il la fit pivoter et lui donna une tape sur les fesses.) Allez vite, maintenant. N'oubliez pas. Dans deux heures. Amenez des copines. Amenez tous vos amis.

Margie pouffa et partit comme une fusée en direction de Kenmore Square.

Remo descendit l'avenue et erra dans le centre de la Science chrétienne, puis il se dirigea vers le Prudential Building, le second plus grand gratte-ciel de Boston. Il était le premier jusqu'à ce qu'une compagnie d'assurances fasse construire une monstruosité en verre massif destiné à refléter le ciel et tous les jours des quantités d'oiseaux se tuaient en se jetant dessus.

Des centaines de personnes grouillaient dans Prudential Mail. Remo ne les remarqua pas particulièrement parce qu'il regardait ses jambes marcher presque parfaitement. La contemplation de ses pieds l'absorbait tant qu'il faillit buter dans un homme d'un certain âge qui sautillait sur place.

— Hé ! regardez où vous allez, protesta l'homme.

Remo leva les yeux, vit la foule grouillante, et se retourna vers l'homme grisonnant en short blanc à bande rouge aux coutures, sweat-shirt gris et chaussures *Adidas*.

— Que faites-vous ? demanda Remo.

— Je m'échauffe, répondit l'homme.

— Pour quoi faire ?

— Comment ça, pour quoi faire ? Vous vous fichez de moi ? D'où sortez-vous, mon bonhomme ?

— Je viens de passer un moment en Corée.

— Ah !... Je connais la Corée aussi. Que faisiez-vous ?

— J'écrasais presque toute l'armée, répliqua Remo en regardant au-dessus de toutes les têtes dansantes. Qu'est-ce qui se passe ici ?

— C'est le Marathon de Boston, dit l'homme qui avait été lui-même en Corée un moment. Nous courons jusqu'à Brickton, dans le Massachusetts, et retour.

— Pour quoi faire ?

L'homme grisonnant dévisagea Remo comme s'il avait affaire à un fou. La serviette y contribuait probablement, encore que, parmi tous ces shorts, elle avait simplement l'air d'un kilt un peu excentrique.

— À quelle distance est Brickton ? demanda Remo.

— Vingt et un kilomètres.

— Je reviens tout de suite, dit Remo.

Un quart d'heure plus tard, il sortit d'un magasin de sport habillé comme l'homme à qui il avait parlé : short blanc à bandes rouges, sweat-shirt gris, chaussures de jogging *Adidas*, la facture du tout à envoyer à l'hôtel après vérification par le vendeur qui téléphona à l'hôtel où on lui apprit d'une voix glaciale que le client du 1014 avait du crédit, qu'il porte un pagne ou non.

Remo rejoignit les coureurs au soleil, devant l'entrée du Prudential Building, dans Boylston Avenue.

Un gros rouquin trapu brandissait le pistolet du départ et glapissait :

— Cinq minutes ! Cinq minutes !

Soudain, des centaines de personnes se mirent à sautiller, à respirer profondément, à s'étirer, à courir sur place tout autour de Remo. Il eut envie de rire. Les exercices d'échauffement étaient une vaste blague.

Au début de son entraînement, Chiun lui avait dit : « On doit toujours être prêt. On ne s'entraîne pas à manger avant le repas, pourquoi s'entraîner à courir avant de courir ? »

— Hé ! cria une voix derrière Remo et en se retournant il vit la figure ruisselante de sueur de l'homme grisonnant. Vous allez courir, hein ? C'est épatant ! Épatant ! Je m'appelle Merrick, au fait. James Merrick. Pas d'offense ni rien, mais personne ne va me battre aujourd'hui. Dites, vous feriez bien d'aller chercher un numéro. On se verra à l'arrivée... Si vous arrivez.

Le mieux que put faire Remo, ce fut de trouver un feutre rouge pour écrire *REMO* au dos d'une contredanse de stationnement piquée sous un essuie-glace. Le coup de pistolet partit et Remo fusa comme une balle. James Merrick le vit démarrer et sourit dans sa barbe. Les marathons étaient toujours pleins de gens comme ça, des types qui ne pensaient pas sérieusement à courir jusqu'au bout mais qui prenaient le départ comme pour un sprint, couraient sur un kilomètre aussi vite qu'ils pouvaient, abandonnaient et passaient le reste de leur vie à se vanter qu'ils avaient mené pendant un moment le Marathon de Boston.

Ça, c'était au début de la course.

On était à présent trente kilomètres plus loin et Remo venait de dépasser Merrick pour la deuxième fois et de lui faucher son numéro.

Merrick essaya de coller mentalement à la maigre silhouette aux gros poignets mais Remo ne tarda pas à disparaître au-delà d'une côte.

Merrick s'acharna, ne sachant plus s'il gagnait ou perdait la course,

l'esprit aussi fatigué que le corps et, quand il passa à Charlestown, il revit Remo qui le doublait cette fois, avec un superbe 6 bleu vif sur son maillot.

Merrick essaya de crier, « reviens avec mon numéro, espèce de foutu cinglé qui ne transpire même pas, qui court autour de moi avec ton sale foutu Remo rouge ». Mais il n'avait plus de souffle.

En traversant Danvers, il se mit à pleurer des larmes de dépit quand un Remo souriant le dépassa pour la quatrième fois. James Merrick voulait implorer, supplier le fou éclair de le laisser en paix, lui expliquer ce que cette course représentait pour lui.

Finalement, Merrick entra dans Boston. Il se sentait revivre. Seulement deux heures s'étaient écoulées. Il avait poussé au maximum et son temps était meilleur que tout ce qu'on avait vu dans le Marathon de Boston. Ça, il le savait. Il s'élança avec un regain de vitalité. Il avait trouvé son second souffle.

Qui le quitta alors que Remo le dépassait pour la cinquième fois une seconde plus tard.

James Merrick s'écroula dans un soupir de détresse. Plus tard, il ne put se rappeler combien de temps il était resté par terre, la tête dans ses bras, au bord de la route de Boston avec ses chaussures poussiéreuses et son maillot déchiré, mais quand il releva les yeux, le ciel lui parut assombri. Il ne voyait personne passer devant lui. Il s'en fichait. Il se traîna jusqu'à un arrêt d'autobus, sauta dans le premier qui passa et en descendit à cent mètres de chez lui.

Qu'allait-il leur dire ? Devrait-il passer la nuit dans un hôtel ? Non, il n'avait pas d'argent sur lui. Et puis, quoi... personne, probablement, n'avait remarqué qu'il était parti. Carol dormait encore quand il avait quitté la maison au matin et David regardait Speed Racer et n'avait même pas tourné la tête quand son père avait dit : « À tout à l'heure. »

Lentement, James Merrick gravit les marches, en luttant contre les larmes. Ce n'était pas la perte de la course qui l'accablait, mais son échec personnel. Il entra dans sa maison.

— Jim, c'est toi ?

— Oui, répondit-il dans un souffle.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? cria sa femme en descendant en courant du premier. Tout le monde te cherche. Le téléphone n'arrête pas de sonner depuis deux heures.

— Je ne veux parler à personne, dit tristement Merrick.

Carol prit un air sévère.

— Écoute, je sais que tu es fatigué, mais tu vas me faire le plaisir de retourner à Copley Square et d'accepter ta coupe.

— Euh ? éructa vaguement Merrick.

— On t'a cherché partout. Jamais personne n'a couru si vite. Comme un sprinter, ils ont dit. Tu allais si vite que tout ce qu'on voyait, c'était ton numéro six !

Elle baissa les yeux sur le sweat-shirt et s'exclama :

— Ah, mon pauvre chéri ! Il a dû être arraché. Monte t'allonger. Je vais appeler le comité athlétique et leur dire que tu es ici.

— Où est David ? demanda Merrick.

— Il est sorti, pour raconter à tous ses copains que tu as gagné. Maintenant monte t'allonger, tu entends ?

Merrick entendit et obéit. Peu lui importait combien de temps durerait son nirvana. S'il ne durait qu'un petit moment, ce serait quand même un moment de perfection, plus que n'en ont la plupart des hommes.

Juste avant d'atteindre son septième ciel, il remercia toutes ses bonnes étoiles pour cette hallucination vêtue de gris qui ne transpirait pais et qui s'appelait Remo.

Au même instant, Remo refusait une mission et, comme il était parfait, il essayait de le faire gentiment.

— Virez ça de votre tronche, disait Remo au téléphone, au Dr Harold W. Smith, chef de CURE. Je me fous du nombre de malfrats de la mafia qui se réunissent à New York. Occupez-vous d'eux vous-même.

— Remo, dit Smith, je ne vous demande pas de faire quoi que ce soit. Je vous avertis simplement de vous tenir prêt au cas où quelque chose se produirait. Il n'y a pas eu de réunion pareille depuis Appalachia.

— Je ne veux plus avoir affaire à la mafia.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ? demanda Smith, sa voix, suintant l'acide citrique.

— Parce que je suis parfait et que je n'aime pas me salir les mains avec des indignes.

Pour la seconde fois de la journée, quelqu'un rit des prétentions de Remo à la perfection.

— Ça vous amuse, hein ? dit Remo. Si ça vous fait rire, regardez donc les actualités télévisées ce soir, sur le Marathon de Boston. J'ai fait la course cinq fois et je l'ai quand même gagnée. J'aimerais voir un de vos ordinateurs à la con réussir ça.

— Je vous téléphonerai quand une mission se présentera, dit Smith d'une voix résignée.

— Si ça peut vous amuser...

— Je vous aimais mieux quand vous étiez imparfait, dit Smith, mais Remo ne l'entendit pas.

Il avait déjà raccroché et, toujours en tenue de course, il sortit au trot de la cabine téléphonique et courut vers son hôtel.

CHAPITRE III

Don Salvatore Massello était furieux contre le monde en général et lui-même en particulier.

Assis à l'arrière de sa limousine conduite par un chauffeur dans les embouteillages de cette fin d'après-midi de Manhattan, il se cachait derrière un écran de fumée de cigare et songeait que le crime organisé ne paraissait organisé que parce que dans ce pays tout le reste était désorganisé. Comment pouvait-on coller l'étiquette « organisé » à ce qui venait juste de se passer ?

Massello était parfaitement sûr de lui en s'asseyant avec les vingt-sept autres chefs du conseil de direction de la mafia, dans la suite d'appartements de l'hôtel *Pierre*, dominant Central Park.

Son tour venu, il avait parlé avec fierté des progrès que faisait l'Organisation dans le Midwest, et avec grand intérêt de la merveilleuse invention de télévision dont il avait eu connaissance.

Ce qu'il voulait, expliqua-t-il, c'était l'autorisation de dépenser « n'importe quelle somme d'argent » pour se procurer l'appareil et son inventeur.

Il s'attendait à une approbation immédiate, de routine, et fut très surpris quand Pietro Scubisci, des familles de New York, un homme de soixante-quinze ans au col gondolé et au costume taché de graisse, demanda :

— C'est quelle somme « n'importe quelle somme », don Salvatore ?

Massello fit un geste désinvolte, comme s'il s'agissait d'un détail sans importance.

— Allez savoir ? dit-il. Il est essentiel pour nous d'avoir l'inventeur de cette machine. Il nous faut le monopole de ce nouvel appareil. N'importe quelle somme sera bon marché, don Pietro.

— Je n'aime pas les gens qui passent leur temps à regarder la télévision, dit Scubisci. Il y en a trop. Aujourd'hui, on perd trop de temps à regarder des images.

Les autres hommes assis autour de la table approuvèrent ; don Massello comprit que sa proposition se heurtait à des obstacles et qu'il avait eu tort de demander une autorisation. Il aurait dû aller de l'avant et acheter l'invention pour lui-même.

— Vous savez qui aime la télévision ? dit Fiavorante Pubescio de la famille de Los Angeles. Votre Arthur Grassione aime la télévision.

— Arthur est un bon garçon, déclara Scubisci sur un ton sans

réplique.

— Il regarde la télévision, insista Pubescio, déjà moins sûr de lui.

— Oui, mais c'est un bon garçon, répéta Scubisci pour défendre son neveu. Don Salvatore, agissez pour nous et tâchez d'acheter cette machine de télévision. Mais n'importe quelle somme, c'est trop. Cinq cent mille dollars suffisent pour un professeur d'université. Et quand vous irez là-bas, emmenez Arthur Grassione. Il sait tout de la télévision. (Scubisci regarda Pubescio.) Arthur regarde la télévision pour savoir ce que les gens disent de nous, conclut-il triomphalement.

— Je sais, don Pietro, murmura Pubescio.

— Et si votre professeur ne veut pas vous vendre son poste de télévision, eh bien alors, Arthur le prendra lui-même, déclara Scubisci à don Salvatore Massello, puis son regard fit le tour de la table. Tout le monde est d'accord ?

Personne ne parla mais vingt-six têtes acquiescèrent.

— Bien, dit Scubisci. À qui le tour ?

Ça avait été réglé comme ça. Et maintenant don Salvatore Massello se rendait en ville pour voir un homme qu'il connaissait depuis des années et avait détesté d'emblée : Arthur Grassione, principal exécutif de l'Organisation.

Ce fut d'abord Félix le Chat. On avait d'abord pensé à Mickey Mouse mais il y avait eu des problèmes de dernière minute avec les studios Disney, alors ça avait été le chat. Ainsi, sans quelques sordides salades ayant pour cadre un bureau de Caroline du Sud, Mickey aurait non seulement décoré des pelouses et des millions de bracelets-montres mais il se serait aussi tapé Minnie sur des posters pornos ; surtout, il aurait été le premier truc montré (pendant huit minutes et demie) à la télévision nationale, à l'occasion de la foire internationale de New York en 1939.

À sa place il y eut donc Félix. Et, à l'époque, on cria au miracle. Tout le monde poussa des « oh ! », des « ah ! », des « merveilleux », « fantastique », « renversant »... et puis on s'empressa d'oublier.

Mais le jeune Arthur Grassione, âgé de dix-neuf ans, comprit et n'oublia jamais. Depuis lors, il avait assisté à d'autres miracles.

À trente ans, Arthur, *soldato* en pleine ascension dans les familles new-yorkaises, vit l'oncle Miltie en travelo. À trente-huit, nouvelle vedette de la mafia, il suivit le show des shows. À quarante et un, il vit en direct l'assassinat de l'assassin d'un président et, à quarante-six, il assista à la guerre du Viêtnam par épisodes. À cinquante, il était l'exécutif numéro un de la mafia pour tout le pays et il regarda des hommes marcher sur la lune.

La télévision avait été le grand instrument culturel d'Arthur Grassione ; grâce à elle il avait appris que les Noirs sont tous des covedettes, que les Italiens font de grands héros, que les gros sont toujours comiques et que les Chinois sont des espions, des domestiques ou des jardiniers à l'exception de Charlie Chan. Qui, d'ailleurs, n'est pas chinois.

Et maintenant, à cinquante-cinq ans, Arthur Grassione regardait encore un miracle et n'était pas heureux. Il assistait une fois de plus à la fermeture d'une des loteries clandestines de l'oncle Pietro.

Assis, le dos tourné à Vince Marino, son principal adjoint, Grassione regardait sur l'écran de son grand *Sony* un commentateur d'un vert maladif raconter la grande rafle du racket des jeux par le bureau du district attorney de Manhattan.

Grassione pivota dans son fauteuil, dévisagea Marino, puis abattit les poings sur son grand bureau de chêne :

— Tu sais que cent cinquante-quatre Chine-toques ont travaillé deux heures chacun pour fabriquer toutes les pièces de ce bon Dieu de poste pour que je puisse voir nos propres gars se faire arrêter en direct ? Et *en vert et blanc* ?

Marino remarqua que le bouton du contraste des couleurs était tourné jusqu'au bout vers le vert. Il se leva et s'approcha du poste.

— Le bouton des couleurs, chef. Il est mal réglé. Je vais arranger ça.

— Touche pas ! glapit Grassione. Le sacré poste est bien comme ça. Les Chinetoques l'ont fabriqué comme ça. Les Chinetoques ne peuvent rien faire de bon. Assieds-toi.

Au cours de cette tirade, un postillon sauta de la bouche de Grassione sur son revers gauche. Il arracha rageusement sa veste comme si elle allait le mordre et la jeta à l'autre bout de la pièce.

Alors que Marino se rasseyait sur sa chaise, Grassione hurla :

— Bougnoule ! Bougnoule ! Où t'es, nom de Dieu ? Amène ton cul !

Une porte, au fond de la pièce à gauche, s'ouvrit lentement et un petit Oriental maigre entra en traînant les pieds et s'immobilisa devant Grassione, les yeux résolument baissés.

— Bougnoule ! répéta Grassione de la voix joyeuse et pleine d'entrain d'un doberman sautant sur un oiseau blessé. Pas trop tôt. Prends ma veste et nettoie-la.

Le petit Oriental commença à se tourner vers la veste roulée en boule par terre.

— Et pas...

L'Oriental se retourna.

— Et pas encore dans ta foutue saloperie de blanchisserie chinoise.

Porte-la chez un blanchisseur italien. Là tu verras ce que ça veut dire, « propre ». Mais tu sais pas ce que c'est, « propre », hein ? Hein ! saloperie jaune ?

Vince Marino s'agita un peu sur sa chaise, comme toujours quand Grassione insultait Edward Leung. La chaise grinça et Grassione jeta à Marino un regard noir tandis que Leung traînait les pieds vers la veste.

Grassione se retourna vers le Chinois en mouvement.

— Plus lentement, con de coolie, ordonna-t-il.

Leung ralentit et fit glisser avec précaution son pied gauche devant son pied droit, oscilla, fit passer le droit devant le gauche, vacilla, gauche, droit, gauche, droit, gauche...

— C'est mieux, grogna Grassione.

Leung atteignit la veste et se pencha, ses yeux bridés plissés, une main s'entrouvrant lentement, comme dans l'attente d'un événement.

Marino se détourna. Il n'aimait pas plus qu'un autre les Chinois – à moins que l'autre soit chinois lui-même – mais tout cela l'écœurait.

Grassione resta sans bouger, la bouche ouverte, comme aux aguets, jusqu'à ce que la main de Leung soit à deux centimètres de la veste par terre.

— Tes gants ! hurla-t-il. Où sont tes gants ? Tu ne vas pas coller tous tes microbes jaunes sur mes affaires !

Edward Leung ferma les yeux et soupira à part lui, tout en tirant d'une poche arrière de gros gants de jardinier. Jamais il n'avait travaillé dans un jardin, même pas quand il grandissait à Columbus, Ohio, mais Grassione s'entêtait à croire que tous les Chinois travaillaient dans des jardins, alors Leung avait des gants de jardinier.

Il prit délicatement la veste entre le pouce et l'index gantés.

— Maintenant va faire nettoyer ça, gronda Grassione. Et grouille-toi. J'attends un invité important et je n'ai pas de veste et c'est ta faute, bougre de con pourri de niakoué.

Grassione ne quitta pas Edward Leung des yeux, jusqu'à ce que la porte se soit refermée sur lui. Après quoi, Grassione se leva, ouvrit une penderie derrière son bureau et décrocha d'un beau cintre de bois ciré une veste admirablement nettoyée et repassée.

Alors que Grassione enfilait la veste de shantung foncé assortie à son pantalon, Marino regarda le Sony où deux personnes s'entretenaient gaiement dans leur salon ensoleillé en se disant que c'était merveilleux que leurs vêtements restent non seulement si doux mais gardent leurs couleurs si vives. L'homme noir demandait à sa femme, pour la télé, comment elle faisait pour qu'il ait des chemises si blanches quand Grassione avança la main et éteignit brutalement le poste. Comme le point lumineux au milieu de l'écran commençait à

disparaître, Grassione se tourna vers Marino.

Penché sur le bureau de chêne, il demanda avec un sourire :

— Qu'est-ce que t'en penses, Vince ? Qu'est-ce que Massello va vouloir ?

Vince Marino fouilla désespérément l'épais tapis pour chercher les mots justes.

— Je ne sais pas, chef. Probable qu'il veut que nous frappions quelqu'un.

Grassione se redressa de toute sa taille d'un mètre soixante-dix, et fit le tour de son bureau. Il s'arrêta devant Marino, heureux de voir l'effet qu'il faisait à son lieutenant.

— Ouais, dit-il. Mais pas n'importe qui. Massello a ses propres hommes à Saint Louis, pour faire son boulot.

Marino haussa légèrement les épaules.

— Qui, alors ?

— Massello est un malin. Assez malin pour que certains pensent qu'il pourrait devenir *capo* des *capos*. Dans mon idée, il a un contrat particulier pour nous.

— Particulier ? répéta Marino, en se disant qu'en ce moment, avec son costume brillant, ses cheveux plaqués et pommadés et sa peau luisante, son patron avait tout l'air d'une poupée de cire plongée dans de l'huile de friture.

— Ouais. Particulier. Comme par exemple ce mec qui nous cherche des crosses dans tout le pays. Celui qui a eu Johnny Deuce et Verillo et Salvatore Polastro. Le mec qui s'acharne à nous couillonner.

Il prononçait « coyonner », mais Marino ne le corrigea pas, parce que Grassione lui avait dit un jour qu'il avait dépensé « des tas de fric pour apprendre à causer comme il faut ». Alors il hocha la tête.

Mais plus tard, quand Marino eut quitté la pièce et après l'arrivée de don Salvatore Massello, Grassione fut déçu d'apprendre que le contrat n'était qu'un peut-être, au cas où l'homme ne marcherait pas, et que l'homme en question n'était qu'un professeur d'université. Il resta déprimé jusqu'à ce que Massello lui explique que l'homme avait inventé un appareil de télévision d'un nouveau genre, ce que Grassione considéra comme une injure parce qu'il aimait la télévision telle qu'elle était.

— Sûr que nous le descendrons, don Salvatore, dit-il.

Massello sourit en secouant la tête.

— Non. Nous le descendrons uniquement s'il refuse de traiter avec nous. Ce sont les ordres de don Pietro.

— Comme il voudra, grogna Grassione. Comme vous voudrez, don Salvatore.

— Bien.

Massello prit des dispositions, pour que Grassione le rejoigne plus tard, puis il quitta précipitamment le bureau de Broadway. Il éprouvait le besoin impératif de prendre une douche.

Massello parti, Grassione ralluma la télévision, juste à temps pour capter l'émission sportive d'une chaîne indépendante. Mais elle ne montrait qu'un reportage en différé d'un connard remportant une course de course à Boston et comme Grassione ne s'intéressait pas aux sports sur lesquels il ne pouvait pas parier, il se détourna de l'écran et appuya sur un bouton.

Quelques secondes plus tard Edward Leung entra. Il s'arrêta sur le seuil du bureau obscur ; ses yeux bridés se posèrent d'abord sur Grassione puis sur l'image verdâtre de la télévision.

— Dis-moi, grand sage, qu'est-ce que tu vois ? demanda Grassione.

— Je ne vois rien, répondit Leung.

Grassione se leva à demi dans son fauteuil.

— Dis donc, je ne te paie pas pour des « j'y vois que dalle » !

— C'est ce que je vois.

— Fous-moi le camp, fumier de Chinetoque !

Leung s'inclina et rouvrit la porte derrière lui.

Il jeta avant de partir un dernier coup d'œil à Grassione et à l'écran de télévision qui montrait le vainqueur du Marathon de Boston courant sur la ligne d'arrivée, si vite qu'il n'était qu'une tache floue sur l'écran.

— Toute vie se termine dans la mort et les rêves, murmura Leung.

— Fous le camp d'ici. Va charger ton pousse-pousse, coolie. On s'en va à Saint Louis.

CHAPITRE IV

Quatorze personnes tombèrent amoureuses de Remo quand il retourna à son hôtel.

Plusieurs femmes, un peu en dehors de la foule du marathon, là où elle se clairsemait, à deux cents mètres de l'arrivée, essayèrent de courir à côté de lui et de lui donner en haletant leur numéro de téléphone. Il s'en débarrassa en minaudant :

— Ouh ! mon ami Robert ne voudrait jamais.

Une passagère d'une voiture vit Remo et saisit le bras de son copain si fort qu'il faillit se jeter dans l'entrée du cours privé Todd. La caissière et la vendeuse d'esquimaux d'un cinéma, ainsi qu'un ouvrier dont les préférences sexuelles étaient quelque peu floues, le suivirent aussi des yeux.

Tout comme une hôtesse de l'air noire, qui décida sur-le-champ de laisser pousser ses cheveux et de défriser son afro. Elle quitterait Dorchester et ne hanterait plus le quartier sud de Boston. Elle se laisserait grossir un peu et laisserait tomber son côté chieuse. Elle le rencontrerait un soir dans la salle de lecture d'une bibliothèque et deviendrait désormais son esclave, cuisinière, bonne, maîtresse et maman. Merde pour le Mouvement ! Au cul la libération de la femme ! À lui. Maintenant et toujours et dans les siècles des siècles...

Il y en avait d'autres. Remo avait conscience de leur présence, il sentait leurs regards peser sur lui mais il n'en avait rien à faire pour le moment. Après tout, les choses du sexe n'étaient qu'une technique de plus – on pinçait là pour un gros ronron, on caressait là pour un soupir – et il avait en tête des choses plus importantes que les techniques. Les siennes étaient parfaites ; tout ce qu'il faisait était parfait. Alors, pourquoi n'était-il pas heureux ? La perfection n'entraînait-elle pas le bonheur ?

Remo ralentit en passant devant une librairie ouverte en permanence et y entra au petit trot.

Le vendeur du premier rayon regarda Remo et dit :

— Les manuels de gymnastique sont dans le fond à droite. Le jogging sur l'étagère du haut.

— Où sont vos dictionnaires ? demanda Remo.

Le vendeur portait une barbe qui mangeait son visage presque jusqu'aux yeux. La barbe frémit un peu quand il cligna de l'œil à son collègue, qui s'efforçait de faire un paquet-cadeau du dernier pavé

best-seller.

— Qu'est-ce que vous voulez rechercher ? Suspensoir ? demanda le vendeur.

— Pas précisément, répondit Remo. Je pensais plutôt à maussade, insolent, trou du cul et fatalité.

Il ne cligna pas de l'œil. Le vendeur désigna d'un index tremblant un long comptoir bas.

— Là-bas.

Remo chercha le plus gros dictionnaire et le feuilleta.

Perfection, n. f. *État, qualité de ce qui est parfait*, spécialt. *dans le domaine esthétique (beau) et moral (bien)*.

Il lut toutes les autres définitions mais aucune ne mentionnait le bonheur. Il fut déçu. Comme il sortait, le vendeur lui demanda :

— Vous avez trouvé ce que vous vouliez ?

— Ouais. Est-ce que vous saviez qu'on peut être parfait sans être heureux ?

Avant que le vendeur puisse répondre, Remo était déjà dans la rue. Il n'avait pas envie de rentrer tout droit à sa chambre d'hôtel, alors il décida de transporter sa perfection dans le ghetto de Boston à Roxbury.

La vue d'un homme blanc, courant dans la rue, à la nuit tombée, en short d'athlétisme, provoqua une grande hilarité dans Roxbury mais les rires cessèrent quand personne ne put le rattraper, pas même Freddy (la Panthère) Davis qui avait établi l'année précédente le record intervalles des quatre cents mètres avec des *Kickers* volés.

La nuit d'avril était plus que fraîche, tandis que Remo retournait vers son hôtel illuminé. Il leva les yeux vers leur chambre, il imagina Chiun paisiblement assis et n'eut pas du tout envie de monter, pas encore. Alors il trotta le long de Boylston Street jusqu'au croisement de Massachusetts Avenue, sur les trottoirs éclairés par les yeux spectraux des voitures passant dans les rues de la ville et sur l'autoroute du Massachusetts en contrebas.

Remo s'approcha du garde-fou, s'y accouda et regarda pendant un moment les milliers de voitures impassibles pleines d'hommes et de femmes pas impassibles du tout, qui étaient nés, étaient devenus névrosés, avaient discuté, lutté, douté, raisonné, aimé, baisé, tué, recherché l'immortalité et puis étaient morts.

Il songea à tous ceux qui roulaient vers lui et se demanda d'où ils venaient et ce qu'ils avaient fait. Il vit les voitures allant en sens opposé disparaître dans un lointain virage et se demanda où leurs conducteurs allaient et ce qu'ils pourraient faire.

Et soudain il comprit. Tout était clair... pourquoi il ne pouvait être

heureux tout en étant parfait.

Il comprit brusquement où il allait et où toutes ces voitures allaient.

Remo allait dans un hôtel.

Tous les autres gens du monde retournaient à la maison.

Et Remo, lui, ne rentrerait jamais à la maison. La maison, c'était une femme, des enfants. Et il y aurait bien un moment où sa femme lui donnerait étourdiment une petite tape dans le dos quand il ne s'y attendrait pas... et elle se retrouverait avec la plupart des organes vitaux en purée. Les gosses ? Rien que pendant leur scolarité, ils auraient probablement démolì la moitié du quartier, ce qui serait difficile à expliquer à l'association des parents d'élèves. « Vous comprenez, amis et voisins, le père de ces enfants est la machine à tuer la plus parfaite du monde et tel père tels fils, hé, hé, hé. »

Mais il n'y avait pas de raison qu'il n'ait pas de maison. Une maison. Autre chose qu'une chambre d'hôtel. Il pouvait très bien se passer d'enfants, d'ailleurs. Les élever, de nos jours, c'était trop risqué, parce que s'ils ne devenaient pas des drogués, ils avaient de fortes chances de finir tordus comme cette sinistre Margie de l'Institut de...

— Ah ! merde, dit Remo à haute voix.

Comme il repartait en courant vers son hôtel, une vieille dame plaqua ses mains sur les oreilles du gamin de douze ans qui l'accompagnait et cria à Remo :

— Ça va pas, non ? Merde ! Vous ne voyez pas qu'il y a un enfant, bordel ?

Remo franchit quatre à quatre les marches de l'entrée de l'hôtel, en sauta six à la fois entre le premier et le deuxième étage et couvrit les sept derniers étages en sept bonds.

Il fit irruption dans son couloir, en démolissant sa troisième porte de la journée, et s'arrêta devant l'ouverture béante de l'appartement.

Chiun était assis par terre au milieu du salon, face à la porte, les yeux fermés, un petit sourire aux lèvres. Aux quatre coins de la pièce, il y avait quatre filles, le pouce dans la bouche et le derrière en l'air.

Chiun ouvrit les yeux quand Remo entra et regarda autour de lui.

— Ah ! c'est l'être parfait, dit Chiun et il caqueta : Hi hi hi. Acclamons tous l'être parfait.

— Ah ! ça va comme ça, grogna Remo. Qu'est-ce que vous leur avez fait ?

— Rien que ce qu'elles ont cherché, répondit Chiun. Elles ont fait irruption ici par une porte que l'être parfait a détruite, une porte parfaite, en demandant à voir le merveilleux Remo, alors que moi j'étais assis là, sans faire de mal à personne, savourant mes rares

instants de plaisir en regardant *Tous mes rejets*, alors que tu m'avais abandonné, que tu traînais tes guêtres... où étais-tu pendant que tout cela se passait ?

Remo ne se laissa pas détourner de son propos.

— Qu'est-ce que vous leur avez fait ? répéta-t-il, mais avant que Chiun puisse répondre, une des filles gémit.

Remo s'approcha. En regardant de plus près, il constata que non seulement la fille était vivante mais qu'elle souriait béatement. Les trois autres aussi, y compris Margie qui serrait dans sa main sale un exemplaire du *Guide pouvoiologique de l'épanouissement sexuel*.

— Ôte-les-moi d'ici, dit Chiun. D'une manière parfaite, naturellement. Hi hi hi. C'est bien ce que j'ai toujours pensé. Tu es parfait pour descendre les poubelles.

Remo, soulagé de découvrir que les quatre corps n'étaient pas quatre cadavres, ne discuta même pas. Il se pencha sur Margie et lui passa un bras sous le ventre. Elle s'arqua lentement, marmonna : « Fantastique », et s'enroula autour de la main de Remo comme un petit chat, si un petit chat pouvait être nymphomane. Remo la souleva comme une valise et alla la déposer sur ses pieds dans le couloir. Elle parut flotter sur le tapis vers l'ascenseur. Remo jeta un coup d'œil égrillard à Chiun.

— Vieux dégoûtant, dit-il.

— Elles revivent leur enfance, dit Chiun, qui a été heureuse pour toutes les quatre. Efface cette expression répugnante de ta figure de macaque lubrique. Le Maître de Sinanju est au-dessus de ces choses.

Il tourna le dos et regarda par la fenêtre pendant que Remo déposait à tour de rôle les trois filles dans le couloir et leur donnait une petite poussée en direction de l'ascenseur, comme si elles étaient de ces poupées qui marchent toutes seules et qu'on vend sur les trottoirs.

Quand il revint dans la pièce, il apporta les restes de la porte, qu'il cala en place.

— Personne n'est venu réparer cette porte ? demanda-t-il.

— Si. Mais je leur ai dit de revenir quand l'Être parfait serait là. Hi hi hi.

— Qu'est-ce que vous avez fait à ces filles ? demanda Remo.

— Elles m'ont interrompu. Je les ai endormies et je leur ai fait éprouver du bien-être. Et toi, qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?

— J'ai pris une décision. Je veux une maison.

— Très bien. Moi aussi, déclara Chiun. Nous en prendrons une dans le Washington électrique.

— Quoi ? s'exclama Remo.

— C'est toi qui m'as tout expliqué. L'électricité, les différents courants, les Disjoncteurs de Courant. Washington électrique.

— Washington, DC, n'a rien à voir avec l'électricité, dit Remo. DC ne veut pas dire disjoncteur de courant.

— Tu m'avais dit que si, protesta aigrement Chiun.

— Oui, ça veut dire ça dans certains cas. Mais pas dans celui-là.

— Je suis heureux que tu sois parfait, parce que tu seras toujours capable de me dire quand ça veut dire disjoncteur de courant ou non. Mais je veux quand même cette grande maison blanche qu'il y a là-bas.

— Le Président y habite déjà.

— Combien de temps lui faudra-t-il pour déménager ? demanda Chiun.

— Il ne déménage pas.

— Le Président nous refuserait ça ?

— Il nous le refuse, affirma Remo.

— Jamais je n'oublierai ça, Remo.. D'abord tu me mens au sujet de l'électricité et puis tu me refuses une maison, qui est pourtant bien peu, après tout ce que j'ai fait pour toi.

— Pourquoi cette maison-là, Chiun ? demanda Remo qui se sentait sombrer dans un abîme sans fond d'explications et de contre-explications. Pourquoi cette maison est-elle si importante pour vous ?

— Je me moque de la maison, dit Chiun. C'est ce qu'on peut faire là-bas. J'ai vu ce constructeur d'automobiles...

— Ah, Chiun... vraiment !

— Tu vas revenir aussi sur cette explication ?

Remo garda le silence.

— J'ai vu ce constructeur d'automobiles faire juste un signe et j'ai vu Barbra Streisand arriver dans cette grande maison blanche affreuse dans le Washington électrique. Je l'ai vue de mes yeux. Mais moi, je pourrais me tenir dans les glorieux palais de la noble Sinanju et faire signe jusqu'à ce que mes doigts tombent en poussière mais Barbra Streisand ne viendrait pas.

— Ainsi, nous en revenons à Barbra Streisand ?

— Oui, dit Chiun avec simplicité.

— Bon ! oublions Barbra Streisand et oublions la Maison-Blanche. Je veux simplement une maison ordinaire. Pour y vivre.

— Il faudrait que ce soit une maison parfaite, dit Chiun. Pour aller avec toi. La beauté s'envelopperait-elle de guenilles ?

— Bon ! Ça va. J'ai été déprimé toute la journée et maintenant j'ai compris pourquoi. Je veux vivre comme tout le monde.

Chiun secoua tristement la tête, avec une grande perplexité.

— J'ai entendu parler du chat qui voulait être roi. Je n'ai jamais entendu parler d'un roi qui voudrait être un chat. Je t'ai donné Sinanju et maintenant tu veux être comme tout le monde ? Comme tu étais ? Manger de la viande, perdre ta journée à dormir, rampant et misérable ? C'est ça que tu veux ?

— Non, Chiun. Je veux simplement une maison. Comme la vôtre à Sinanju.

Ce qui était un pieux mensonge, car Remo trouvait que la maison de Chiun à Sinanju était ce qu'on avait bâti de plus laid au monde depuis toujours.

— Je comprends, murmura Chiun. C'est bon d'avoir une belle maison.

Remo hocha la tête. Il se sentait réchauffé et réconforté par la compréhension de Chiun.

— Et un jour nous pourrons y inviter Barbra Streisand, dit Chiun radieux.

— Oui, oui, oui, oui, oui, dit Remo exaspéré.

— N'oublie pas. Cinq oui ne permettent pas un non. Hi hi hi.

Le téléphone sonna une heure plus tard, après que Remo et Chiun eurent dîné d'un plat de riz et de poisson et que Chiun eut fait la vaisselle en expédiant les assiettes par la fenêtre ouverte dans la nuit de Boston, où elles provoquèrent dix-sept observations non confirmées d'ovnis et la création d'un nouveau comité, la Ligue bostonienne pour la vérité astronomique dont le premier soin fut de faire imprimer du papier à entête afin d'envoyer des circulaires de souscription.

La personne qui téléphonait était Smith.

— Bonsoir, docteur Smith, dit poliment Remo. Je suis très heureux que vous appeliez.

— Remo, dit Smith puis il se reprit. Un instant... « Docteur Smith » ?

— Naturellement. Le bon, le sage docteur Smith, dit Remo.

— Remo, qu'est-ce que vous voulez me demander ?

— Non, monsieur, vous d'abord. Après tout, c'est vous qui appelez et vous êtes mon supérieur...

— Tout le monde l'est, ricana Chiun.

— ... vous êtes mon supérieur et j'aimerais écouter votre bon plaisir.

— Oui... eh bien !... Vous vous souvenez que je vous ai parlé de la réunion de la mafia à New York ?

— Certainement, monsieur, répondit Remo.

Il regardait le ciel et se demandait pourquoi les oiseaux ne volent pas la nuit. Bien sûr, ils étaient très occupés à vaquer à leurs affaires dans la journée, mais n'avaient-ils jamais de courses à faire la nuit ?

— Eh bien ! je viens d'apprendre qu'Arthur Grassione, le principal exécutif de la mafia, et Salvatore Massello, la tête de l'organisation de Saint Louis, sont en route pour l'université d'Edgewood, dans la banlieue de Saint Louis.

— Peut-être, monsieur, dit Remo, ont-ils décidé de s'amender, de faire des études et de changer de vie.

Remo compta sept groupes de feux de position d'ailes dans le ciel nocturne. Les cieux devenaient aussi embouteillés que la terre. Peut-être les oiseaux ne volaient-ils pas aux heures de pointe ?

— Non, je ne pense pas que ce soit ça, dit Smith. Cela nous a coûté un homme mais nous avons déjà appris qu'ils vont essayer d'obtenir je ne sais quelle nouvelle invention de télévision. Il y a là-bas un professeur, qui s'appelle William Wooley ou Wooley Westhead ou quelque chose comme ça.

« Fantastique, pensa Remo. Je veux une maison et Smith tient à me parler de professeurs d'université de westerns. »

— Je comprends, dit-il.

— Massello est un nouveau genre de don de la mafia, expliqua Smith. Il est intelligent et subtil et il y a de fortes chances qu'il soit le prochain chef national. Alors, si vous pouviez faire quelque chose pour l'empêcher...

— Certainement, dit Remo. Avez-vous terminé, monsieur ? C'est tout ?

— Oui, répondit Smith avec méfiance.

— Je veux une putain de maison ! hurla Remo. J'en ai assez de vivre dans des putains d'hôtels. Je veux une maison. Si vous ne me donnez pas une maison, je laisse tout tomber. Alors ?

— Si je vous donne une maison, vous promettez d'être toujours poli ? demanda Smith.

— Non.

— Promettez-vous de toujours exécuter fidèlement les missions sans questionner mes ordres ?

— Bien sûr que non. La plupart du temps, vos ordres sont si stupides qu'on dirait des rages de dents.

— Si je vous donne une maison, promettez-vous de vous occuper de Massello et de Grassione ? Et de découvrir ce qu'ils cherchent ?

— Ça se pourrait, dit Remo.

— Faites ça d'abord et ensuite nous parlerons de la maison.

— Est-ce que nous en parlerons *oui* ou est-ce que nous en parlerons

non ? demanda Remo.

— Nous en parlerons *peut-être*.

— Alors je m'occuperai peut-être de Grassello et de Massione.

— Massello et Grassione, rectifia Smith. Allons, Remo, c'est important.

— Ma maison aussi, déclara Remo.

Chiun lui souffla entre ses dents :

— Demande-lui d'augmenter le tribut à mon village.

Remo l'écarta d'un geste.

— Smitty, dit-il, nous nous retrouverons à Saint Louis et nous reparlerons de tout ça.

— Je ne peux pas me déplacer, protesta Smith.

— Il faudra vous déplacer. Ça ne peut pas attendre. Si vous n'allez pas à Saint Louis, ne nous cherchez pas là-bas.

Smith prit un temps, pour essayer de démêler la logique de cette phrase, puis il y renonça.

— J'y serai demain, promit-il.

— Parfait, dit Remo. Apportez assez d'argent pour une maison.

Il raccrocha et se tourna vers Chiun.

— Nous allons à Saint Louis.

— Très bien. Partons tout de suite.

— Pourquoi si vite ?

— Bientôt ces quatre personnes bovines vont retrouver leurs esprits et elles reviendront. Qu'ai-je à faire de quatre domestiques ?

Remo approuva.

— ... puisque tu es là, ajouta Chiun.

CHAPITRE V

Le Dr Harold W. Smith se réveilla à trois heures quarante-cinq. Il laissa sa femme dormir et alla à la cuisine, où il se prépara un seul toast de pain complet, léger, sans beurre, un œuf coque de deux minutes et demie et un verre d'un mélange à égalité de jus de citron et de jus de pruneaux, son unique concession à la possibilité d'originalité dans une cuisine.

Il fit suivre son petit déjeuner d'un verre d'eau tiède et retourna dans la chambre où il prit la petite valise qu'il avait préparée la veille, posa un baiser sur la joue de sa femme endormie qui essaya de le chasser comme une mouche, et se rendit en voiture à son bureau.

Quelque chose le tracassait depuis que son informateur lui avait donné le nom du professeur William Westhead Wooley de l'université d'Edgewood, et il entendait procéder à une dernière vérification.

D'un simple geste, on lui indiqua de franchir le portail du sanatorium Folcroft, qui servait de siège à CURE, l'organisation secrète qu'il dirigeait depuis sa fondation. Quand il eut garé sa voiture dans son espace réservé, dans le parking désert et vide, il tira de sa poche un carnet et nota quelque chose à propos de la sécurité à l'entrée, qui devenait un peu trop relâchée, même pour un établissement camouflé en maison de santé pour riches malades et en centre de recherches pédagogiques.

Seul dans son bureau, Smith composa rapidement un code de récupération à être programmé dans les ordinateurs de CURE. Il voulait tout savoir sur Wooley, l'université d'Edgewood et les inventions de télévision.

L'ordinateur ne renvoya que le rapport d'une revue professionnelle disant que *le bruit court qu'une importante percée vient d'être presque effectuée dans la technologie de la télévision et qu'on s'attend bientôt à des révélations.*

C'était tout.

Smith froissa le rapport et le jeta dans la corbeille de la déchiqueteuse à côté de son bureau. Il régla toute une série de serrures à combinaisons qui empêcheraient tout le monde, à part lui, de soutirer des informations au système d'ordinateurs de CURE, puis il éteignit la lumière, ferma sa porte à double tour en sortant et alla reprendre sa voiture.

À l'aéroport, il acheta le *New York Times* et quand il fut bien

installé dans l'appareil de la TCA pour le vol « Oiseau matinal » de six heures à destination de Saint Louis, il se mit à lire le journal, consciencieusement et à fond, article par article.

À la page trente-deux, il en trouva un qui lui apprit pourquoi deux importantes personnalités de la mafia étaient en route vers le Midwest pour rencontrer un obscur professeur d'université.

Déjà à Saint Louis, don Salvatore Massello lisait le même article, annonçant que les chaînes de télévision envoyaient des représentants à l'université d'Edgewood où le Dr William Westhead Wooley devait donner une conférence afin d'expliquer « la plus grande découverte technologique de l'histoire de la télévision ».

La conférence avait lieu le soir même.

Don Salvatore jura tout bas. Cela signifiait qu'il aurait très peu de temps pour négocier avec Wooley avant de devoir lâcher Grassione contre lui. Et si les chaînes de télévision s'intéressaient tant soit peu à l'invention de Wooley, comme elles n'y manqueraient pas, cela hausserait certainement le prix de Wooley bien au-delà des moyens de don Salvatore. Et la présence d'autres personnes sur le coup signifiait que le secret de l'invention de Wooley était d'autant plus vulnérable.

Don Salvatore replia nerveusement le journal et se pencha pour regarder dans le rétroviseur.

La voiture de Grassione, conduite par l'Oriental à l'air bizarre qui l'accompagnait, était toujours derrière celle du don quand ils s'engagèrent dans la marina fermée et arrivèrent au yacht amarré de Massello.

Il offrit courtoisement à Grassione et à ses hommes l'hospitalité à bord pendant leur séjour à Saint Louis, comme l'exigeait la coutume. Mais Grassione refusa.

— Non, don Salvatore. Nous allons tout droit au campus pour le reconnaître, avant de frapper.

— Si on frappe, lui rappela Massello.

— Bien sûr, don Salvatore. Mais si on doit frapper, je veux tout connaître de cette université et tout, pour que nous puissions remplir le contrat et repartir sans trop d'ennuis.

Massello approuva de la tête, la voiture de Grassione fit demi-tour et s'en alla.

En chemin, Grassione se glissa plus profondément dans son siège et se dit que don Salvatore était très intelligent mais qu'il ne savait pas tout.

Par exemple, il ne savait pas que l'oncle de Grassione, don Pietro Scubisci, était venu lui rendre visite la veille au soir pour lui dire que don Salvatore commençait à « avoir un peu trop la grosse tête pour

son bien » et que le moindre accident qui pourrait lui arriver ne serait pas considéré d'un œil défavorable par le conseil national.

Non. Don Salvatore ne savait pas tout. Il n'y avait pas un contrat ; il y en avait deux. Et aucun des deux n'était un « peut-être ».

C'était ferme et définitif.

Aussi ferme et définitif que boum, boum.

CHAPITRE VI

Si Dieu avait créé sur la terre un récipient humain pour le souci, son nom était Norman Belliveau. Il était né en France le jour du débarquement et avait été élevé aux États-Unis pour devenir l'incarnation même du souci. Il s'inquiétait de son apparence, grande et maigre avec des joues creuses et un nez busqué. Il s'inquiétait de sa tenue, qui était à l'image de celle des professeurs d'art dramatique dans les universités c'est-à-dire du plus mauvais goût.

Il portait des vestes voyantes, des chemises fuchsia mauves ou roses, avec un foulard au cou. Pour être à l'unisson du monde théâtral changeant, cependant, il portait des jeans et des hush-puppies.

Mais il achetait généralement un jean neuf après le premier lavage. Les *Levis* se délavaien toujours et Norman trouvait les jeans délavés miteux. Alors à l'université d'Edgewood tout le monde savait quand Norman croisait dans les parages, grâce au crac-crac-crac de son jean trop neuf.

Norman Belliveau avait hérité son souci de sa mère qui l'avait baptisé Norman parce que les alliés avaient débarqué en Normandie et elle pensait qu'en nommant ainsi son fils elle lui porterait chance. C'était bien vu.

Ainsi, leur maison fut détruite par un obus perdu, le père de Norman fut tué en marchant sur une mine oubliée, alors la mère essaya d'autres méthodes : bourrer les poches de Norman de pattes de lapin, jeter constamment du sel par-dessus l'épaule du gamin, lui interdire de passer sous quelque échelle que ce soit.

Mais rien ne marcha et Norman s'en inquiétait naturellement, encore qu'à présent il avait de plus importantes causes de souci.

Les chambres, par exemple.

C'était déjà assez embêtant que le professeur Wooley ait organisé ce séminaire sur on ne savait quelle percée technologique sans rien dire à personne. Ça, c'était déjà grave. Et si personne ne venait ? L'université serait ridiculisée.

Mais on vint. On vint en foule et Norman ne savait pas où il allait loger tout ce monde.

Cette nouvelle interruption était le bouquet. Voilà qu'on l'arrachait à un cours très important pour l'envoyer en personne dire à quelqu'un qu'il n'y avait plus de place. Il avait pourtant bien dit au gardien de ne plus laisser entrer personne !

Norman s'inquiétait parce que les gardiens n'obéissaient jamais aux instructions. Ils avaient ignoré ses ordres quand cette journaliste de la télévision, Patti Shea, s'était présentée.

Norman avait entendu parler d'elle et de ses émissions caustiques sur tout ce qui se passait de bizarre et d'insolite dans le monde. Il ne comprenait pas ce qu'elle venait faire à un séminaire de technologie dans le Missouri et il le lui dit.

— Trouvez-moi simplement une chambre, vous voulez, mon grand ? répliqua-t-elle. J'ai une telle migraine...

Elle passa une main délicate sur son front, ce qui eut pour effet de faire ressortir ses seins sous un chandail jaune à col roulé bien moulant. Elle se déhancha, dans sa minijupe violette, et prit pour un photographe imaginaire, une pose intitulée « la femme qui souffre ».

Norman Belliveau vérifia ses listes de participants et de chambres encore libres. Il bredouilla qu'il restait très peu de place.

— Ouh ! ça c'est vraiment charmant, dit Patti en montrant d'une main un petit cottage tout en frottant de l'autre la cuisse de Belliveau, assez fortement pour qu'il sente le contact sous le jean raide.

Norman renonça à parcourir ses listes.

— Euh ! dit-il en éprouvant un léger vertige, je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas vous installer là. Je veux dire... euh !... ça ne me dérangerait pas.

Et, en effet, ça ne le dérangeait pas beaucoup. Après tout, c'était son cottage et s'il voulait le prêter à quelqu'un, il était bien libre, n'est-ce pas ? Et les chambres des dortoirs n'étaient pas si moches, dans le fond. Il pourrait bien y passer quelques jours, même avec cette abominable musique toute la nuit et ces étudiants crasseux.

Mais il n'avait qu'un cottage à prêter et maintenant on le rappelait au portail, où le gardien avait des ordres stricts pour ne pas laisser entrer les gens qui n'avaient pas de chambre.

Quelle perte de temps ! S'il voulait faire quelque chose, en plus de ses cours, ce n'était pas le travail qui manquait. Il pourrait aller à la cafétéria et s'assurer qu'on se débarrasserait à temps du dîner de macaroni au fromage des étudiants pour le remplacer par le bœuf braisé des invités de l'université.

Norman s'inquiétait à la pensée que le bœuf braisé ne soit pas décongelé à temps. Il avait peur qu'il soit trop sec. Il craignait que les délégués de la conférence ne l'aiment pas.

Il s'inquiéta pour sa santé quand il vit l'énorme limousine noire garée juste à l'intérieur des grilles.

Il s'arrêta à six bons mètres, cligna des yeux et resta bouche bée.

À côté de la voiture se tenait un Chinois, en uniforme de chauffeur,

et un gros bonhomme affreux dans un costume qui n'avait pas l'air d'être à lui, à cause des bosses qui se trouvaient entre son torse et ses bras.

Norman Belliveau se demanda avec inquiétude s'il devait s'enfuir ou non. L'homme le maintint sur place en grondant :

— C'est vous Bellevue ?

Norman s'inquiéta, pour savoir s'il devait rectifier la prononciation. Il se contenta de hocher la tête.

Le gros homme laid frappa contre la vitre arrière noire, séparée du monde extérieur par un rideau.

Belliveau s'inquiéta à la pensée qu'il ne toucherait peut-être pas sa retraite dans quinze ans.

La portière arrière de la Fleetwood s'ouvrit et Belliveau entendit une voix chantante crier :

— Je vous présente George Jetson !

Une tête suivit le bruit.

— Son garçon, Elroy !

La figure était impassible et les yeux noirs sous les cheveux bien plaqués semblaient transpercer Belliveau.

— Jane, sa femme !

Le son fondu d'un « boogie » hautement orchestré se tut. La lueur verte qui avait illuminé un côté de la figure de l'homme s'estompa quand il se pencha hors de la voiture, s'éloignant de l'écran de la télévision encastrée.

Arthur Grassione regarda Norman Belliveau et dit avec simplicité :

— Vous allez trouver de la place pour moi et mes hommes.

Norman se demanda avec inquiétude si les nouveaux invités allaient aimer les chambres qu'il leur réservait.

CHAPITRE VII

Le *Tuesday's Pub* n'était pas un vieux bar ordinaire.

Au temps où il s'appelait la *Saint Louis Tavern*, ce n'était qu'un vieux bar ordinaire. À cette époque-là on y servait à la pression la bière qui a fait la renommée de Milwaukee aux clodos qui font la renommée de Saint Louis.

Mais alors un petit futé se dit que, puisque c'était près de la gare, en face de la gare des cars Greyhound et pas loin de l'aéroport, la *Saint Louis Tavern* était le lieu idéal à rénover pour en faire un abreuvoir ultramodeme.

Alors, tandis que les habitués imbibés continuaient d'essayer de voir leur avenir gris dans le liquide doré de leurs verres poussiéreux, l'ancien intérieur fut transformé en lisse décor plastique du *Tuesday's Pub*.

Le seul problème, c'était que la fructueuse entreprise n'avait pas marché. Le quartier s'était transformé en faubourg de taudis bien plus vite que la taverne ne pouvait être métamorphosée en pub à la mode et maintenant les propriétaires avaient sur les bras une boîte au nom fantaisie, des sièges en plastique neufs, mais crevés, et une clientèle encore plus tocarde que celle qu'ils avaient tenté de chasser.

Quand le Dr Harold Smith arriva, il fut presque renversé par la puissante puanteur qui ne peut lier que des ivrognes morts. Le bois, l'urine, le plastique mêlaient leurs odeurs pour un chaleureux accueil que ne manifestaient pas les clients alignés au bar.

Debout sur le seuil, attendant que ses yeux s'accoutument à la pénombre, le Dr Smith, dans son costume gris immaculé au pli impeccable, avec sa chemise blanche et sa cravate rayée, portant sa petite valise grise garantie pour résister à une chute du sommet d'un immeuble de vingt étages, attira beaucoup l'attention des habitués du *Tuesday's Pub*.

— Heurk, heurk, heurk ! mords un peu le pingouin ! cria quelqu'un au bar.

— Eurf ! on dirait un prof. Je te parie qu'il se croit au musée municipal.

— Non, dit Smith tout haut. Pas dans un musée.

Il passa devant le comptoir, en se dirigeant vers la salle du fond où il apercevait Remo et Chiun à une table. Remo comptait les crottes de mouches au plafond et Chiun regardait une partie de fléchettes.

Smith s'assit sur une chaise en face de Remo, qui continua à contempler le plafond.

— Dans quels jolis lieux vous me faites venir, dit Smith.

Remo examinait toujours le plafond. Chiun inclina la tête vers Smith.

— Remo, c'est l'empereur Smith. L'empereur Smith est ici, dit-il.

Sans baisser les yeux du plafond, Remo demanda :

— Vous avez apporté l'argent ?

— Dans cet endroit ? répliqua Smith.

— Ne tournez pas autour du pot, dit Remo. Avez-vous l'argent pour ma maison ?

— Je peux l'avoir en dix minutes. Alors, qu'est-ce que c'est que cette histoire de maison ?

Pendant que Remo tentait de s'expliquer, de faire comprendre qu'il était malheureux, bien que parfait, Chiun se retourna et se remit à suivre la partie de fléchettes.

La cible était une planche américaine ancienne manière comme une grande tarte divisée en vingt parts égales. Chaque part triangulaire était encore divisée en trois portions arrondies. La plus grande, la plus proche du centre, valait un point ; la suivante, rouge, en valait deux et la plus mince, la blanche du rebord, valait trois points.

Deux hommes se relayèrent pour lancer à tour de rôle trois fléchettes chacun, sur les parties de la cible numérotées de un à neuf.

Un Noir à la coiffure afro électrifiée se penchait sur la ligne de tir quand il sentit les yeux de Chiun posés sur lui ; il retomba sur ses talons et se tourna vers le vieil Oriental.

— Pour quoi faire vous me regardez comme ça ? demanda-t-il.

— Je vous regardais simplement lancer ces aiguilles, répondit aimablement Chiun.

L'homme hocha la tête, satisfait, et se retourna vers la cible.

— Et je me demandais pourquoi vous n'apprenez pas à les lancer correctement, ajouta Chiun.

— Hé, hé ! fit l'homme et il regarda son camarade qui rit aussi et expliqua à Chiun :

— Willie est le meilleur du bar.

— Peut-être le meilleur de la ville, dit Willie.

— Dites-vous que vous seriez bien meilleur si vous saviez ce que vous faisiez, dit Chiun.

— Chiun, grogna Remo, avez-vous fini de vous amuser ? Vous pourriez au moins faire attention à ce que nous disons.

— J'ai déjà une maison, répliqua Chiun. Je suis sûr que l'empereur et toi arrangerez tout. J'essaie simplement d'aider ce maladroit, Willie.

Ting. Ting. Ting.

Des éclats de formica volèrent de la table quand les trois fléchettes de bois crevèrent le revêtement et s'enfoncèrent, dessous, dans le bois.

— Eh ! le vieux, puisque vous êtes si mariolle, montrez-moi un peu.

Remo allongea le bras et arracha les trois fléchettes de la table. Il cassa les pointes de fer et les renvoya à Willie.

— C'est fini de rigoler ? dit Remo. Vous ne voyez pas que j'achète une maison ? Qu'est-ce que vous attendez pour filer pointer au chômage ?

Remo se retourna vers Smith et déclara :

— Pas de maison, pas de travail. Voilà. La cause est entendue.

Smith haussa les épaules.

— Vous comprenez, naturellement, que votre sécurité serait gravement compromise par une maison. Dès le début, cela fait partie du programme, vous ne cessez de vous déplacer, d'un endroit à un autre, pour que personne ne puisse vous suivre à la trace. C'est pourquoi vous ne devez jamais retourner à Folcroft.

— C'est différent, maintenant, dit Remo. Supposez qu'on me suive à la trace ? Qu'est-ce qu'on me fera ?

— On vous tuera, répondit Smith.

— Et comment, qu'on te tuera, blanchette. Tu m'as bousillé un chouette ensemble de fléchettes, dit Willie en s'approchant de la table.

Remo secoua la tête en regardant Smith.

— Personne ne peut me tuer.

— Moi je te tuerai, blanchette ! glapit Willie. C'était de bonnes fléchettes !

Remo le toisa de haut en bas.

— Voulez-vous vous en aller ? Vous ne voyez pas que je parle affaires, ici ? demanda-t-il, puis il dit à Smith : Voyez, ma sécurité n'est plus un problème, alors vous n'avez à vous soucier que de la sécurité de l'organisation. Nous ferons tout sous un faux nom.

Smith soupira et haussa derechef les épaules.

— Alors, c'est réglé ? demanda Remo.

— Moi, je m'en vais te régler ! cria Willie.

— Voyons, Willie, j'ai été très gentil avec vous, jusqu'à présent. Ne me faites pas tout gâcher.

— Qui c'est qui va payer mes fléchettes ?

Les cris de Willie avaient commencé à attirer du monde ; des hommes, verre en main quittaient le bar pour venir s'entasser dans la

salle du fond.

— Réglé ? répéta Remo à Smith.

Smith hocha la tête et Remo se détourna.

— Je vous joue vos fléchettes, Willie.

Willie jeta les trois fléchettes sans pointes sur la table et Remo les ramassa. Il y avait au moins douze ans qu'il n'en avait lancées ; ça remontait au temps où il était agent de police à Newark. Il était assez bon, à l'époque, mais maintenant, en soupesant les fléchettes, il comprenait qu'il n'avait rien su dans le temps. Il s'était bien défendu en limitant ses manques par leur utilisation logique, pas en apprenant à lancer correctement.

— Un seul coup de trois, dit-il à Willie. Si vous gagnez, je vous donne cinquante dollars pour vos fléchettes.

— Vingt dollars, dit Smith.

— Je vous donnerai cent dollars pour vos fléchettes si vous gagnez, dit Remo. Et si je gagne, on n'en parle plus.

— D'accord, répondit Willie en souriant avec une grande satisfaction. Clarence, va chercher d'autres fléchettes au bar.

Trois fléchettes flambant neuves aux pointes brillantes furent apportées dans la salle du fond. Willie les prit et les tendit à Remo.

— Non, vous d'abord, je veux voir ce que j'aurai à battre.

— D'accord, dit Willie. J'y vais. On tire sur le numéro quatre.

Willie se pencha par-dessus la ligne de tir et, avec grand soin, il lança ses fléchettes sur la cible. Les deux premières tombèrent dans le cercle rouge ; la troisième dans le rebord blanc.

— Sept points ! annonça Willie en souriant.

Il alla arracher les fléchettes de la planche pour les donner à Remo qui resta assis, le dos tourné à la cible.

— Ne vous dérangez pas, dit Remo, je me servirai de celles-ci.

— Eh ! ducon, elles ont pas de pointes !

— Aucune importance. Je dois battre sept ?

Sans attendre la réponse, Remo pivota sur sa chaise, face à la cible et, d'un large mouvement circulaire du bras, il lança les trois fléchettes à la fois.

Plus tard, les habitués du *Tuesday's Pub* raconteraient que le Blanc tout maigrichon avait lancé les fléchettes si vite que personne n'avait pu les voir.

Toutes trois frappèrent la lourde planche avec un bruit sourd. Côte à côte, dans l'arc blanc au bord de la tranche quatre, elles frappèrent avec une telle force que leurs nez camus s'enfoncèrent dans le liège et le bois et ne s'immobilisèrent qu'en touchant le mur.

— Neuf points, j'ai gagné, laissez-moi tranquille, dit Remo.

Willie regarda Remo, la cible et de nouveau Remo.

Remo se leva avec Smith et Chiun qui chuchota à Willie :

— Il fait l'intéressant. C'est mieux si les fléchettes ont une pointe.

Chiun baissa les yeux et prit délicatement les trois fléchettes dans la main de Willie. Il jeta un coup d'œil à la cible, puis les lança toutes les trois d'un léger mouvement souple de la main droite. Chacune alla s'enfoncer dans l'empenne de celles que Remo avait jetées.

— Entraînez-vous, conseilla Chiun. Vous ferez des progrès.

Il tourna les talons pour suivre Remo et Smith. Personne ne les importuna quand ils quittèrent le *Tuesday's Pub*.

Dans la Volkswagen qu'il avait louée à l'aéroport de Saint Louis, Smith exposa leur plan.

Il irait assister à la conférence à l'université d'Edgewood et verrait ce qu'était la « percée en télévision » du Dr Wooley.

Remo et Chiun attendraient Smith, jusqu'à ce qu'il les contacte.

Il leur avait trouvé un logement.

Dans un hôtel.

CHAPITRE VIII

Quelle que fût la découverte du Dr William Westhead Wooley, son annonce avait piqué la curiosité et la simple conférence technologique était devenue un événement.

Des centaines de personnes – des médias, des instituts scientifiques, de l'industrie – causaient avec animation au-dessus des restes de leur coupe de fruits, bœuf braisé et pommes dauphine.

L'alcool coulait à flots depuis le cocktail d'accueil. Le Dr Harold Smith s'était trouvé à côté d'un homme à l'aspect grasseyé accompagné par une espèce de malfrat d'un mètre quatre-vingt-dix, cent dix kilos, et d'un Oriental en costume noir. L'homme s'entêtait à expliquer au Dr Smith que la seconde saison de la NBC n'était pas aussi bonne que la saison d'ABC et que la CBS ne diffusait rien de bon, à part Rhoda et Archie Bunker, et que s'il avait son mot à dire il y aurait des émissions de jeux tous les soirs parce que c'était comme ça qu'on découvrait la véritable personnalité des gens, en parlant à des personnes véritables et en brandissant de l'argent sous leur nez.

Le Dr Smith était sur le point de s'excuser et de battre en retraite quand un silence tomba sur le cocktail.

Patti Shea venait de faire son apparition. La reine de la télévision.

Les bouches des hommes étaient mollement entrouvertes, celles des femmes plutôt pincées. Elle portait une longue robe bordeaux, coupée sévèrement... et presque jusqu'au nombril. La couleur ne faisait pas seulement ressortir le blond paille de ses cheveux ; elle le prenait et le jetait à la tête de la foule.

Patti Shea poussa un profond soupir, qui souleva ses seins occasionnant quelque chose comme un séisme majeur sur le devant de sa robe. Plusieurs dames plantureuses s'assirent.

La jambe droite de Patti s'avança pour marcher dans la salle. Sa robe s'y accrocha momentanément, puis sa jambe satinée apparut par une fente qui montait jusqu'à la cuisse.

Alors qu'elle avançait, tout le monde fit un effort louable pour essayer de ne pas la regarder. Un homme cligna des yeux et s'assit. Norman Belliveau se mordit la lèvre inférieure jusqu'au sang. Un autre homme recula en s'éventant avec son mouchoir.

Quelques-uns sifflotèrent silencieusement, d'autres firent des clins d'œil à leurs amis mais personne ne détacha son regard de Patti avant qu'elle soit enfin assise à une table sur le devant ; le brouhaha normal

reprit alors. Quelques personnes continuèrent de la regarder. Quand elle croisa les jambes, l'homme assis à sa droite eut un vertige et celui de gauche détourna douloureusement les yeux en recevant un coup de coude autoritaire de sa femme, qui venait de se dire que la mise en plis qui, ce matin, lui avait coûté trente-cinq dollars lui donnait l'air vulgaire.

Lee (Woody) Woodward, recteur de l'université, se leva précipitamment au bout de la table d'honneur et tapa avec insistance contre son verre, ce que personne n'entendit parce que Stanley Weinbaum, directeur des admissions, ne cessait de crier :

— Asseyez-vous, tout le monde. Asseyez-vous, s'il vous plaît. Assis !

Comme d'habitude, personne n'écouta. Petit à petit, tout de même, les gens commencèrent à prendre place tandis qu'on déposait sur les tables des coupes de glace à la vanille synthétique, au chocolat artificiel et à la fraise chimique.

Woodward se leva pour son allocution d'ouverture, qu'il avait rédigée lui-même, pleine de réflexions de choix sur le petit homme des entreprises industrielles, les obscurs et les sans-grade dont on ne chantait jamais les louanges méritées, exprimant l'espoir fervent que les journalistes présents ne manqueraient pas de faire l'éloge de l'université d'Edgewood. Les lumières commencèrent à baisser.

Woodward avait du mal à dire quelque chose de concret parce que le Dr Wooley avait catégoriquement refusé, d'un air assez belliqueux, de dire le moindre mot sur la percée technologique qu'il avait réussie dans le domaine de la télévision. Il répétait simplement que « tout le monde devait se préparer à être renversé sur le cul ».

Le Dr Harold Smith pianotait sur la nappe, assis à une table du fond. « Activez, activez », se disait-il.

Arthur Grassione était à la même table que don Salvatore Massello, juste en face de lui, et lui souriait aimablement. Grassione était flanqué de Vince Mariano et d'Edward Leung, lesquels ne cessaient de couler des regards vers leur patron, en espérant qu'il allait commencer à manger sa glace pour qu'ils puissent entamer la leur.

Sur le devant de la salle qui s'assombrissait lentement, Patti Shea sentit deux mains saisir ses jambes. Elle en piqua méchamment une avec une fourchette en plastique et entendit un gémissement étouffé sur sa droite. Puis elle plaça avec précaution sa coupe de glace sur ses genoux. L'autre main, ne rencontrant aucune résistance, remonta le long de son mollet puis se referma triomphalement sur une boule de crème glacée à demi fondue. Elle se retira précipitamment.

Soudain, une lueur apparut sur le devant de la salle. Elle oscilla un moment, resta d'une forme rectangulaire multicolore, puis se précisa. Tous les invités regardèrent l'image en couleurs d'un paysage animé.

Il y avait des bœufs et des paysans. Puis on vit un grand jeune homme travaillant dans un champ inondé. Il se redressa et le public vit un visage oriental sympathique. La tête se renversa en arrière et le jeune homme rit. Une autre figure emplît l'écran, une vieille femme bavardant dans une langue étrangère. La figure disparut et fut remplacée par un petit village plein de chiens jappant et de petits enfants jaunes jouant joyeusement. Quelques hommes causaient entre eux, d'un côté. Des femmes suivaient un sentier, en souriant. Elles étaient maigres et sales, mais leur minceur était saine et musclée, et la saleté celle de la bonne terre et du travail honnête.

L'image se fondit et devint un coucher de soleil. Vu au-dessus des arbres, il était plein de promesses, paisible, presque parfait.

Les images se succédèrent sur l'écran monté assez haut sur le mur, derrière la table d'honneur, des images d'un bonheur invraisemblablement serein.

Une voix se fit soudain entendre dans le brouhaha.

— Ce sont des vues du Viêt-Nam, un Viêt-Nam que la plupart d'entre nous n'ont pas connu. Qu'aucun Vietnamien n'a connu sans doute depuis vingt-cinq ans. Car c'est un Viêt-Nam imaginaire, surgi de l'imagination de ma fille adoptive de dix-neuf ans.

La salle se ralluma. Le professeur William Westhead Wooley se tenait à côté de la table d'honneur. Il tira un petit rideau pour que le public puisse voir une jeune Orientale assise devant un poste de télévision. Elle avait les yeux fermés et souriait, malgré les quatre disques fixés à sa gorge et à ses tempes, reliés par des fils au téléviseur.

— Mesdames et messieurs, je suis le docteur William Wooley. Je vous présente le Révalisateur. Il capte vos fantasmes, vos rêves, vos espoirs... et les transmet à votre télévision, exactement tels que vous les imaginez.

La salle était parfaitement silencieuse. Don Salvatore Massello se penchait vers les images projetées sur le grand écran, des images qui apparaissaient délavées et grisâtres dans la salle trop brillamment éclairée. Arthur Grassione regarda un moment l'écran puis il se détourna et sourit à Vince Marino d'un air entendu, comme pour dire que cet appareil ne se vendrait jamais.

Patti Shea retenait sa respiration.

Le Dr Harold Smith regarda autour de lui alors qu'un rire rompait soudain le silence.

Il venait de la table d'honneur, très exactement de la bouche de Lee (Woody) Woodward, l'administrateur de l'université.

— C'est tout ? s'esclaffa-t-il. C'est tout ? Des rêves ? En technicolor ? C'est tout ?

Il s'étrangla de rire, toussa et tendit la main vers le verre d'eau, à côté de sa coupe de crème glacée.

— Le son stéréophonique en option, dit Wooley.

Le fou rire de Woodward se calma.

— Wooley, dit-il, vous avez fait venir tout ce monde ici pour ça ? Pour un trucage ?

Le public se taisait toujours. Les gens regardaient fixement, comme les témoins d'un grave accident de la route qui ne savent que faire mais sont persuadés qu'on devrait faire quelque chose.

— Qu'appellez-vous cela ? demanda poliment Wooley en désignant l'image, au-dessus des têtes, qui reproduisait celle du petit écran de télévision devant la jeune Orientale.

— Quoi ? C'est ridiculement facile de fabriquer un faux de ce genre ! s'exclama Woodward.

— Venez donc l'essayer, proposa Wooley.

Woodward n'entendait pas laisser blâmer l'université d'Edgewood pour cette sinistre farce. Il se leva de table.

— J'aurai votre chaire pour ça, Wooley !

— Après cette soirée, elle est à vous, répliqua Wooley et il posa une main sur l'épaule de la petite Orientale en tee-shirt. Viens, Leen Ho. Il est temps de redescendre sur terre.

Elle ouvrit tristement ses yeux en amande et sourit à Wooley qui ôta délicatement les disques de son front et de sa gorge. Au même instant, les images disparurent et les écrans de la télévision et du mur devinrent noirs.

Wooley leva les quatre disques aux longs fils noirs et les montra au public.

— Ceci suffit, pour libérer votre imagination.

Il fit signe à Woodward de s'avancer. L'administrateur s'assit sur la chaise et Wooley fixa les disques sur sa tête.

— Il n'est pas nécessaire de les fixer sur un point précis, expliqua-t-il. Les tempes conviennent, mais aussi la gorge, ou presque n'importe quelle partie du corps.

Alors qu'il plaquait le dernier sur la tempe droite de Woodward, Wooley le vit fermer fortement les yeux.

— Inutile de vous concentrer. Pensez normalement, c'est tout. Pensez à votre fantasme préféré.

Il resserra le disque sur la tempe d'une légère torsion qui fit adhérer la ventouse.

Une image commença à se former sur les écrans et les invités se penchèrent en avant. Certains pouffèrent nerveusement.

Des yeux de femme apparurent, verts et magnifiques.

À mesure que l'image devenait plus nette, les yeux de la femme s'agrandirent de terreur. Ses narines palpitèrent et quand tout son visage se précisa, on put voir une large bande de toile adhésive foncée plaquée sur sa bouche.

Le public se tut et dans le silence on n'entendit plus que la respiration oppressée et les gémissements venant du grand écran mural. Un mince filet de sang coula d'un coin de la bande adhésive. Sur le front de la femme, les gouttes de sueur reproduisirent celles qui venaient d'apparaître sur la figure de Woodward.

Il ouvrit la bouche quand tout le monde vit les mains délicates de la fille remplir l'écran. Elles étaient serrées par des menottes reliées par des chaînes à un anneau de fer scellé dans un sol de ciment. Le champ de l'image s'élargit et le public put regarder la croupe de la jeune femme, serrée dans une minijupe, se crisper de douleur.

Les yeux de Woodward s'écarruillèrent quand tout le corps de la jeune femme se présenta aux spectateurs, ses longues jambes écartées et attachées à deux autres anneaux de fer, par terre. Puis, tout le monde vit Lee Woodward entrer dans le champ. Il s'avança vers la femme, il se baissa et sa main se referma sur l'ourlet de la jupe.

Avec un rugissement, Lee (Woody) Woodward, Harvard 46, École normale de l'université de Colombia, doctorat ès lettres, doctorat en philosophie, arracha les disques de sa tête et se leva d'un bond. L'image disparut de l'écran. Woodward haletait.

— Zut ! s'écria Stanley Weinbaum, directeur des admissions. Juste au moment où ça devenait intéressant !

Woodward regarda le public qui le regardait, puis se tourna à droite et à gauche comme un petit animal essayant de fuir une forêt en feu. Il n'y avait pas d'issue de secours. D'un air angoissé, il implora du regard le professeur Wooley.

— Je disais donc, poursuivit froidement Wooley, que le son stéréophonique est en option... Mesdames et messieurs, vous avez vu le Révalisateur. Demain, je me tiendrai à votre disposition, dans ma maison du campus, pour répondre à vos questions.

Il se pencha sur le poste de télévision et détacha du dos une petite boîte en plastique à laquelle quatre fils électriques étaient fixés. Puis il mit un bras autour de la jolie petite Orientale et sortit de la salle.

Woody Woodward était toujours debout, paralysé par la panique, face au public qui se désintéressait de lui. Tout le monde était trop occupé à parler à son voisin. La salle bourdonnait du murmure des conversations.

Patti Shea se leva vivement et, oubliant son image de marque, elle retroussa sans façon sa longue jupe et partit en courant à la recherche

d'un téléphone.

Massello fit un signe de tête à Grassione qui chuchota des instructions à Vince Marino. Marino et Leung se levèrent et s'élancèrent entre les tables vers la porte du fond par laquelle avaient disparu le Dr Wooley et la jeune fille.

Le Dr Smith considéra tout cela et réfléchit. Il envisagea un bref instant la valeur pécuniaire du Révalisateur sous l'angle de la simple distraction et rejeta vite toute la question car elle ne le regardait pas. Mais il vit instantanément sa valeur dans le domaine de la police et des renseignements. Plus aucun secret ne pourrait être sûr. Personne, même parfaitement entraîné, même parfaitement muet, ne pourrait être relié à cet appareil et ne pas révéler ce qu'un interrogateur habile voulait lui faire révéler.

En couleurs !

Avec le son stéréophonique en option.

CHAPITRE IX

La vengeance était douce. Elle avait été longue à venir, pour le Dr William Westhead Wooley : il y avait cinq ans que Lee (Woody) Woodward avait obtenu le poste que convoitait Wooley, à la tête de l'université. Cinq ans pendant lesquels Woodward l'avait écrasé de sa supériorité et avait dénigré ses travaux. Cinq ans, pendant lesquels Woodward n'avait jamais manqué une occasion de critiquer Wooley, de le rabaisser, de faire de lui la risée du campus et de l'extérieur.

Wooley comprenait l'attitude, de Woodward. C'était l'éternel conflit entre l'administrateur et l'artiste, entre le technicien et l'inventeur. Woodward était jaloux du génie de Wooley et il avait cherché à l'entraîner dans l'égout intellectuel de son propre esprit.

Cinq longues années.

Et tout cela avait été vengé ce soir en vingt secondes de fantasme télévisé.

Wooley ne pouvait réprimer un sourire. Sa fille adoptive, Leen Ho, le regarda avec étonnement.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle, papa ? Demanda-t-elle.

Il la fit taire en lui pressant son index sur les lèvres.

Ils étaient assis dans la pénombre d'un bureau au premier étage, au-dessus de la salle où l'on avait présenté le Rêvalisateur. Wooley entendait le va-et-vient des hommes qui l'avaient suivi, qui voulaient lui parler, être les premiers à lui acheter le Rêvalisateur. Peut-être même chercher à le lui voler.

Inconsciemment, il serra contre son cœur le traducteur, le minuscule appareil capable de transposer les pensées en images de télévision.

Qu'ils attendent. Une nuit de sommeil et de réflexion après ce qu'ils avaient vu et dès le lendemain les enchères seraient plus élevées, l'affaire plus lucrative.

Mais l'argent comptait moins que la gloire. Être quelqu'un, telle avait été la force motrice du Dr William Westhead Wooley, toute sa vie.

Il ne tenait pas tant à voir son nom en lettres de feu que de disposer d'une table dans les meilleurs restaurants à vingt heures quarante-cinq le samedi soir, sans avoir à attendre. Il voulait qu'on le reconnaisse et qu'on le montre du doigt dans la rue. Il voulait qu'on se bouscule pour lui demander un autographe.

Était-ce trop demander ?

Sa femme n'avait jamais compris et c'était pourquoi elle était maintenant son ex-femme.

Elle ne comprenait pas les heures et les heures de travail qu'il avait consacrées à son invention, son « bricolage » comme elle disait. Pourquoi ne pouvait-il se contenter d'être un simple professeur à Edgewood ? Pourquoi ne pouvait-il être heureux avec sa femme et leur fille adoptive, dans leur jolie petite maison du campus, et être comme tout le monde.

Il essayait de lui expliquer que faire un cours sur la technologie du cinéma et de la télévision n'était pas son unique but dans la vie. Il essayait de lui parler des films expérimentaux des étudiants, rien de plus que des moyens astucieux pour persuader leurs petites amies à se déshabiller. C'était tout ce qu'il voyait jour après jour. Des jeunes filles ôtant leurs vêtements pendant que le réalisateur du film s'exclamait fièrement : « J'ai voulu expérimenter avec les sources lumineuses. »

Au dernier trimestre, le clou avait été une séquence de trois minutes d'une jeune femme vomissant dans les toilettes pendant que la caméra plongeait en zoom sur ses parties intimes ensanglantées. Quand Wooley avait demandé à l'auteur ce que cela signifiait, l'étudiant avait répondu que c'était un manifeste en faveur de l'avortement légal.

Wooley ayant demandé quelle émotion, à son avis, ce film pourrait provoquer chez les spectateurs, l'étudiant s'était lancé dans une dissertation démente d'un quart d'heure sur l'imprescriptible intégrité du processus cinématographique.

Avant les films sur le sexe, il y avait eu les comédies musicales, toutes jouées à poil. Encore avant, les étudiants avaient tourné Macbeth en western. Avec banjos et tout.

Il y avait de quoi devenir fou. Wooley essaya de l'expliquer à sa femme mais elle ne pouvait ou ne voulait pas comprendre, alors bientôt, elle ne fut plus M^{me} William Westhead Wooley. Et Wooley loua un petit logement minable en ville où les yeux indiscrets de ses confrères de l'université ne pouvaient espionner ses expériences avec les ondes cérébrales.

Ce soir, enfin, tout ce travail portait ses fruits, tous les rêves se réalisaient.

Ce soir Saint Louis, Missouri. Demain, le monde entier.

Et le monde pouvait effectivement attendre à demain. Ça ferait monter les prix.

Wooley et Leen Ho restèrent assis dans la pénombre longtemps après que le bruit se soit tu en bas dans la salle. Puis ils s'esquivèrent discrètement par l'escalier de service, traversèrent le campus pour

aller prendre la voiture de Wooley, y montèrent et se rendirent à son appartement de Saint Louis.

Quand Wooley ouvrit sa porte, la première chose qu'il remarqua fut que ses piles de poussière et de linge sale semblaient avoir grandi depuis la dernière fois. Il regretta que Janet Hawley ait disparu de sa vie. Non pas qu'elle ait jamais fait son ménage – jamais il ne lui aurait permis de tomber aussi bas – mais elle l'encourageait à maintenir un semblant d'ordre.

Il se demanda pourquoi elle ne répondait plus au téléphone.

Sur ce, Wooley remarqua autre chose. Une odeur, une riche et forte odeur de tabac, celle d'un bon cigare de luxe.

Il recula vers la porte, un bras autour des épaules de Leen Ho. Mais une lampe s'alluma derrière lui et une voix douce murmura :

— Heureux de vous voir, docteur Wooley.

Il se retourna. Un homme distingué aux cheveux argentés, aux yeux noirs perçants, en costume bleu marine à fines rayures, était assis sur le divan. Wooley avait eu peur, en s'apercevant qu'il y avait quelqu'un dans la pièce, mais quand il vit l'homme, l'élégance et la noblesse de ses traits bien ciselés, son sourire chaleureux, tout malaise se dissipa. Wooley ne connaissait pas son visiteur, mais il était évident qu'un tel homme ne pouvait lui vouloir de mal.

L'inconnu se leva.

— Je suis enchanté de faire votre connaissance, professeur. Je suis Salvatore Massello.

— Remo, réveillez-vous.

La voix de Smith tomba comme de la glace dans la chambre d'hôtel obscure.

Le directeur de Folcroft entendit un petit ricanement de Chiun, qui dormait sur sa natte, par terre au milieu de la pièce. Puis la voix de Remo :

— Vous êtes monté par l'escalier au lieu de prendre l'ascenseur. Peut-être pour ne pas faire de bruit. Vous avez buté sur l'avant-dernière marche, avant le palier. Vous avez fait tinter des pièces dans votre poche en cherchant la clef de la chambre avant de vous apercevoir que la porte était ouverte. Et maintenant, vous me dites de me réveiller. Je vous demande un peu : comment est-ce qu'on pourrait dormir quand vous faites tout ce raffut ?

— N'insulte pas l'empereur, dit Chiun à Remo dans le noir. Il a été très silencieux.

— Ah oui ? Alors pourquoi est-ce que vous ne dormez pas ?

— J'ai entendu changer le rythme de ta respiration, répondit

Chiun. J'ai pensé que tu étais peut-être attaqué par un hamburger volant. J'allais venir à ton secours. Hi hi hi.

Remo haussa les épaules.

— Alors, qu'est-ce qui se passe, Smitty ?

— Vous permettez que j'allume ? Je n'aime pas parler aux gens que je ne vois pas.

— Apprenez à voir dans le noir, conseilla Remo. Oh ! et puis allez-y, allumez. De toute façon, mon sommeil est fichu.

Quand Smith alluma, Remo s'assit sur le lit et se tourna vers lui. Lentement, comme une bouffée de vapeur, Chiun se redressa sur sa natte et se mit dans la position du lotus, face à Smith.

— Et alors, qu'est-ce que c'est ? demanda Remo.

— J'ai pensé que vous aimeriez visiter une maison, dit Smith.

— À cette heure ? Quel agent immobilier fait visiter des maisons à cette heure ?

Ce n'était pas précisément un agent immobilier qui la faisait visiter, expliqua Smith. À vrai dire, la maison n'était pas encore en vente. Mais elle le serait sans doute bientôt. Et d'ailleurs, Smith voulait se faire une petite idée du genre de maison que Remo désirait.

Il y eut beaucoup d'autres choses et la voiture de Smith roulait vers le pavillon de garde, au portail principal de l'université d'Edgewood, quand Remo commença à soupçonner qu'il s'était fait avoir.

Le gardien sortit de sa loge et fit signe à la Volkswagen saumon de s'arrêter.

— Nous voulons voir le professeur Wooley, dit Smith.

— Je regrette. J'ai l'ordre de ne laisser entrer personne d'autre que les étudiants jusqu'à demain.

Remo se pencha à la portière.

— Ne craignez rien, gardien. Il est le chef d'une organisation ultrasecrète qui défend la liberté de notre pays contre l'insurrection intérieure.

— Remo. Je vous en prie, murmura Smith.

— Hein ? fit le gardien.

— Et moi, je suis un assassin fantôme avec plus de morts sur les mains que vous ne pouvez compter. Des morts, bien sûr, pas des mains.

— Remo, assez, supplia Smith.

— Ouais, sûr, mec, dit le gardien en faisant un pas à reculons vers sa loge pour atteindre le téléphone.

— Attendez, ne partez pas, dit Remo. J'aimerais vous présenter Chiun, maître régnant de Sinanju, un homme dont le nom serait

d'usage courant, s'il était d'usage courant de parler de *kvetches*.

— Je crois que vous devriez faire demi-tour et vous tirer d'ici, hasarda le gardien. Je ne veux pas de salades ici.

Il avait une cinquantaine d'années et une bedaine si imposante qu'on avait l'impression que son large ceinturon de cuir allait le couper en deux s'il éternuait. Remo se dit que les derniers « ennuis » de l'individu ne devaient pas aller plus loin qu'une discussion sur les heures supplémentaires avec le délégué syndical de la police du campus.

— Vous n'allez pas nous laisser entrer ? Un maître espion, un maître assassin et un maître *kvetch* ? demanda-t-il.

— Allez, de l'air, tirez-vous d'ici !

— Dommage.

Quand il se réveilla le lendemain, le gardien ne put se rappeler beaucoup de détails de la conversation ; il se souvenait simplement que l'homme assis à l'arrière n'avait pas vraiment eu l'air de se pencher à la portière, mais soudain il avait surpris un brusque mouvement de doigts légers, il avait senti un pincement à la gorge et s'était paisiblement endormi.

Smith descendit de la Volkswagen, traîna le gardien dans la loge et éteignit le plafonnier. Remo se carra sur le siège arrière et sentit une vive douleur dans la jambe droite, comme si elle avait été transpercée par un bâton émoussé.

— Ouille ! s'écria-t-il. Pourquoi me faites-vous ça, Chiun ?

— Un *kvetch* est un grognon. Un geignard. Un râleur. Je ne suis rien de tout cela.

— Très juste, Chiun, très juste. Retirez-moi cette douleur.

Chiun donna un petit coup sec sur le genou droit de Remo et la douleur disparut aussi brusquement qu'elle était venue.

— Si j'étais un *kvetch*, déclara Chiun, je ne te traiterais pas si délicatement. Je me plaindrais, je rouspéterais, je râlerais et je protesterais contre tes insultes. Je te rappellerais toutes les années que j'ai perdues avec toi, à essayer de faire quelque chose de potable d'un pâle morceau d'oreille de cochon. Je te gronderais parce que tu gaspilles tout ce que je t'ai appris pour te rendre intéressant et faire des niches à de gros hommes dans des pavillons de garde. Voilà ce que je ferais si j'étais un *kvetch*. Je te parlerais de...

Smith était remonté en voiture. Il se retourna, sur le siège avant, et les regarda tous les deux.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.

— Chiun m'explique pourquoi il n'est pas un *kvetch*, répondit Remo. Il ne se plaint certainement pas et il ne râle jamais.

— C'est sans importance, empereur, dit Chiun. Repartez donc.

Avant de quitter le campus, après la démonstration du Révalisateur, Smith avait pris la précaution de passer devant la maison de Wooley et il put retrouver sans peine le petit cottage de brique et de bois couvert de lierre, niché dans un recoin du vaste parc.

— Smitty, dit Remo alors qu'ils garaient la voiture de l'autre côté d'une allée de gravier, en face de la maison, je sais que vous m'avez raconté des craques, alors si maintenant vous nous disiez un peu ce que vous voulez ?

— C'est la maison du Dr Wooley, dit Smith. Ce soir j'ai vu son invention de télévision. Ainsi que beaucoup d'autres gens. Je soupçonne qu'il va devenir une cible. Je veux m'assurer qu'il restera en vie jusqu'à ce que je puisse lui parler.

— Entrons lui parler tout de suite, dit Remo. Ensuite, nous pourrions rentrer chez nous et le laisser mourir.

Smith secoua la tête.

— Les procédures... Ceci risque de finir par coûter très cher. Je ne peux rien faire avant que les ordinateurs de Folcroft soient ouverts par téléphone dans la matinée.

— Bon ! grogna Remo.

Les trois hommes traversèrent l'allée et montèrent sur le petit perron de Wooley. Chiun s'arrêta sur la plus haute marche, plaqua ses mains sur la porte puis il se tourna vers Smith.

— Il n'est pas là. Il n'y a personne ici.

— Comment le savez-vous ?

— Les vibrations, dit Remo. Il n'est pas là. Rentrons à la maison. À l'hôtel.

— Non. Nous devons jeter un coup d'œil à l'intérieur. Il a pu être enlevé. Ou bien il n'est pas encore rentré chez lui.

Remo fit sauter la serrure d'une légère torsion du poignet.

Il n'y avait personne dans la maison, et aucune trace de lutte. Les lits étaient faits, personne n'y avait dormi.

— Il n'y a pas eu de bataille ici, déclara Chiun. Même la poussière sur le rebord des fenêtres n'a pas bougé.

— Bien, dit Smith.

Et il donna l'ordre à Remo et à Chiun d'attendre le Dr Wooley dans la maison et de les protéger, lui et sa fille, jusqu'à ce qu'il puisse leur parler.

Quand Smith sortit, Remo lui rappela :

— Smitty, en interrogeant vos ordinateurs pour l'argent, demain matin, veillez bien à ce qu'il leur en reste assez pour acheter une maison.

Quand Patti Shea avait quitté la salle en courant et trouvé un téléphone, elle avait reçu des instructions tout à fait simples de la part des grosses têtes de la télévision :

« Mettez la main sur cet appareil et sur ce professeur. N'importe comment, on s'en fout. » Elle avait passé le reste de la nuit dans le cottage qu'elle avait réquisitionné à Norman Belliveau, à téléphoner à la maison du Dr Wooley, sans jamais obtenir de réponse.

Après minuit, son téléphone sonna. C'était New York. Elle baissa le son du film qu'elle regardait à la télévision avant de répondre.

Une fois de plus, les instructions des grosses têtes furent simples et catégoriques :

« Promettez-lui n'importe quoi ; nous envoyons quelqu'un là-bas pour vous aider. »

En raccrochant, Patti Shea frémit. Elle savait ce que cela voulait dire.

Elle se retourna vers l'image clignotante sur l'écran. Même sans le son, elle reconnut un Canadien qui avait fait fortune en jouant les cow-boys américains et en vantant les vertus d'un aliment pour chien qu'il donnait à son propre chien Luke. Et elle comprit.

Les revenus de la publicité télévisée allaient chercher dans les milliards de dollars par an. Et qui passerait dix secondes à regarder une publicité d'aliments pour chiens, s'il possédait son propre Révélisateur et pouvait gambader dans son propre monde imaginaire ?

En couleurs.

Avec le son stéréophonique en option.

Qui continuerait à regarder « les Enquêtes de Patti Shea » alors qu'il serait à présent si facile de « l'imaginer » dans un lit à côté de soi.

Elle savait très bien que sa chaîne allait lui envoyer pour l'aider et, pour la première fois depuis qu'elle connaissait l'existence de ce genre d'aide, elle attendit avec impatience qu'elle arrive.

La salle où avait eu lieu la présentation était encore une fourmilière déchaînée au moment où le grand Vince Marino et Edward Leung retournèrent à la table où attendaient Grassione et Massello.

— Il s'est échappé, dit Marino à Grassione en secouant la tête.

— Bougres de cons, gronda Grassione. Un vieux mec et une petite fille et vous n'êtes pas foutus de les rattraper. Pourquoi est-ce que je vous paie ?

— Ils ont disparu, déclara Marino. Ils se sont évaporés... Comme cet ailier dans ce feuilleton de Banacek quand il court autour de...

Le regard noir de Grassione le réduisit au silence.

— J'ai vu cette émission. Peut-être, ce qu'il me faut, c'est un

détective polack, au lieu de vous deux.

Il allait en dire plus mais il se rappela la présence de don Salvatore Massello et il regarda le don qui sourit et se leva.

— Je crois que je vais vous laisser, maintenant, dit Massello. Le professeur Wooley a dit qu'il serait chez lui demain matin. J'irai le voir à ce moment et alors... eh bien ! nous verrons ce que nous verrons.

Grassione se leva aussi, attendit que le don lui tende la main et la serra chaleureusement.

— Je comprends, don Salvatore. Rien ne sera fait avant que nous ayons votre approbation.

Massello hocha la tête, tourna les talons et s'en alla.

Grassione attendit que l'homme aux cheveux argentés ait quitté la salle avant de dire à Marino :

— Trouve où est la maison du professeur et vois s'il y est. Tu me retrouveras dans la chambre et tu me le feras savoir.

Quand ils retournèrent à la chambre, avec un nouveau rapport négatif, Grassione n'était plus seul. Il avait avec lui deux hommes de Saint Louis, qui ne faisaient pas partie de la famille du crime de Massello.

Grassione ne prit pas la peine de les présenter à Marino et à Edward Leung. Il leur dit :

— Je veux que vous alliez tous les deux surveiller cette maison de Wooley et si vous voyez quelqu'un y entrer, téléphonez-moi ici et je vous dirai ce que vous devez faire.

Il les congédia d'un geste et se retourna vers son poste de télévision, comme si Marino et Leung n'existaient même pas.

CHAPITRE X

— Un homme ne devrait pas être obligé de vivre comme ça.

La voix de don Salvatore Massello était aimable et soucieuse et le mouvement de sa tête indiquait que le désordre du living-room du Dr Wooley lui inspirait une pitié sans bornes.

— Comment m'avez-vous trouvé ici, M. Massello ? demanda Wooley.

— Je connais très bien cette ville et ce qui s'y passe. Ce que je ne sais pas, je peux le découvrir.

Wooley dévisagea Massello puis il se tourna vers Leen Ho qui étouffait un bâillement.

— Excusez-moi un instant, dit-il et il conduisit Leen Ho dans la chambre également en désordre.

— C'est ça ta piaule, p'pa ? demanda-t-elle.

— Oui. Je m'en sers pour me livrer à des recherches que j'avais peur de laisser traîner dans la maison. Tu devrais dormir, maintenant.

— D'accord. Dis donc, on le leur a vraiment mis dans le baba ce soir, hein ?

Wooley enlaça les épaules de la jeune fille qui était presque aussi grande que lui.

— Et comment. Woodward ne sera plus jamais le même.

— Oui, ça aussi.

— Et demain nous serons riches.

Un petit pli barra le front pur de Leen Ho.

— Même si nous sommes riches, p'pa, ça sera toujours pareil, dis ? Toi et moi contre le monde ?

— Ça l'a toujours été, assura-t-il.

— Chouette. Bonne nuit. Il a l'air d'un type très bien, dit-elle en indiquant la porte du menton.

— Oui, tout à fait.

Wooley embrassa sa fille et retourna dans le living-room.

Massello était toujours debout là où Wooley l'avait laissé mais quand le professeur revint, il se rassit sur le divan.

— Vous ne vous souvenez pas de moi, professeur, n'est-ce pas ?

Wooley parut complètement égaré.

— Nous nous sommes rencontrés, il y a deux ans environ, à un

dîner au bénéfice des réfugiés d'Indochine. Non, vous ne pouvez pas vous rappeler un simple homme d'affaires parmi d'autres. Il y avait beaucoup de monde là-bas, ce soir-là.

— Si, si, maintenant ça me revient, mentit Wooley.

— Enfin bref, je suis un homme d'affaires et je vais aller droit au but. J'étais ce soir à l'université et j'ai assisté à la démonstration de votre...

— Rêvalisateur, souffla Wooley.

— Oui, c'est ça. Je veux vous acheter tous les droits, pour le fabriquer en série et le vendre... et naturellement, vous toucherez un généreux pourcentage sur la vente de chaque article.

— Vraiment, je n'ai pas envie de parler affaires ce soir...

— Je comprends. Je suis sûr que la journée a été longue pour vous. Et avant cela, il y a eu de longues années de travail, pour mettre au point votre appareil. Il est breveté, n'est-ce pas ?

— Oui. Tous les brevets possibles.

— Bien, dit Massello en prenant mentalement note d'avoir à faire rechercher le lendemain tous les brevets au nom de Wooley. C'était juste pour être sûr que vous ne soyez pas, comme dirait probablement votre fille, arnaqué.

— Il y a peu de risques. Mais comme je vous disais, je n'ai vraiment pas envie de parler affaires ce soir.

— Il n'y a qu'un problème, professeur. J'ai beaucoup d'affaires dans la région et, par conséquent, je suis au courant de beaucoup de choses. Je crois savoir que des hommes sont venus ici, à Saint Louis, dans le seul but de voler votre invention.

— Il faudrait d'abord qu'ils la trouvent, dit Wooley.

— Bien entendu. Vous l'avez sûrement mise en lieu sûr, approuva Massello puis il secoua tristement la tête. Mais ce sont des hommes qui ne reculeront devant rien pour obtenir de vous votre invention. De vous... ou de votre fille. Ils ne reculeront devant rien.

— Il faudra simplement que je sois prudent.

— On ne peut pas être assez prudent. J'espère que cela ne vous offensera pas, professeur, mais je sais que par moments vous avez reçu une visiteuse ici. Une certaine miss Hawley.

— Oui ?

— Vous ne l'avez pas vue depuis quelque temps, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Vous ne la reverrez pas. Plus jamais.

Wooley se tassa dans son fauteuil.

— Je suis navré, professeur. Mais je voulais que vous compreniez à

quel genre d'hommes vous avez affaire. Ces individus de New York ne reculeront devant rien.

Massello regarda l'expression peinée de Wooley et se leva. Il s'approcha du professeur et posa une main sur son épaule.

— Allons, professeur. Ce n'est pas tellement grave. Un homme averti en vaut deux.

— Mais j'ignore tout de la violence. Je ne peux pas exposer Leen Ho à ce genre de...

— Ce ne sera pas nécessaire, assura Massello. J'ai des amis. Ils sauront comment vous protéger, vous et les vôtres.

La main chaleureuse et virile de Massello sur son épaule donna de l'assurance à Wooley, lui insuffla un sentiment de puissance.

— Vrai ? demanda-t-il.

— Je le jure. Sur le cœur sacré de ma mère, affirma Massello.

Les deux hommes que Grassione avait envoyés pour surveiller la maison du professeur Wooley avaient à peine commencé à téléphoner leur rapport sur l'homme âgé et l'Oriental et...

— C'est eux, interrompit Grassione. C'est eux. Écoutez voir. Le vieux type a inventé une espèce de gadget de télévision. Je veux que vous me l'apportiez.

— Et lui ?

— Faites-en ce que vous voulez, dit Grassione.

Pendant que les deux hommes étaient dans la cabine, au coin de la maison de Wooley, le Dr Smith était parti, laissant Remo et Chiun sur place.

Les deux hommes retournèrent au petit cottage.

— Quel genre de gadget de télévision ? demanda le plus costaud.

— Va savoir. Le prof nous le dira, avant qu'on le bute.

Les deux hommes furent surpris de trouver la porte de la maison de Wooley ouverte et encore plus étonnés de découvrir deux hommes couchés par terre dans le living-room.

Le costaud tâtonna à côté de la porte et alluma.

— Bien, lequel de vous deux est le professeur ?

Remo roula sur un côté et regarda les deux hommes.

— À vrai dire, Chiun serait plutôt du genre pion. Moi, je suis de l'espèce cancre, dit-il et il se retourna.

Les deux hommes regardèrent Remo, puis le minuscule Oriental qui leur tournait le dos et se regardèrent enfin tous les deux.

— Où est l'autre type qui était là ? demanda le costaud en dégainant de sous son aisselle un revolver camus de calibre 38. Hé, je

te cause !

— L'autre type n'est pas pion non plus, répondit Remo sans se retourner. Il préfère déplacer les pions. Allez-vous-en.

Le costaud marcha sur Remo et lui enfonça le bout de son pied dans l'épaule.

— Un petit rigolo, hein ?

Il poussa avec son pied mais l'épaule ne bougea pas. Il poussa plus fort. L'épaule ne bougea toujours pas, mais le pied, oui. Le pied, la jambe et l'homme partirent à la renverse en vol plané et atterrirent lourdement sur le plancher.

Chiun se leva alors que l'homme se redressait en position assise et braquait son revolver sur le dos de Remo.

— Qu'est-ce que vous voulez, les gars ? demanda Remo.

— Le truc de télé. Où c'est ?

— La télé est là-bas, dit Remo en montrant le *Sony* grand écran. Mais ça ne vaut pas le coup de la regarder. Toutes les bonnes émissions sont finies.

— Ça va comme ça, gronda l'homme alors que Chiun passait près de lui en le frôlant.

Le costaud commença à presser la détente et puis il sentit le revolver se retourner dans sa main. Le métal de la détente était froid sous son index et il ne pouvait strictement rien faire pour empêcher le doigt de se crispier ; le coup partit et la détonation fut étouffée par la tête du costaud, que Remo avait appuyée fortement contre le canon de l'arme.

Le petit homme à la porte avait également dégainé son revolver. Il le braqua sur Remo, puis il sentit une douleur fulgurante dans son côté gauche. Il tourna la tête et vit le Chinetoque, la figure convulsée de chagrin. L'homme voulut dire quelque chose mais aucun mot ne put sortir de sa gorge.

Alors Chiun le poussa légèrement, d'un long index, et l'homme trébucha en avant puis alla plonger la tête la première dans le tube cathodique du poste de télévision qui vola en éclats dans un bruit d'explosion et un bref sifflement d'air.

— Vous avez cassé la télé, Chiun, dit Remo.

— Non. C'est lui qui a cassé la télévision.

— Comment allez-vous regarder *Lorsque tournent les planètes*, demain ?

— Je suis toujours prêt. J'ai apporté mon propre poste. Il est dans une malle dans ma chambre. Je te prie de faire quelque chose pour nous débarrasser de ces cadavres.

Remo s'apprêta à protester, comprit que cela ne servirait à rien et

se leva souplement en poussant un gros soupir.

Le ciel commençait tout juste à s'éclaircir quand le professeur William Westhead Wooley et sa fille rentrèrent à leur maison du campus.

Les corps des deux truands étaient fourrés dans des poubelles derrière le cottage quand Wooley inséra sa clef dans la porte qui n'était pas fermée, la tourna et entra dans le living-room, sa fille sur ses talons qui frottait encore ses yeux pleins de sommeil.

Wooley vit Remo et Chiun assis sur le canapé.

— Docteur Wooley, je présume, dit Remo.

— Qui êtes-vous ? demanda Wooley.

Leen Ho ouvrit de grands yeux en voyant Chiun et plus grands encore quand elle vit l'écran du poste de télévision en miettes. Wooley le vit aussi.

— Vous auriez dû me demander, dit-il. Vous ne trouverez rien ici.

— Nous n'avons rien cherché, répliqua Remo. Mais les deux hommes qui sont venus ici croyaient, eux, trouver quelque chose.

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Qui êtes-vous ?

— Nous avons été envoyés pour nous assurer que personne ne vous fera de mal avant que vous parliez à une certaine personne, expliqua Remo.

— Et cette personne est ?...

— Il vous le dira quand il arrivera. Vous n'avez qu'à vaquer à vos occupations, tous les deux, sans vous occuper de nous. Votre petit déjeuner, ce que vous voulez, nous ferons en sorte que personne ne vous embête.

— Vous êtes trop aimables, dit sèchement Wooley.

Dans la cuisine, tout en manipulant à grand bruit divers ustensiles, Wooley chuchota à Leen Ho :

— Si jamais il m'arrivait quelque chose, ou si quelque chose avait l'air de devoir m'arriver, je veux que tu téléphones à l'homme que nous avons vu ce soir. M. Massello. Voilà son numéro.

— Je t'avais bien dit qu'il avait l'air chouette, dit Leen Ho.

CHAPITRE XI

La queue devant la maison du Dr Wooley s'allongea tandis que Wooley et Smith causaient dans la cuisine. Dans le living-room, Remo faisait ses exercices respiratoires et Chiun amusait Leen Ho en lui montrant des exemples de l'art sinanju du papier. Il laissait tomber de haut, au-dessus de sa tête, une feuille de papier 21 x 27 et puis, en se servant de sa main droite comme d'un couteau, il en découpait des morceaux en vol, si bien que, lorsque la feuille touchait le sol, elle avait été tailladée en forme de silhouettes d'animaux.

Dans la cuisine, le patriotisme s'était épuisé à la première tasse de café décaféiné. Le Dr Wooley avait expliqué à Smith qu'il se fichait comme de colin-tampon des applications possibles du Révalisateur dans les entreprises de la sécurité nationale et de la police.

Smith essayait maintenant la sociologie.

— Avez-vous une idée de ce que vous pourriez faire pour notre nation ? Le Révalisateur supprimerait la haine. Éliminerait l'agressivité.

— Vous voulez dire, pourquoi s'en aller tuer des nègres quand on peut le faire chez soi sur sa propre télévision ? demanda Wooley.

— C'est bien simpliste, professeur, mais c'est ça, plus ou moins, oui. Imaginez son application dans les prisons, les hôpitaux psychiatriques !

— Voyez-vous, docteur Smith, c'est justement le problème. Je ne veux pas imaginer son emploi dans des domaines limités. J'estime que mon invention doit être offerte au grand public pour qu'il s'en serve comme bon lui semble.

Smith essaya la simple cupidité.

— Je doublerai n'importe quelle proposition financière qu'on vous fera.

— Trop tard, répondit Wooley. Le marché est déjà conclu, on n'en parle plus.

— Vous savez, dit Smith, il y a des gens qui vont tenter de vous tuer pour avoir votre Révalisateur.

— Je le sais et je vous remercie d'avoir envoyé vos deux hommes ici hier soir pour nous protéger, Leen Ho et moi. Mais je n'ai plus peur.

— Il y a ici un homme de New York. Il s'appelle Grassione, dit Smith.

— Jamais entendu parler.

— Il travaille pour un homme de Saint Louis, don Salv...

— Allons, allons, Smith, interrompit Wooley. Ces histoires d'horreur ne m'intéressent pas du tout, alors si vous voulez bien m'excuser... J'ai un cours à faire aujourd'hui.

— À votre aise, dit Smith en se levant. Mais vous commettez une grave erreur.

— Au moins, ce sera mon erreur.

— Un dernier mot. Vous ne gardez pas le Rêvalisateur ici dans cette maison, n'est-ce pas ?

Wooley fit « non » de la tête.

— Bien, dit Smith. Et je vous conseille de ne plus dormir ici, votre fille et vous.

— Merci. J'ai déjà pris des dispositions pour ça.

Wooley attendit que Smith, Remo et Chiun soient partis par la porte de service avant de sortir sur son perron. Dix-huit personnes le guettaient impatiemment.

— Je regrette, dit-il, mais j'ai conclu un accord commercial concernant le Rêvalisateur. Par conséquent, je ne puis vous recevoir. Merci de votre intérêt et acceptez mes excuses pour le dérangement que j'ai pu vous occasionner.

Les dix-huit personnes gémissaient encore quand il recula dans le vestibule, ferma sa porte et la verrouilla.

— Leen Ho ! cria-t-il. J'ai un cours. Je vais faire ma toilette.

— Ouais ! répliqua d'en haut la voix claire. Renverse-les sur le cul.

Elle dit autre chose, qui se perdit dans le rugissement d'une stéréo à plein volume.

Wooley ôta sa chemise tout en entrant dans sa chambre, à l'arrière de la maison. Il ouvrit la porte de la salle de bains, où une blonde avec de grandes lunettes aux verres teintés de violet fourrageait dans son armoire à pharmacie.

— Vous n'avez pas d'aspirine dans cette baraque ? demanda Patti Shea.

Wooley regarda fixement les sommets jumeaux pointant sous le tissu tendu du chemisier de couleur vive. Une peau si satinée qu'elle avait l'air cirée apparaissait dans l'échancrure déboutonnée très bas. Wooley referma la porte derrière lui.

— Pas d'aspirine, dit-il d'une voix étranglée.

— Bon ! d'accord, Tarzan, dit Patti Shea. Laissez-moi débiter mon baratin et filer. J'ai une terrible migraine.

Sa jolie figure de bébé pincée derrière ses lunettes, elle appuya ses

maines contre son front.

— Je suis restée debout là, dehors, pendant deux heures. Maintenant attendez une minute, vous voulez bien ?

Wooley s'assit sur la corbeille à linge sale jaune, à côté de la porte.

Patti Shea s'accota contre le lavabo et respira profondément. Ses traits convulsés de douleur se transformèrent, comme sur un signal, en un sourire automatique.

— Bon ! allons-y. La télévision existe depuis bientôt quarante ans et a progressé à une allure phénoménale. Ahurissant, non ? Une petite boîte se métamorphosant en une industrie milliardaire. Des milliards de dollars. Mais ce n'est pas tellement ahurissant, quand on pense à tout le travail, la peine, le savoir, l'expérience des hommes et des femmes qui ont œuvré dans l'art de la télévision.

À ce moment-là, elle s'échauffa, se pencha vers Wooley, le menaça de ses seins provocants.

— Tout ça peut être à vous, dit-elle.

La tête de Wooley se redressa vivement, mais les yeux de Patti Shea ne reflétaient que le plus morne ennui.

— Ce fantastique univers de la télévision peut être à vous, reprit-elle. Qui, mieux que la télévision, pourrait s'occuper de votre appareil de télévision ?

Wooley laissa échapper un soupir nostalgique et regarda de nouveau les seins.

— Nous seuls avons assez d'expérience pour savoir comment produire, distribuer et vendre votre invention. Adressez-vous aux meilleurs. Adressez-vous à l'expérience. Adressez-vous à la télévision ! Passez votre commande tout de suite !

Elle s'interrompit brusquement comme si elle essayait de rattraper cette dernière phrase, qui se trouvait être la péroraison d'un spot publicitaire qu'elle avait tourné il y a peu de temps. Finalement, elle haussa les épaules.

— Et puis zut ! tant pis. Vous êtes sûr que vous n'avez pas d'aspirine ?

— Tout à fait sûr.

— Bon ! Où est-ce que vous planquez votre Rêvalisateur ?

— Il est caché là où personne ne peut le trouver.

— À qui l'avez-vous vendu ?

— Je publierai les détails dans quelques jours.

— Vous savez que je peux passer à l'antenne et dire que votre appareil est un canular, hein ?

— Quand il sera sur le marché, vous serez ridicule.

— Vous avez sans doute raison. Vous savez que vous risquez d'être tué, pour votre bidule ?

— C'est ce que tout le monde me dit. Pourquoi est-ce que tout le monde le veut ?

— Le veut ? Nous voulons l'enterrer ! Vous vous rendez compte de ce que le Révalisateur va faire à la télé commerciale ? Va me faire à moi ?

— Oui, sans doute. J'espère que vous m'excuserez, je dois prendre une douche, dit Wooley.

— Vous avez besoin qu'on vous lave le dos ? demanda Patti Shea en lui caressant le torse du bout de l'index.

Wooley sourit timidement, craignant d'espérer, craignant de parler. Patti Shea éclata de rire.

— Si vous vivez, vous serez assez riche pour vous payer un valet. Il vous lavera le dos. *Ciao*.

Elle le frôla en sortant de la salle de bains. Il entendit ses lourds socques de bois claquer sur le plancher du living-room, puis la porte d'entrée s'ouvrir et claquer aussi.

Une fois déshabillé et sous la douche, Wooley se félicita d'avoir conclu ce marché d'un demi-million de dollars avec M. Massello. Il était déjà fatigué de tout le marchandage qui se camouflait en négociations commerciales. Fini. Il avait confiance en Massello et ça lui suffisait.

Quand Wooley sortit de chez lui pour traverser paisiblement le campus jusqu'à l'amphithéâtre Fayerweather où il donnait son cours, il fut suivi par le grand Vince Marino.

Le Dr Smith vit le colosse marcher lourdement derrière le professeur ; il se tourna vers Remo et Chiun assis à côté de lui sur un banc de pierre.

— Cet homme est d'une stupidité infernale, dit-il. Mais je crois que Chiun et vous devriez le protéger quand même. Si nous le gardons en vie assez longtemps, il changera peut-être d'idée.

Remo grogna. Chiun regarda passer des oiseaux au-dessus de sa tête.

CHAPITRE XII

Patti Shea n'avait pas besoin de ce genre de conneries.

Depuis qu'elle avait négocié par le seul pouvoir de sa parole, sept petites semaines d'expérience journalistique et une paire de hanches aguichantes, sa carrière de journaliste à la télévision, elle luttait contre un cas perpétuel de décalage horaire. Les navettes à travers le continent, à travers les océans, l'avaient désynchronisée totalement du monde où elle vivait et elle le payait de migraines non-stop qui ne se calmaient que grâce à un constant gavage de comprimés, comme un étudiant en droit la veille de ses examens.

Et les reportages à la con n'arrangeaient rien.

Elle soupçonnait qu'on lui confiait tous les reportages lointains parce que son patron était jaloux de son talent, qu'il craignait pour sa place et voulait se débarrasser d'elle le plus possible. En réalité, elle écopait de ces reportages parce que son patron savait que plus elle était irritée et plus son reportage serait méchant, et le public adorait cette image de Patti Shea, grande garce des médias.

Mais cette mission-là n'était même pas un reportage. Chargée de faire une offre pour le Révalisateur du Dr Wooley !

Merde.

Et bien, William Westhead Wooley avait été plus malin qu'on ne s'en doutait à la chaîne. Il avait conclu son marché et maintenant il ne voulait parler à personne.

Mais, comme on dit, il y a plus d'un moyen pour tondre un chien.

Quand elle retourna au cottage qu'elle avait réquisitionné à l'université, un jeune homme était assis à la table de sa cuisine. Il avait des cheveux châtain clair avec la raie au milieu et paraissait moins vêtu qu'environné d'un vaste blouson militaire raccommode et rapiécé en plusieurs endroits.

Il jouait avec une grenade à main qu'il faisait sauter d'un côté et de l'autre devant ses lunettes cerclées d'acier.

Patti le regarda, de ses yeux las, puis elle se jeta à son cou.

— Par exemple, le trente-cinquième plus grand assassin du monde ! s'exclama-t-elle.

— Trente-troisième, répondit T.B. Donleavy. Y en a deux qui sont morts la semaine dernière.

Il recula vivement de l'étreinte de Patti comme si elle était un

quartier de bœuf. Il était végétarien.

Elle l'apprit en lui offrant une part des œufs au bacon qu'elle s'était cuisinés.

— Non merci, dit-il en ouvrant son deuxième paquet de cigarettes de la journée. Je suis végétarien.

— Je ne savais pas, bredouilla-t-elle simplement.

— Quand on fait mon métier, la viande n'a plus le même charme.

Surtout quand on faisait ce métier comme T.B. Donleavy.

En allumant la cigarette il tint l'allumette contre la grenade qu'il n'avait pas lâchée et Patti eut envie de hurler.

Elle avait pour la première fois entendu parler de lui alors qu'elle interviewait la femme d'un exécutif de la mafia qui venait d'être condamné. L'épouse, furieuse du verdict, avait menacé de dire tout ce qu'elle savait, mais quand Patti Shea était arrivée, il n'était plus question de prononcer un mot. Elle ne cessait de tripoter une petite carte de vœux signée, Patti put le voir, de deux simples initiales : *T.B.*

Les restes de la femme furent découverts trois jours plus tard, dans les cendres de son immeuble protégé par le gouvernement, ainsi que les restes calcinés de trois gardes du corps. La femme serrait toujours la petite carte dans son poing noirci.

Patti Shea se mit à fouiller dans les archives de la police pour essayer de savoir qui était T.B. Elle découvrit un Irlando-Américain au passé remarquable. Son éducation avait commencé lors d'un retour à Belfast, où il s'était mêlé au conflit d'Irlande du Nord. Simplement mêlé. Sans s'engager dans un camp précis. Son score là-bas était de cinq catholiques et sept protestants, mis à part les douze écoliers et les quatre adultes qu'il avait eus en faisant sauter une école pour atteindre trois orateurs anti-I.R.A. en visite.

De retour aux États-Unis, il fut très demandé par des personnes appréciant son style et ses impressionnants exploits. Pour chaque contrat, un mort. La seule chose qui le retenait d'être au premier rang des tueurs à gages, c'était que pour la plupart de ses meurtres il n'y avait même pas de contrat.

Il eut son heure de gloire, quand il dut éliminer un autre tueur professionnel qui avait écrit un livre sur les pratiques de la mafia, et effrayer le jeune éditeur qui avait exprimé son intérêt pour l'ouvrage en question.

T.B. attendit que les deux hommes dînent dans un restaurant français, pour fêter la commande du *New York Post* de passer le livre en feuilleton. Donleavy s'installa devant l'établissement, portant sur le dos une bâche de peintre en bâtiment recouvrant un objet volumineux. Il attendit là pendant deux heures, fumant cigarette sur

cigarette, mélangeant des seaux de peinture qu'il avait alignés sur le trottoir, juste hors de vue de la vitre principale du restaurant.

Quand l'auteur en herbe ouvrit la porte pour sortir, Donleavy ôta la bâche de la mitrailleuse légère de calibre 50 montée sur son dos et fit sauter la devanture de l'établissement.

Il coupa l'auteur en deux, trancha presque complètement une jambe de l'éditeur, tua un barman, deux serveuses et trois clients, en blessa plusieurs autres et causa pour cent cinquante mille dollars de dégâts dans le restaurant. Quand la fumée se dissipa, T.B. avait disparu.

Quand on l'interrogea plus tard sur la blessure infligée à l'éditeur qu'il ne devait qu'effrayer, il répliqua : « On ne saurait guère faire plus peur à quelqu'un. »

Patti Shea avait suivi la trace de T.B. Donleavy en Irlande, à New York, à San Francisco et à Chicago. Elle le rattrapa enfin dans un restaurant du West Side de New York.

Rassemblant tout son courage, elle lui dit qu'elle l'avait suivi parce qu'elle comptait le dénoncer. Donleavy faillit s'étrangler de rire sur son jus de tomate.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demanda-t-elle.

— Vous, bafouilla-t-il.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle à ce que je vous dénonce ?

— Je travaille pour votre chaîne de télévision.

C'était vrai. Et il continuait.

Maintenant il était là, dans sa cuisine empruntée, jouant avec une grenade à main et attendant qu'elle lui désigne l'objectif.

La bouche pleine de bacon et de jaune d'œuf, Patti Shea lui décrivit Wooley et lui dit :

— Il a un cours aujourd'hui. En ce moment. Tu le trouveras dans le grand amphithéâtre.

T.B. s'amusait à dégoupiller et regoupiller sa grenade. Patti Shea observait avec fascination ses longs doigts minces. Goupille sortie, rentrée, sortie, rentrée.

— La station de télé de l'université est dans le sous-sol de ce bâtiment, ajouta-t-elle après réflexion.

— Tu crois que j'ai envie de faire ça en direct ? demanda T.B.

Il se leva, glissa la grenade dans sa poche et se dirigea vers la porte.

— Hé ! cria-t-elle en se précipitant vers lui.

Il se retourna sur le seuil et elle se colla contre lui, une main pressée sur le blouson militaire, en murmurant :

— Tu reviendras après ?

— Gare à tes mains, dit-il. La grenade pourrait sauter.

Patti fit un bond en arrière comme si elle avait touché un serpent à sonnette et Donleavy sortit.

Il traversa tranquillement le campus, jusqu'à sa voiture. Quand il l'atteignit, il avait sérieusement entamé son deuxième paquet de cigarettes de la journée. Alors les murmures commencèrent.

Rien qu'un, au début, confus, lointain, comme une voix entendue d'une pièce voisine. Donleavy avait perçu la même chose quand il avait tué pour la première fois pour de l'argent.

À mesure que l'heure de l'action approchait, la voix devint plus forte. Donleavy l'entendit dire, puis crier : « Tue pour moi. »

Au deuxième contrat, il y eut deux voix. Au quatrième, huit voix. Cette fois-là, il avait accidentellement tué cinq personnes. Il savait que les voix représentaient toutes ses victimes.

Maintenant, les voix ressemblaient à un chœur. Et cela ne gênait pas T.B. Donleavy. En fait, il aimait la compagnie. Tuer est un exercice bien solitaire.

Il s'assit sur le matelas d'aiguilles de sapin, dans la tiédeur ensoleillée du matin de mai, en fumant. Des cendres de cigarette tombaient sur son blouson. Des étudiants passaient. Certains le saluaient de la main, le prenant pour un des leurs à cause du blouson militaire et des lunettes d'acier. Il ne répondait pas. Il se curait le nez.

Il vit un vieil Oriental et un jeune homme aux poignets épais passer en conversation avec un homme âgé qui avait l'air d'avoir été taillé dans un tronc de citronnier.

Donleavy ne fit pas attention à eux. Les voix devenaient plus fortes.

Il avait bien entamé son troisième paquet de Pall Mall quand il se leva et retourna à la voiture. Il prit quelque chose sous le siège avant et le glissa sous son blouson. Il entendit les premiers mots psalmodiés cohérents : « Tue pour nous. »

Le chant s'enfla alors qu'il s'approchait de Fayerweather Hall. Il en fit deux fois le tour, le traversa deux fois, vérifia les portes de sortie et compta les salles de cours.

Le grand amphithéâtre était au rez-de-chaussée. Un cours venait de se terminer et Donleavy entra dans la salle vide. Elle avait un très haut plafond, mais pas de fenêtres. Il y avait deux portes sur les côtés et deux portes de sortie dans le fond, de chaque côté du tableau noir. T.B. se promena dans l'amphithéâtre. Il compta les sièges. Il y en avait quatre cent quarante-cinq. Il s'assit au milieu de la salle, au bord de la travée de gauche.

Le premier étudiant arriva dix minutes plus tard. Donleavy en était

à sa cinquante-cinquième cigarette. La salle se remplit, personne ne fit attention à lui. La figure jeune, les cigarettes, les montures d'acier de ses lunettes, le blouson militaire faisaient de lui un étudiant.

Wooley fit son entrée vingt minutes plus tard. Il portait une chemisette jaune au col ouvert et un pantalon bleu pâle.

Dès qu'il apparut, les trois cents étudiants se levèrent et l'acclamèrent. Aucun ne savait au juste pourquoi mais ils avaient entendu dire que la veille au soir Wooley avait quelque peu embarrassé Lee (Woody) Woodward à une conférence, et cela suffisait pour mériter une ovation.

Wooley accepta les acclamations comme un dû et commença son cours. Donleavy le trouva assez bon professeur. Des faits précis, assaisonnés d'observations et d'expériences personnelles. De temps en temps, une anecdote amusante pour illustrer un point. Mais au bout d'un quart d'heure, Donleavy n'entendait plus. Le chœur devenait trop fort et il ne percevait plus que : « Tue pour nous. »

Il entendait les voix. Il voyait Wooley debout sur l'estrade. Il sentait le poids de l'objet sous son blouson. De la sueur perlait à son front. L'eau lui montait à la bouche. Il enfila des gants noirs.

« Tue pour nous. » Donleavy regarda sa montre. « Tue pour nous. » Le cours durait depuis vingt minutes. Maintenant tous les autres cours devaient être commencés dans ce bâtiment. « Tue pour nous. » Les couloirs devaient être déserts.

Donleavy se leva. Quelques têtes se tournèrent vers lui, puis se détournèrent et regardèrent une des portes de côté. Le léger brouhaha sombra dans le silence. Par cette porte surgissait Lee (Woody) Woodward, recteur de l'université, ses cheveux blancs en broussaille autour de sa figure congestionnée. Il portait un costume fripé et informe, le pantalon portait une grande tache sombre près de la braguette.

T.B. Donleavy ne le vit pas. Il descendait la travée qui menait au tableau où écrivait Wooley. Mais il entendit le bruit. Il se retourna au moment où les étudiants criaient. Lee (Woody) Woodward passa devant lui en courant, brandissant un pistolet et hurlant :

— Salaud. Vous m'avez démolì. Salaud !

Wooley se retourna et Woodward leva son pistolet pour lui tirer dessus.

Donleavy vit l'arme et le bras levé. Il glissa une main sous son blouson et la ramena armée d'une masse d'armes médiévale qu'il abattit sur le bras de Woodward. Le pistolet tomba par terre. Les étudiants poussèrent des cris de joie qui s'étranglèrent quand Donleavy releva sa masse d'armes et l'abattit sur le crâne de Woodward.

L'expression de gratitude sur la figure de Wooley, quand il avait vu que Donleavy lui sauvait la vie, se changea en horreur. Et puis, il n'eut plus d'expression du tout quand les pointes de fer de l'arme de Donleavy lui labourèrent la figure.

Le premier coup fut porté de droite à gauche, le visage de Wooley éclaboussa sol et murs. Le second fut un méchant revers de gauche à droite projetant une partie de la tête au loin, selon une longue trajectoire rouge. Des débris retombèrent sur les étudiants des deux premiers rangs.

Le corps de Wooley, après ces deux coups si rapidement portés, se tenait toujours debout. Le troisième et dernier coup partit d'au-dessus de la tête de Donleavy pour s'abattre en sifflant sur ce qui restait de la tête du professeur, qu'il enfonça dans les épaules. Des os et de la cervelle jaillirent sur la moquette et sur la masse d'armes qui était restée plantée dans feu William Westhead Wooley.

T.B. Donleavy l'y laissa et courut vers la porte de sortie la plus proche. Il avait des choses à faire, maintenant que le chant s'était tu.

Il venait de finir son troisième paquet et il devait aller chercher des cigarettes. Vite fait.

CHAPITRE XIII

— Écoutez, dit Remo. Nous allons protéger ce type pour vous, parce que vous m'achetez une maison. Mais c'est tout. Uniquement parce que vous nous le demandez. Pas parce que c'est important. Ce Wooley a inventé un petit jeu de société, un gadget. Comment diable pouvez-vous y attacher de l'importance ?

— C'est important, assura Smith.

Il était assis dans sa voiture, les mains nerveusement crispées sur le volant.

— Sûr, vital pour l'avenir du monde, grogna Remo. Comme la plupart des autres bêtises que vous nous faites faire.

— Je ne prétends pas tout comprendre à ce sujet, dit Smith. Mais, rien que pour commencer, cette découverte sera d'une importance primordiale dans les interrogatoires policiers. Un bon enquêteur pourrait découvrir n'importe quel secret avec ça. Imaginez ses applications dans le contre-espionnage. Ça, ce n'est qu'un début. Allons plus loin. Ce Révalisateur pourrait être l'ultime drogue. L'individu qui se drogue, cherche à échapper à son univers. Mais avec cet appareil, il pourrait aller là où il a toujours voulu aller, faire ce qu'il a toujours voulu faire. Je vois déjà deux cents millions de personnes assises devant une de ces foutues mécaniques, sans jamais bouger. Des zombies.

Remo ne répondit pas. Il pensait à ce que ce serait de vivre dans une grande maison de bois entourée de vastes pelouses, sous de grands arbres.

Remo s'imagina allongé sur sa pelouse. Il avait quelque chose dans la main. Un gland. En face de lui, un écureuil qui le regardait avec perplexité, il regardait le gland. Il n'avait pas peur. Il avançait en sautillant et s'arrêtait, à quelques centimètres de la main de Remo. Dans son imagination, Remo voyait qu'il pourrait attraper l'écureuil, ou le casser en deux, lui fracasser la tête. Mais non. Pas son écureuil. Pas sur sa pelouse. La violence n'était plus nécessaire. Il n'y avait plus de secrets, plus de sécurité nationale, plus d'espions, de fous, de savants ni d'assassins. Plus de drogués, de mafia, de gouvernement. Plus de Smith.

Remo se voyait offrir le gland à l'écureuil qui le prenait.

Dans son esprit, une voix l'appelait : « Remo. »

Il se retournait pendant que l'écureuil s'enfuyait avec son butin, et

il la voyait là, sur le seuil de sa maison.

Elle était belle. Remo ne voyait pas ce qu'elle portait. Il ne voyait pas la couleur de ses cheveux ni de ses yeux.

Il la voyait, simplement, et elle était belle.

Elle descendait sur la pelouse en prononçant son nom. « Remo. Remo. Remo. »

Il se levait pour aller à sa rencontre.

Elle avait la figure de Smith. Les cheveux gris clairsemés. L'air de sucer un citron. Elle portait un costume gris et une chemise blanche.

Remo secoua la tête, cligna des yeux et retomba sur le campus de l'université d'Edgewood.

Il regarda Smith, qui était maintenant debout à côté de lui, la mine soucieuse.

— Rappelez-moi de ne jamais vous inviter dans ma maison quand vous me l'aurez achetée, dit Remo.

— Vous vous sentez bien ?

— Très bien. Est-ce que n'importe qui peut se servir de ce Rêvalisateur ?

— Ça c'est mal, dit Chiun.

— Ne vous mêlez pas de ça, riposta Remo.

— C'est mal, répéta Chiun. Les rêves ne doivent être que des visiteurs fugaces dans votre vie.

— Ça vous va bien de dire ça, grommela Remo. Vous et vos feuilletons de merde !

— Mes beaux drames quotidiens, c'est ça : des histoires. De ravissants poèmes. Je vis dans le monde réel.

— Moi aussi, déclara Remo. Smitty, je veux cette maison. Et je protégerai votre professeur Wooley et je m'assurerai que son invention ne tombe pas en de mauvaises mains et je...

— Un instant, interrompit Chiun. Nous sommes partenaires à égalité. Et pourtant tu parles bêtement de ce que tu ferais. Et moi, je ferai quoi ?

Avant que Remo ait le temps de dire à Chiun qu'il serait probablement trop occupé à trouver de nouveaux trucs kvetch, ils entendirent un hurlement.

Ils se retournèrent tous les trois.

Un concert de cris et de gémissements s'éleva et se dissipa comme un nuage. Puis une petite étudiante surgit en chancelant entre les sapins.

Remo la retint dans ses bras alors qu'elle allait tomber de tout son long sur l'asphalte du parking. Elle geignit doucement, pitoyablement.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

Elle le regarda sans le voir, les yeux vitreux.

— Du sang, bredouilla-t-elle. Du sang partout. J'ai entendu du bruit. J'ai levé les yeux... reçu en pleine figure... tout mouillés, aveuglée... je me suis essuyée... l'oreille, l'œil... du sang... Pauvre professeur Wooley...

Elle se mit à sangloter et Remo la déposa par terre avec douceur, en disant à Smith :

— Attendez là, que j'aie vu.

Il partit en courant entre les arbres, en direction des cris et du vacarme.

Chiun prit l'étudiante dans ses bras, lui pinça légèrement le cou et lui frotta la nuque. Il leva les yeux vers Smith.

— Maintenant elle va oublier.

En sortant du petit bois, Remo courut sous les yeux des étudiants ahuris vers le grand amphi de Fayerweather Hall. Il poussa une porte et s'arrêta à côté du tableau noir, devant une énorme mare de sang où gisaient deux cadavres à la tête fracassée.

Il reconnut immédiatement Wooley ; le corps de Lee (Woody) Woodward ne lui disait rien.

La mer rouge s'étendait devant les deux portes de sortie et allait laper le premier rang des gradins.

Remo vit le sang encercler une paire de chaussures. Il y avait des pieds dans les souliers, ceux d'un garçon assis, absolument figé, paralysé, qui regardait droit devant lui en tâtant doucement des taches de sang séché sur sa figure.

Des professeurs et des étudiants des autres cours commençaient à se réunir autour du bassin de sang. Ils regardaient les cadavres de Wooley et de Woodward. Plusieurs avaient la nausée. Quelques-uns tendaient le cou pour mieux voir. Et puis tout le monde se mit à parler en même temps.

— Est-ce qu'on a prévenu la police ?

— Oui. Non. Je ne sais pas.

— Qui a fait ça ?

— Un dingue. Woodward a voulu tirer sur le vieux Wooley et le dingue leur a défoncé la tête à tous les deux avec cette masse d'armes.

— Qui était-ce ?

— Sais pas. Blouson militaire, lunettes d'acier. Un mec pareil que nous.

Remo ressortit, évitant des tas agglutinés et gémissants. Un garçon avait vomi et s'efforçait de ne pas recommencer. Un autre, qui ne pouvait détacher ses yeux des portes de l'amphi, essayait de consoler

une fille qui pleurait à gros sanglots.

Ce n'était pas un rêve. Les étudiants qui avaient assisté aux meurtres n'oublieraient jamais ; ils n'auraient pas besoin de se relier par des fils à un poste de télévision pour évoquer un fantasma de sang et de mort. Le spectacle atroce leur avait été imposé.

Remo repartit entre les sapins. Chiun et Smith étaient toujours penchés sur la fille.

— Wooley est mort, Smitty, annonça-t-il avant que Smith l'interroge.

— Qui a fait ça ?

— Je ne sais pas, mais je vais le trouver. Vous pouvez oublier la maison pour le moment. Ce coup-ci, c'est gratuit. Est-ce qu'elle va se remettre ?

Chiun fit oui de la tête.

— Alors laissez-la et allons-y. Nous avons du travail. À un de ces jours, Smitty.

Leen Ho Wooley sentit quelque chose la tirailler. Elle ôta ses écouteurs de stéréo et essaya de percevoir les nouvelles vibrations.

Mais ce n'était que quelqu'un qui tambourinait à la porte de la maison. En général, elle n'ouvrait pas quand Wooley n'était pas là, mais on frappait avec insistance, plus vite et plus fort que les visiteurs habituels de son père.

Elle descendit lentement, en se rappelant les conseils de prudence de Wooley.

— Qui est là ? cria-t-elle.

Une voix juvénile d'étudiant lui répondit :

— Leen Ho, ton père a été tué.

— Mon Dieu !

Leen Ho tomba à la renverse dans le living-room. Elle respira profondément, puis elle alla ouvrir.

— Comment est-ce arrivé ? demanda-t-elle posément au jeune étudiant, un garçon de dix-huit ans au teint couleur de pizza et à l'air aussi navré qu'un chaton affamé.

— Assassiné. Un dingue à l'amphi de Fayerweather, répondit sans ménagement l'étudiant puis il s'interrompit en voyant l'effet que faisaient ses paroles.

— Merci, dit Leen Ho et elle lui claqua la porte au nez.

« Ainsi, pensa-t-elle, ils l'avaient eu. » Tous ces gens cupides avec leurs promesses et leurs menaces... et quelqu'un avait abattu William Westhead Wooley parce que le monde avait peur de son génie et

voulait le réduire au silence.

Jamais. Jamais, si elle pouvait empêcher ça.

Elle fouilla dans les poches de son jean, retrouva le bout de papier et forma le numéro de téléphone.

— Oui, monsieur Massello, mort. Assassiné... Oui, je sais où c'est... Oui, je viens tout de suite... Naturellement, j'apporterai l'appareil.

Leen Ho raccrocha et s'enfuit de la maison, vers la sécurité. Vers le yacht de l'ami de son père.

Don Salvatore Massello.

CHAPITRE XIV

Remo et Chiun avaient à peine l'air de marcher et pourtant ils mangeaient du terrain à une allure vertigineuse en se précipitant vers le cottage du professeur Wooley.

— D'abord, nous nous assurerons que la fille va bien, dit Remo. Et puis nous verrons si nous pouvons trouver cette machine à rêver. J'aurai besoin de votre aide.

— Pourquoi ? demanda Chiun.

— Eh bien ! elle est... elle est orientale.

— Elle est vietnamienne. Tu sais ce que je t'ai dit des Vietnamiens.

— Oui, mais elle pourrait avoir confiance en vous.

— Pourquoi ? Parce que nous nous ressemblons ?

— Eh bien !... il y a des Orientaux qui se ressemblent, hasarda Remo.

— Toutes les oreilles de cochon comme toi se ressemblent et pourtant je ne ferais confiance à aucun de vous, répliqua Chiun.

— Faites ça pour le pays, alors.

— Quel pays ?

— L'Amérique.

— Qu'est-ce que ce pays a fait pour moi ? demanda Chiun.

— Ne demandez pas ce que ce pays peut faire pour vous, dit Remo. Demandez-vous ce que vous pouvez faire pour ce pays.

— Tu viens d'inventer ça, comme ça ?

— Non. C'est le président Kennedy.

— Et où est-il maintenant ?

— Je ne veux plus vous parler. Je m'occuperai de ça tout seul. Comme je fais tout le reste.

— Bien ! dit Chiun. Il est presque l'heure.

— L'heure de quoi ?

— Il est bientôt une heure. Ça va être *les Nuages qui nous menacent*.

— Bonne chance, dit Remo en se ruant dans la maison de Wooley, Chiun sur ses talons.

Remo chercha Leen Ho partout pendant que Chiun examinait le poste de télévision, cassé la veille par la tête d'un malfrat, et reconnaissait qu'il était irréparable.

— Elle n'est pas là, annonça Remo en revenant dans le living-room.

— Ce poste est cassé, dit Chiun. Sans toi... Si je n'avais pas été obligé de te protéger, ça ne serait pas arrivé... ce poste ne serait pas cassé.

Chiun s'échauffait avec une grande détermination, passant de l'irritation à la colère puis à l'indignation.

— Pas de pot, dit Remo.

— Sans cœur ! Tu es sans cœur.

— Débrouillez-vous comme vous voudrez avec votre télé imbécile. Cette pauvre fille pourrait être avec ce cinglé qui a tué son père. Il faut que je les trouve.

— Suis ton nez, conseilla Chiun. Les Vietnamiens ont une drôle d'odeur.

Chiun alla tristement s'asseoir sur la plus haute marche du perron, et regarda Remo courir sur les pelouses bien arrosées du campus.

Il y avait plus de huit heures qu'Arthur Grassione n'avait pas de nouvelles des deux hommes qu'il avait envoyés chez le professeur Wooley pour s'emparer du Révalisateur et régler son compte à Wooley.

Il finit par y expédier Edward Leung aux nouvelles, et Leung revint annoncer que les cadavres des deux hommes avaient été fourrés dans des poubelles derrière le cottage de Wooley.

La figure de Leung était plus jaune que jamais et fort affligée.

— Ils étaient amochés vilainement, dit-il et le ton de sa voix fit courir un frisson glacé dans le dos de Grassione.

— Ah oui ? Qu'est-ce qui leur est arrivé ?

— Un a été tué avec son propre pistolet. Son crâne éclaté. L'autre, pas de marques. Comme s'il était mort de peur.

— Tout comme les autres, murmura Grassione.

— Quels autres ? demanda le grand Vince Marino, debout à la fenêtre de l'appartement du premier.

— Tous ceux que nous avons perdus. Dans tout le pays. Exactement comme ça. Qui se tiraient dessus eux-mêmes. Morts de peur. Il y a quelqu'un qui nous fait quelque chose.

Grassione leva les yeux et surprit un soupçon de sourire aux lèvres d'Edward Leung.

— Qu'est-ce qui te fait rigoler, ringard de Chinetoque, tireur de cartes, bouffeur de poisson ?

— Rien, monsieur, répondit Leung.

— Je te conseille de causer, coolie.

Leung respira profondément avant de répondre lentement :

— Je vous ai averti. Toute vie se termine dans la mort et les rêves.

— Ah ! lâche-moi avec tes conneries, gronda Grassione. J'aurais dû te laisser dans cette foire de niakoués où je t'ai ramassé.

Il se leva, alla à la fenêtre et repoussa Marino. En contemplant le campus, il vit courir un homme mince. L'homme avait des cheveux noirs et, même à cette distance, Grassione remarqua ses poignets épais. Sa tête lui disait quelque chose. Mais il n'eut pas le temps de s'interroger car le téléphone sonna.

Don Salvatore Massello désirait lui parler.

— Êtes-vous responsables de ce qui s'est passé aujourd'hui dans le grand amphithéâtre ?

— Quoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Le professeur Wooley a été assassiné. Et il avait déjà accepté nos conditions.

— Assassiné ? Je ne savais pas. Qui a fait le coup ?

— Je ne sais pas. Il paraît que c'était un acte barbare, alors je supposais que c'était un de vous.

L'insulte vola si haut au-dessus de la tête de Grassione qu'il n'entendit même pas le battement d'ailes.

— Non, c'est pas nous. Nous attendions vos ordres pour voir Wooley. Et la machine ?

— J'ai été en contact avec la fille du professeur. Elle m'apporte l'invention. Tout va s'arranger.

— Bien. Ça c'est bien, dit Grassione avec un enthousiasme tout à fait factice.

— Oui, n'est-ce pas ? répondit Massello et il raccrocha sans un mot de courtoisie.

Grassione courut à la porte.

— Allons-y. Vince. Et toi, le Chinetoque. Magnez-vous !

— Où allons-nous, patron ? demanda Marino.

— On va chez Wooley. Voir si la fille est toujours là et tâcher de prendre cette machine. Et, après, on a rendez-vous avec don Salvatore.

Vingt et un étudiants de l'université d'Edgewood qui portaient des blousons militaires et des lunettes à monture d'acier étaient dans leurs chambres, dans les divers bâtiments-dortoirs du campus, quand ils reçurent la visite d'un homme aux yeux noirs et aux poignets épais, qui enfonça son index, comme une cheville de traverse de chemin de fer, dans les muscles de leur épaule et gronda :

— Tu as tué Wooley ?

Aucun d'eux n'était coupable et tous en furent heureux parce que la douleur momentanée était si atroce qu'ils auraient avoué le

meurtre, ils auraient avoué l'assassinat de l'archiduc Ferdinand à Sarajevo et même le péché mortel d'avoir voté républicain, si cela pouvait faire cesser la douleur.

Mais elle se dissipa aussi vite qu'elle était venue et avant qu'ils puissent réagir l'homme aux gros poignets avait disparu.

Remo n'avait plus de pistes et il allait retourner au cottage de Wooley où l'attendait Chiun quand il rencontra un homme qui marchait de long en large en se tordant les mains.

— Ah, mon Dieu ! disait-il, mon Dieu, mon Dieu ! Que va-t-on penser de nous ? Qui s'inscrira à Edgewood maintenant ? Qu'allons-nous faire ?

Norman Belliveau leva les yeux au ciel comme s'il exigeait une réponse immédiate de Dieu et cria :

— Qu'allons-nous faire ?

— Cesser de vous conduire comme un imbécile, dit Remo.

Belliveau remit à plus tard sa confrontation avec Dieu et se tourna vers Remo.

— Je cherche un homme en blouson militaire. Un jeune homme. Avec des lunettes à monture d'acier. Vous avez vu quelqu'un comme ça ?

— Des dizaines. Des centaines. Dans tout le campus. Qui font de nous la risée du monde. Qui se moquent de la sainteté de l'éducation.

— Je ne crois pas que celui-là soit un étudiant, dit Remo.

— Non ? Attendez... J'ai vu quelqu'un comme ça ce matin. Il m'a demandé où se trouvait mon cottage, il voulait voir Patti Shea. Ça ne pouvait pas être un étudiant, s'il ne savait pas où j'habitais.

— Bien vu, approuva Remo. Où habitez-vous ?

— Là-bas, répondit Norman Belliveau. Vous n'êtes pas un étudiant, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Remo et il s'en cilla en laissant Norman Belliveau se demander avec inquiétude pourquoi tant de gens qui n'étaient pas étudiants envahissaient le campus.

La porte était ouverte et Remo entra tout droit. La chambre du fond était fermée à clef et quand Remo tenta d'y pénétrer il entendit une voix de femme, à l'intérieur :

— Tu viens me tuer, n'est-ce pas ?

— Hein ? fit Remo.

— Entre, entre. Je t'attendais.

Patti Shea ouvrit la porte. Elle était vêtue d'un maillot de bain une pièce en cuir noir, échancré jusqu'au nombril et lacé sur le devant avec des courroies de cuir. Ses longues jambes étaient entièrement visibles parce que le maillot était fendu jusqu'à la taille sur les côtés.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Où est-il ? demanda Remo.

— Vous avez l'air de vouloir me punir.

Elle recula dans la chambre et se jeta sur le divan jonché de larges ceinturons, de menottes et de cordes. Elle se frappa légèrement le poignet avec un fouet et attendit.

— Et bien ? Vous n'allez pas me punir ?

Remo regarda le reste de la pièce. On aurait dit un musée de sadomasochisme. Des chaînes, des menottes, des bracelets de fer de toute espèce. Des bas noirs et des vêtements déchirés débordaient des tiroirs entrouverts. Il y avait des cravates de soie accrochées à la clef d'un placard, des plumes et des balles de caoutchouc rouges sur la commode.

Remo imagina que la cabine de douche devait être tapissée d'épines de rose et l'intérieur du placard garni de pointes de métal.

— Je cherche un homme, dit-il. Blouson militaire, lunettes à monture d'acier.

— Je ne vous le dirai pas, cria Patti. Je ne vous dirai rien. Vous pouvez me passer à tabac pour essayer de me faire parler.

Elle ferma les yeux et se coucha sur le dos, un bras traînant par terre l'autre, plié contre son front. Ses longues jambes écartées, elle offrait tout son corps à ce que l'étranger pourrait lui infliger de cruel et de douloureux.

— Écoutez, la tordue, je n'ai pas le temps de jouer à vos sales petits jeux, alors où est-il ? demanda Remo. Celui qui est venu vous voir ce matin.

Patti Shea ouvrit un œil. Elle vit une lueur dans ceux de Remo qui excluait tout mensonge.

— Ah merde, grogna-t-elle en secouant la tête, déçue. Vous n'allez rien me faire, hein ? Vous cherchez T.B. J'ai organisé ça pour lui. Ça le détend après son travail.

— Alors, où est-il ?

— Il va venir. Il va venir. Mais, nous, nous n'avons pas à perdre de temps, pas vrai ?

— Désolé, mon bateau part dans cinq minutes.

— Venez, se tordit-elle.

— Non.

— S'il vous plaît !

Remo secoua la tête.

— Je sais. Il manque quelque chose, hein, c'est ça ? Je le savais, dit-elle.

Elle courut ouvrir le placard. Remo avait vu juste. Il y avait des pointes de fer recouvrant le mur. Elle se baissa, et avec son arrière-train pointé vers Remo elle se mit à sortir des fouets.

— Dites-moi ce qu'il vous faut ! cria-t-elle tandis que des fouets et des chaînes volaient hors de la penderie.

— Rien que mes mains, dit Remo. Rien que mes mains.

Il se tourna en entendant la porte d'entrée s'ouvrir et T.B. Donleavy apparut, son blouson couvert de sang, des éclaboussures brunâtres sur sa figure et ses lunettes.

Patti suivit Remo dans le living-room alors que Donleavy demandait :

— Qui êtes-vous ?

— T.B., c'est... comment c'est votre nom, déjà ? dit Patti Shea, voulant faire les présentations.

— Je ne l'ai pas dit, répondit Remo.

— Je vous présente T.B. Donleavy, trente-cinquième plus grand assassin du monde.

— Trente-troisième, rectifia T.B.

— Je m'appelle Remo. Je suis le deuxième plus grand et vous êtes mort.

— Doucement, mon vieux, dit Donleavy.

Il sentit une petite crispation de peur dans son estomac. Et les voix reprenaient. Mais cette fois, elles disaient autre chose. Quoi donc ?

Remo se tourna vers Patti.

— Vos patrons l'ont embauché pour tuer Wooley, pour que le Révélisateur ne vous ruine pas tous, hein ?

— Vous l'avez dit. Maintenant allons-y.

— Trop tard. Trop tard pour vous deux, dit Remo.

Donleavy comprenait maintenant les voix. Elles disaient « Viens avec nous. »

— Je m'en vais, dit-il en essayant de ne pas hurler dans le vacarme de son cerveau.

De la poche de son blouson, il retira la grenade à main et la dégoupilla avec les dents.

— Je pars maintenant. Si vous êtes malin, vous ne ferez rien pour me retenir.

Il tenait la grenade devant lui, comme un couteau à cran d'arrêt.

« Viens avec nous. Viens avec nous ! » Les voix criaient, maintenant ; tonnaient dans sa tête dans un crescendo confus qui lui martelait le cerveau.

— Taisez-vous ! glapit-il. Assez !

Il jeta la grenade par terre vers les pieds de Remo et fit demi-tour pour fuir. Mais Remo l'avait devancé, et l'attendait, T.B. Donleavy fut traîné de nouveau dans la pièce ; il ruait en vain. Il sentit qu'on lui ouvrait la bouche et goûta du métal froid sur sa langue.

Remo enfonça profondément la grenade dans la gorge de Donleavy. T.B. sentait les vibrations tandis que le mécanisme de la petite bombe approchait de l'instant d'explosion. Il voulut crier. Mais il ne put s'entendre dans le concert de voix hurlant : « Viens avec nous, viens avec nous ! »

Puis il entendit Remo :

— Allons, donnez un gros baiser à votre petite chérie.

La figure de Patti Shea fut pressée contre celle de T.B., ses lèvres généralement pulpeuses raidies par la tension et ils restèrent bouche à bouche, solidement maintenus par les deux mains de Remo. Il y eut un dernier cri du cœur : « Viens avec nous »... Et T.B. Donleavy explosa.

La déflagration fit sauter le haut de sa tête, mais le crâne humain, solide, résista à la destruction juste assez longtemps pour que le reste de l'explosion soit projeté vers l'avant, où elle emporta la figure de Patti Shea, et vers le bas le long du corps de Donleavy.

Remo se jeta en arrière à la même vitesse que l'onde de choc dès que son cerveau préenregistra le premier éclair.

Mais l'explosion fit sauter aussi, dans un bruit de tonnerre, les pains de plastic que le tueur irlandais portait autour de sa taille.

Une fraction de seconde après la première déflagration, le plastic explosa avec un bruit étouffé et Remo, qui ne s'y attendait pas, fut propulsé à travers la pièce contre un mur.

Avant de sombrer dans de vastes ténèbres, il pensa : « Maintenant, je n'aurai jamais cette maison. »

Et il eut encore le temps de se dire : « Les risques du métier, bébé. »

CHAPITRE XV

Quand la limousine noire arriva, Chiun était toujours assis sur le perron du professeur Wooley, songeant à la perfidie d'une Amérique où l'on ne pouvait trouver une télévision quand on en avait besoin.

Il y avait des boîtes aux lettres à tous les coins de rue, mais qui voudrait confier quelque chose au papier dans ce pays barbare ? Il y avait des cabines téléphoniques partout, mais qui voudrait parler à un Américain ?

Cependant qu'il s'agissait de quelque chose d'important, comme les beaux rêves de l'après-midi, on pouvait toujours courir pour trouver une télévision.

Le Maître de Sinanju lui-même était impuissant devant une telle stupidité. Mais n'était-ce pas toujours ainsi ? La stupidité était invincible, sinon elle ne serait pas le trait le plus caractéristique de toute l'histoire de l'humanité.

Chiun regarda le grand homme et l'Oriental descendre rapidement de la voiture et se diriger vers le cottage de Wooley. L'Oriental était chinois et Chiun cracha dans les pétunias du jardin. Remo entendrait parler de ça. L'espace aérien de Chiun était souillé et empuanti par des Chinois et le Maître de Sinanju n'avait pas de télévision pour regarder ses drames de la journée et où était Remo ? En train de s'amuser quelque part, probablement. Oui, Remo allait en entendre parler.

Vince Marino et Edward Leung s'arrêtèrent devant Chiun.

— Il y a quelqu'un là-dedans ? demanda Marino.

Chiun ne répondit pas. Il venait d'entendre quelque chose. Il se leva souplement et passa devant les deux hommes pour courir vers l'arrière de la limousine noire. Il entendait un son familier.

Chiun ouvrit la portière.

Oui, c'en était une.

Un poste de télévision était encastré dans le dossier du siège avant. Un homme basané assis à l'arrière de la limousine regardait le petit écran où une publicité vantait les mérites d'une auto-école qui était si bonne que son propriétaire était toujours représenté à bicyclette, à patins à roulettes ou à skis, mais jamais au volant d'une automobile.

— Qu'est-ce que vous regardez ? demanda Chiun en s'asseyant d'autorité sur le siège arrière.

— Qui vous êtes ? demanda Arthur Grassione.

— Le Maître de Sinanju. Qu'est-ce que vous regardez ?

Grassione n'eut pas le temps de répondre. De l'écran verdâtre jaillit l'indicatif du *Jeu du divorce*, une émission où des couples nouvellement divorcés étaient candidats, en racontant comment le conjoint les avait maltraités pendant leur vie conjugale, pour essayer de gagner le soutien du public du studio. L'émission avait été attaquée la première année par un groupe de contestataires qui prétendaient que beaucoup de candidats n'étaient pas vraiment divorcés, mais les producteurs s'étaient tirés d'affaire en prouvant que personne n'avait participé à leur émission sans être divorcé dans les deux mois suivants.

— Vous n'allez pas regarder ces imbécillités, j'espère ? demanda Chiun.

— Je ne rate jamais ça, dit Grassione.

— Aujourd'hui, vous le raterez.

La main de Chiun voleta et changea de chaînes, jusqu'à ce que l'orgue familial annonçant *les Nuages qui nous menacent* déferle dans la limousine. Chiun s'adossa confortablement sur la luxueuse banquette de cuir de la Cadillac pour regarder.

— Je vais vous expliquer de quoi il s'agit, dit-il. Voyez-vous, il y a ce médecin...

*

* *

Leen Ho Wooley franchit le portail de la marina et roula lentement sur la route défoncée vers le grand yacht blanc amarré dans le fond.

Elle se gara devant et vit M. Massello debout sur le pont, qui lui souriait. Il descendit rapidement par l'échelle de coupée pour venir l'accueillir.

Elle fut immensément soulagée de trouver enfin un ami.

Leen Ho coupa le contact et allongea la main sous le tableau de bord pour prendre ce qui ressemblait au lecteur de cassettes de la voiture. L'appareil s'ouvrit des deux côtés, révélant un petit boîtier en plastique plein de transistors et de circuits montés à la main. Serrant sur son cœur la boîte de contrôle du Révalisateur, elle descendit de voiture pour aller à la rencontre de l'ami de son père, don Salvatore Massello.

CHAPITRE XVI

Remo voyait des enfants heureux qui jouaient, de grandes maisons accueillantes et des femmes ravissantes au sourire mystérieux. Mais les maisons étaient en flammes. Le pire, c'est que personne ne semblait rien remarquer. Les enfants continuaient de rire, les femmes de sourire.

Remo se réveilla. Il était assis sur un plancher brûlant au milieu d'un grondement d'enfer. Une de ses jambes était allongée et son pantalon était tout troué, brûlé par des gouttes de gélignite explosive. Il ramena sa jambe à côté de l'autre, pliée contre sa poitrine.

Des flammes crépitaient dans la pièce.

Dehors, le service des pompiers de l'université au grand complet – deux hommes et une voiture – était arrivé pour combattre l'incendie. Il s'était héroïquement battu pendant dix minutes, avant que Saint Louis envoie du matériel et des pompiers mieux entraînés, dont les techniques de lutte contre les brasiers étaient un peu plus sophistiquées que de pomper assez d'eau pour lancer l'arche de Noé. Les pompiers d'Edgewood en profitèrent aussitôt pour aller parler à la police d'Edgewood de la terrible éruption de violence sur le campus.

Tous les membres de la rédaction de *l'Edgewood Quill* étaient sur les lieux de l'incendie pour essayer de vendre des exemplaires de leur édition spéciale photocopiée sur la violence, qui annonçait que si Wooley et Woodward avaient été tués, « on ne signale jusqu'à présent aucune victime du côté des étudiants. Tout est bien qui finit bien. »

Les sapeurs-pompiers de Saint Louis combattirent pendant cinq minutes encore, puis le chef du bataillon renonça à sauver la maison. Il ordonna simplement à ses hommes de la « noyer » pour que des braises et des étincelles ne puissent voler et propager l'incendie aux bâtiments voisins.

— Il n'y a qu'à la laisser brûler, dit-il.

— Et s'il y a quelqu'un là-dedans ? demanda un capitaine de pompiers.

— Personne n'est en vie là-dedans, affirma le chef de bataillon et il s'en alla acheter *l'Edgewood Quill* pour se distraire jusqu'à l'arrivée des photographes, moment auquel il se précipiterait vers le matériel pour aider ses hommes à manier les lances.

Remo sentait la chaleur lui griller le corps et l'air brûlant lui embraser les poumons chaque fois qu'il respirait.

Il roula sur le ventre pour avoir la bouche plus près du sol et ralentit sa respiration pour rejeter toute fumée qui pourrait s'insinuer dans ses poumons. Il haussa la température de son corps afin de moins souffrir de la chaleur.

Il regarda autour de lui. Il était au milieu de la pièce, cerné par les flammes. Les murs et le plafond brûlaient, le tapis et le plancher avaient pris feu et les flammes rongeaient inexorablement la moquette façon tweed de Norman Belliveau (sept dollars quatre-vingt-quinze le mètre carré pose comprise) en avançant vers lui.

Il chercha une brèche dans le mur de feu, mais il n'y en avait pas. Il s'accroupit, se ramassa sur lui-même et fit ce qu'il croyait qu'il ne ferait jamais. Il courut.

Il courut dans sa tête. Il sentait les flammes lécher ses jambes, et puis, par l'esprit, il entra dans une pièce et ferma la porte.

La chaleur qui lui brûlait les jambes ne faisait plus mal. Il pouvait respirer.

Il crut entendre la voix de Chiun et cria :

— Faites-moi sortir d'ici !

— Qui êtes-vous ? demanda Chiun.

— Faites-moi sortir d'ici. Gardez vos jeux stupides pour plus tard.

— Si vous étiez un bébé, je vous porterais, dit la voix de Chiun dans cette chambre secrète de l'esprit de Remo. Mais vous n'êtes pas un bébé. Qui êtes-vous ?

— Je suis Remo Williams.

— Ça ne suffit pas, dit Chiun.

Remo ne voulait pas faire de promesses. Il voulait être humain et simple.

Maintenant, il voyait Chiun. Le vieil Oriental se tenait, en kimono blanc de cérémonie, au fond de la pièce.

— Qui êtes-vous ? répéta-t-il.

Sa voix semblait passer par un tunnel tant elle résonnait d'échos.

— Je suis Remo Williams. Un des maîtres de Sinanju, glapit Remo.

Des larmes montaient à ses yeux. Elles grésillèrent et s'évaporèrent avant d'avoir pu ruisseler sur ses joues.

La figure de Chiun se ferma dans une expression presque furieuse. Remo ouvrit les yeux et Chiun disparut. Il ne voyait que des flammes. Il les referma et la figure de Chiun demanda :

— Oui, mais qui es-tu ?

Alors, dans son esprit, Remo se redressa et dit :

— J'ai été créé Shiva, l'implacable, la mort, le briseur de mondes. Le tigre mort de la nuit rendu entier par le Maître de Sinanju.

— Alors marche et sors de là, dit Chiun.

Remo se releva et se retrouva dans la maison en feu. Les flammes l'environnaient. Le cottage frémit et le brasier parut rugir triomphalement.

Mais il ne pouvait couvrir le rugissement dans l'esprit de Remo, le cri de compréhension et de résurrection.

Il s'élança à travers les flammes, en soufflant fortement, en ordonnant aux flammes de se détourner de sa figure et de ses yeux. Il ne lui fallut qu'une fraction de seconde pour atteindre, à travers le feu, une fenêtre et s'y jeter pour se retrouver sur l'herbe. Il aspira goulûment de l'air pur et frais, à peine pollué par la fumée de l'enfer qu'il venait de quitter.

Un pompier le vit surgir par la fenêtre et laissa tomber sa lance.

Remo lui sourit en agitant une main.

— Vous avez le dos qui flambe, bredouilla le pompier médusé.

— Merci, mon vieux, dit Remo et il pivota, un mouvement de derviche si rapide qu'il créa autour de lui un vide momentané pour que les flammes de ses vêtements s'éteignent, privées d'oxygène.

— Prenez votre temps, dit-il ensuite au pompier. Tous les autres sont morts là-dedans.

Avant que l'homme puisse répondre, Remo partit en courant sur la pelouse vers le cottage du professeur Wooley.

Il aperçut Chiun assis dans l'herbe devant la maison, pieds et jambes croisés dans la position du lotus, les yeux fermés, ses doigts aux longs ongles joints devant lui.

Remo s'approcha du vieux Coréen et murmura :

— Chiun.

Les paupières de Chiun se soulevèrent, comme actionnées par un ressort. Quand il vit Remo, une minuscule lueur d'approbation apparut dans ses yeux.

— Merci, dit Remo.

— Tu as l'air de quelque chose que le chat aurait ramené de la poubelle, répliqua Chiun.

— Merci, murmura Remo.

— Et tu sens mauvais.

— Merci.

— Si je n'avais pas rencontré un homme charmant, j'aurais manqué les *Nuages qui nous menacent*. Mais bien sûr, cela ne t'intéresse pas.

— Merci, répéta Remo.

— Qu'est-ce que c'est que ce bavardage idiot ?

— Merci.

— Aaaah ! fit Chiun, écœuré.

Il se leva d'un mouvement souple, fit quelques pas, s'arrêta et, le dos tourné, il ajouta :

— Il n'y a pas de quoi. Mais la prochaine fois, tu te sortiras d'un incendie tout seul.

CHAPITRE XVII

Puisque le grand Vince Marino et Edward Leung n'avaient trouvé aucune trace de Leen Ho Wooley ni du Révalisateur dans le cottage du professeur, Arthur Grassione voulut partir immédiatement pour aller sur le yacht de don Salvatore Massello.

Mais il ne pouvait pas.

Le vieil Oriental qui avait pris possession de presque tout le siège arrière de sa limousine avait été catégorique.

— Rien qu'un petit moment encore, avait-il dit.

— Et puis ce sera fini ?

— Oui. Et ensuite, il y a *À la recherche d'hier, Clinique privée, les Jeunes et les fous, le Temps de nos peines* et finalement Rad Rex en vedette dans le rôle du Dr Whitlow Wyatt, le célèbre chirurgien, dans *Lorsque tournent les planètes*.

— Ça va prendre toute la journée. Je ne peux pas attendre que toutes ces conneries soient passées, dit Grassione.

Il regarda vers l'avant de la voiture et Vince Marino se retourna, prêt à aider son patron si besoin était.

— Quoi ? protesta Chiun. Vous partiriez avant d'avoir vu *Lorsque tournent les planètes* ? Avec Rad Rex ?

— Et comment, répliqua Grassione mais le vieil homme ne répondit pas car le flash publicitaire était terminé et *les Nuages qui nous menacent* reprenaient.

Grassione s'appêtait à dire à Marino de chasser le vieux de la limousine quand on entendit un gros bruit sourd, semblable à une explosion dans les parages.

Le vieil Oriental se redressa tout droit. Il ferma les yeux comme s'il se concentrait puis il ouvrit la portière.

— J'aimerais rester avec vous pour regarder nos beaux drames de l'après-midi, dit-il, mais mon enfant a besoin de moi.

— Ouais, c'est ça, dit Grassione. Faut toujours s'occuper de ses gosses.

— N'est-ce pas ? murmura Chiun.

Il descendit et Grassione, sans se retourner, fit signe à Marino de démarrer. S'il y avait eu une explosion, il ne tenait pas à être sur le campus quand la police viendrait enquêter.

Sur le chemin de la marina, Grassione expliqua ses projets à Leung

et Marino. Ils tueraient Massello, ils tueraient Leen Ho et ils prendraient le Révalisateur pour le rapporter à l'oncle Pietro à New York.

Il se frottait les mains à l'avance.

— Ce sera une bonne journée de travail.

— C'est sûr, patron, dit Marino en riant. C'est sûr.

Edward Leung garda le silence.

Un gardien se tenait au portail de la marina quand la limousine s'arrêta. Il se pencha vers l'arrière, où Grassione regardait une rediffusion de *la Vallée de la mort*.

— Bonjour, monsieur Grassione.

— Salut, petit.

— Don Salvatore vous attend. Vous pouvez entrer.

Grassione cligna de l'œil et leva une main. Durant toute cette intéressante conversation, il n'avait pas quitté le petit écran des yeux.

Leung conduisit lentement sur la route défoncée et Grassione dit aux deux hommes ce qu'ils avaient à faire.

— Je m'occuperai de don Salvatore. Vous serez là dans le coin et quand vous entendrez le coup de pétard, alors vous vous occuperez de ses hommes. Vite fait bien fait. Compris ?

— Compris, patron, dit Marino.

— Et toi, Charlie Chan ? demanda Grassione.

— À vos ordres, patron, grommela Leung d'un air maussade.

Grassione les laissa tous les deux sur le pont, bavardant avec les deux gardes du corps de Massello, et descendit dans le yacht.

Don Salvatore était assis sur un canapé dans une cabine assez vaste pour servir de restaurant. Leen Ho était dans un fauteuil en face de lui. Elle pleurait.

Sur une table basse, entre eux, il y avait une petite boîte en plastique, de la taille d'un dictionnaire, bourrée de fils et de transistors.

— Vous l'avez, dit Grassione.

Massello le fit taire d'un geste de la main. Il portait une veste d'intérieur en velours de soie. Il se leva et dit :

— Leen Ho, voici M. Grassione, une relation d'affaires. Arthur, je vous présente Leen Ho Wooley. Il vient de lui arriver une épouvantable tragédie. Son père s'est éteint aujourd'hui.

La jeune fille se leva et se tourna vers Grassione. Il y avait des larmes dans ses yeux bridés qui roulaient lentement sur ses joues rondes. L'autre soir, Grassione n'avait pas remarqué qu'elle était si jolie.

— Toutes mes condoléances, murmura-t-il.

— Merci, dit-elle en baissant les yeux.

Massello entoura d'un bras paternel les épaules de la jeune fille.

— Leen Ho, allez donc faire un tour sur le pont. Arthur et moi n'en avons que pour quelques minutes. Le grand air vous fera du bien.

Docilement, en traînant les pieds comme une poupée mécanique dont la pile est à bout de course, Leen Ho passa devant Grassione. Il contempla avec intérêt le bas de son dos quand elle franchit la porte.

Massello attendit que la porte soit fermée avant d'annoncer :

— Nous avons réussi. Nous l'avons. Et la petite fera tout ce que je lui dirai.

— Tout ? demanda Grassione en haussant les sourcils.

— Ne soyez pas vulgaire, Arthur. Ce n'est encore qu'une enfant.

— Ouais, mais vous connaissez ces niakouées. Elles sont précoces.

Massello prit un cigare dans un coffret incrusté de nacre et l'alluma avec un briquet à butane en bois précieux, assorti aux boiseries du salon.

— Oui, dit-il en soufflant une bouffée de fumée. Mais nous avons mieux à faire que de discuter des coutumes sexuelles de l'Orient. Je suppose que vous allez retourner à New York, maintenant.

Grassione hocha la tête et se détourna pour examiner la pièce.

— Votre oncle Pietro sera très heureux, reprit Massello. Nous paierons moins, pour l'invention, que nous nous y attendions.

— Beaucoup moins, dit Grassione.

Il glissa une main sous le revers de sa veste et se tourna brusquement vers Salvatore Massello.

— Beaucoup moins, répéta-t-il.

Massello tira calmement une nouvelle bouffée de son cigare avant de désigner du menton l'automatique dans la main de Grassione.

— Qu'est-ce que ça signifie, Arthur ?

— L'oncle Pietro vous fait ses amitiés, don Salvatore. Emportez-les avec vous en enfer.

Grassione pressa là détente une fois. La lourde balle de 45 s'enfonça dans le corps de Massello et parut le repousser de son cigare, qui tomba sur la table. Le corps s'en alla heurter la paroi avec un bruit sourd et glissa en position assise.

— Imbécile, souffla-t-il.

Grassione tira une seconde fois, dans la figure de Massello, et l'homme aux cheveux argentés ne souffla plus rien.

Grassione entendit sur le pont des coups de feu en écho. Une brève rafale et ce fut terminé, aussi brusquement que cela avait commencé.

Grassione se pencha sur la table basse, prit le cigare de Massello et se le planta dans la bouche. Inutile de perdre un bon cigare.

Il regarda le Rêvalisateur, pensa à la jeune Orientale sur le pont, écrasa le cigare dans le cendrier et alla ouvrir la porte.

Marino et Leung avaient abattu les deux gardes du corps de Massello alors qu'ils couraient vers l'escalier après avoir entendu les coups de feu.

Alors que Marino poussait du pied les corps pour s'assurer qu'ils étaient bien morts, Edward Leung se retourna et vit Leen Ho qui le regardait, les yeux vitreux de terreur, et prit une décision.

Il courut sur le pont, saisit la jeune fille par le bras et l'entraîna vers l'avant du yacht.

Derrière lui, Marino poussa un cri.

Leung continua de courir, il disparut avec Leen Ho par une porte à l'avant, une balle fit sauter des éclats de bois au-dessus de sa tête.

Ils s'assirent tous les deux sur le carrelage froid de la douche, dans les toilettes de l'équipage.

— Ne faites pas de bruit, chuchota Leung. Grassione est un mauvais homme et il vous tuerait. Nous allons attendre la nuit et puis nous nous enfuirons.

Elle le regarda de ses grands yeux noirs étonnés puis, avec un sanglot, elle se jeta dans ses bras.

Leung la contempla et quand elle leva les yeux il souriait largement, comme pour la rassurer.

— Comme c'est gentil, ça !

Leung se jeta à genoux en repoussant Leen Ho derrière lui. Il leva son automatique vers la voix, mais avant qu'il puisse presser sur la détente, un coup de pied fit sauter l'arme de sa main.

Arthur Grassione se tenait à la porte de la douche.

— Tu me prends pour un con ? Des sales Jaunes crasseux comme vous, le premier endroit où vous vous cachez ça ne peut être que la douche.

Leung se releva pour faire face à son patron. Il jeta un coup d'œil vers son pistolet mais comprit qu'il ne pourrait jamais le ramasser à temps. Le grand Vince Marino se tenait derrière Grassione.

Leen Ho regardait les deux hommes entre les jambes de Leung. Elle était parfaitement impassible.

— Tu te figures que je ne savais pas que vous autres, Chinetoques, vous vous serreriez les coudes ?

Leung cracha sur les souliers de Grassione.

— Bien sûr que je vous prends pour un con, dit-il. Parce que vous êtes stupide. Vous êtes un homme stupide qui devient tous les jours

plus stupide.

Leung se redressa de toute sa taille et marcha vers Grassione, qui s'écarta, et Vince Marino appliqua le canon d'un pistolet sur le front de Leung.

Leung s'arrêta net.

— Stupide, hein ? gronda Grassione. Tu n'étais rien qu'un diseur de bonne aventure niakoué quand je t'ai trouvé. Et depuis t'as été bon à rien qu'à sortir les poubelles.

Comme il allait mourir et que rien ne changerait ça, Edward Leung laissa sa colère faire place à de la pitié, parce que en un éclair il voyait que Grassione allait mourir encore plus péniblement que lui.

— Je vous ai parlé, dit Leung, de mort et de rêves. Vous avez maintenant votre machine à rêves. Votre mort va suivre.

— Ta gueule, dit Grassione.

Il se baissa et ramassa un gros épissoir métallique qui traînait là. Il s'approcha avec précaution de Leung et, de la main gauche, il saisit une poignée de cheveux noirs, raides et les tordit.

Leung ouvrit la bouche pour crier, mais il n'en sortit qu'un miaulement. Il ferma les yeux sous la douleur et ses genoux se dérobèrent. Il sentit le canon du pistolet de Marino s'enfoncer dans son cou sous l'oreille droite.

La main de Grassione tordit plus fort. La douleur courut dans tout le corps de Leung. Ses bras s'élevèrent à la hauteur de ses épaules et retombèrent, les mains claquant sur le carrelage.

Il était maintenant à genoux, des larmes coulant le long de son nez. Son oreille gauche toucha le sol, le bourdonnement du silence l'emplit quand sa tête fut pressée fortement. Un coup de pied fit sauter ses genoux et il s'affala lourdement sur le ventre. La main lui tordait toujours aussi douloureusement les cheveux, mais tout ce qu'il sentait, c'était le poids froid du canon pressé sous son oreille droite.

Grassione était sur un genou, la figure dure, la main enfouie dans des cheveux moites, les doigts crispés. Marino appuyait toujours son automatique sous l'oreille de Leung.

Grassione sentit le poids de l'épissoir de fer dans sa main.

Leung ouvrit les yeux pour la dernière fois et regarda Leen Ho, pelotonnée dans un coin de la douche. Il voulait lui crier de fuir mais ses lèvres ne purent former que les mots « au secours ». Ce ne fut qu'un souffle et sa bouche resta ouverte.

Grassione lui enfonça l'épissoir dans l'oreille droite.

La longue pointe de fer pénétra profondément dans la tête de Leung et tout son corps tressauta alors que tous les systèmes d'alarme de son cerveau se massaient vers ce point.

Du sang jaillit et Leung hurla en se débattant.

Le gros Marino s'assit sur son dos. Grassione se retourna, aperçut un marteau par terre et s'en empara. Leung poussa un dernier cri et le marteau s'abattit sur le manche de l'épissioir.

Le premier coup enfonça la pointe dans le cerveau, le deuxième fendit l'autre paroi du crâne, la troisième cloua la tête au sol.

Grassione s'essuya les mains sur la veste de Leung puis il se releva et épongea son front en sueur avec un mouchoir monogrammé.

Il vit Leen Ho blottie dans le coin de la douche.

Sans un mot, il fit un brusque signe de tête et Vince Marino s'en alla.

En s'épongeant la figure, Grassione s'approcha de Leen Ho et la fit pivoter. Il lui fourra le mouchoir dans la gorge, la gifla à toute volée, deux fois, après quoi il lui arracha son jean.

Pour la première fois depuis qu'il était monté à bord, il entendit la musique douce qui était diffusée dans tout le yacht. C'était un air de Muzak intitulé *l'Amour nous a réunis*.

CHAPITRE XVIII

— J'aimerais bien savoir où est la fille, dit Remo.

— Elle n'est plus sur ce camping, dit Chiun.

— Campus. Comment le savez-vous ?

— Elle est sur le bateau de quelqu'un. Je le sais parce que je suis le Maître.

— Oui, mais comment le savez-vous, pour de vrai ?

— L'homme charmant qui avait la télévision l'a dit.

— Quel homme charmant ?

— Je ne connais pas son nom. Tous ces noms se ressemblent.

— Sur quel bateau est Leen Ho ? demanda Remo.

— Qui sait ? Tous les bateaux se ressemblent.

— Vous devez bien avoir une idée, grogna Remo.

Il regarda autour de lui les arbres qui bordaient la pelouse devant la maison du professeur Wooley et regretta de ne pouvoir poursuivre cet interrogatoire avec une mésange huppée. Au moins il obtiendrait une réponse.

— Allons, Chiun, réfléchissez, insista-t-il. Cette petite fille pourrait être en danger.

— Elle est vietnamienne, répliqua Chiun. Une Sud-Vietnamienne par-dessus le marché. Mais peu importe. Je ferai ça pour mon pays. Elle est sur le bateau de massepain.

— De massepain ?

— Oui. Quelque chose comme ça.

— Massello ? demanda Remo. C'était ce nom-là ? Massello ?

— Si tu veux. C'est ce que j'ai dit. Et autre chose. Elle a la machine de rêves avec elle.

— L'homme charmant vous l'a dit ?

— C'est ça.

— Est-ce que cet homme charmant s'appelait Grassione ? demanda Remo.

— Oui. C'est ça.

— Chiun, cet homme est le principal tueur à gages du syndicat du crime des États-Unis.

— Je me disais bien qu'il avait quelque chose qui me plaisait, dit Chiun.

Il suffit à Remo d'un coup de téléphone à la capitainerie du port fluvial de Saint Louis pour apprendre que le yacht de M.S. Massello était amarré à la marina de Captain's Cove, dans la partie sud de la ville, près de la pointe Breese. Quelques minutes plus tard, dans une voiture qu'on pourrait généreusement qualifier d'empruntée, Chiun et lui filaient vers le sud par la route 55.

Le portail de la marina était fermé et cadenassé quand ils arrivèrent. Ils avaient le soleil couchant derrière eux et le Mississippi paraissait noir et lisse sous ses derniers rayons.

Chiun fit sauter aisément la chaîne de la porte et ils coururent rapidement vers le fond du port, où Remo aperçut le bateau, *Il Avvocato*.

— C'est bizarre de donner un nom de fruit à un bateau, dit Chiun.

— En italien, ça veut dire avocat, expliqua Remo.

— Et en anglais c'est un fruit. Ne me mens pas. Je n'ai pas oublié ton Washington électrique.

Le gardien qui avait été en faction à la grille avait été recruté par Arthur Grassione, après le « malencontreux accident » qui avait coûté la vie à don Salvatore Massello et à ses gardes du corps, et il patrouillait maintenant sur le pont du yacht en compagnie de Vince Marino. Il fut le premier à apercevoir Remo et Chiun quand ils escaladèrent l'échelle de coupée.

— Halte ! cria-t-il. Vous ne pouvez pas monter.

— Pas même si je réponds à une devinette ? demanda Remo.

— Fichez le camp, gronda l'homme et il dégaina un pistolet de sous son aisselle pour le brandir d'un air menaçant. Allez ! Filez ! Ouste !

Remo fit un signe de tête à Chiun, qui était à côté de lui.

À ce moment, Marino arriva de l'autre bord du bateau.

— Qu'est-ce qui se passe ? cria-t-il.

— Des intrus, Vince, répondit le gardien.

Marino prit son revolver et accourut. Il s'arrêta en haut de l'échelle.

— Qu'est-ce que vous voulez, vous deux ? Ah ! dis donc, c'est le vieux de la télévision. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Il n'y a que vous ? demanda Remo. Nous sommes tous là ?

Marino braqua son arme en décrivant de petits cercles jusqu'à ce que le canon soit fermement pointé vers l'estomac de Remo.

— Je vous conseille de vous tirer vite fait, tous les deux, dit-il.

— C'était justement mon intention, répondit Remo.

Sans prendre son élan il se trouva en l'air, bondissant vers le sommet de l'échelle. Il plaqua une main sur la figure du jeune gardien.

L'homme tomba à la renverse. Son automatique lui échappa. Il regarda Marino avec les deux trous béants qui maintenant remplaçaient ses yeux puis il bascula par-dessus bord dans les eaux brunâtres du fleuve où il coula comme une pierre.

Marino essaya de presser sa détente mais son doigt refusa de se refermer autour du métal. Le vieil Oriental était monté et sa main était maintenant sur celle de Marino dont les os se comportaient bizarrement. Il n'arrivait plus à remuer les doigts ; il baissa les yeux pour voir ce qui n'allait pas et vit la maigre main jaune osseuse se refermer autour du canon de son arme et le plier sans effort, comme s'il était en guimauve.

— Où est la petite ? demanda Remo.

Marino haussa les épaules.

— Une dernière fois : la petite ?

— Morte. Morte. Ils sont tous morts, haleta Marino.

La douleur de sa main droite que tenait le vieil Oriental remontait maintenant tout le long de son bras.

— Qui l'a tuée ? demanda Remo.

— Le patron... Grassione.

— Tu n'es pas Grassione ?

— Non ! Non, non ! se défendit vigoureusement Marino en secouant la tête.

— Tu sais ce que t'es, alors ?

— Quoi ? souffla Vince Marino.

— Veinard. Parce que tu meurs vite.

Il fit un signe à Chiun et Marino sentit la douleur fulgurante passer de sa main droite à son poignet, son bras, son épaule et s'irradier vers l'extérieur, comme les cercles d'un caillou tombant dans l'eau ; quand les petites vibrations atteignirent son cœur, la douleur cessa.

Il tomba lourdement aux pieds de Chiun qui le contempla un moment.

— Vous attendez le photographe ? demanda Remo.

— Je savoure simplement l'excellence de la technique, répondit Chiun.

— Eh bien ! allez savourer un peu partout sur ce bateau et voyez s'il reste encore de ces malfrats à bord. Moi, je vais chercher Grassione.

— Si tu le trouves...

— Oui ?

— N'oublie pas de le remercier pour m'avoir prêté sa télévision aujourd'hui, dit Chiun.

CHAPITRE XIX

Arthur Grassione avait le Rêvalisateur branché sur sa tête.

Il était assis dans le salon *d'I Avvocato*, en compagnie du cadavre de don Salvatore Massello, mollement adossé contre le mur à côté de la cheminée.

Grassione s'était servi du téléphone du salon pour appeler son oncle Pietro à New York, lequel avait chaleureusement félicité son neveu de la réussite de sa mission et promis qu'il allait personnellement, lui, Pietro Scubisci, téléphoner à Saint Louis pour informer qui de droit que Grassione avait travaillé sur les ordres du conseil national et que toute attaque contre sa personne serait considérée comme une attaque contre le conseil national.

— J'ai aussi la machine, mon oncle, dit Grassione.

— Quelle machine, mon neveu ?

— Le truc de télévision. Ils appellent ça le Rêvalisateur.

— Ah ! ça. Tu sais, je ne regarde plus beaucoup la télévision, dit Pietro Scubisci.

— Mon oncle, je crois que vous devriez voir cet appareil. Je crois que nous pourrions gagner beaucoup d'argent avec.

— Comment ça ? demanda vivement Scubisci. Comment est-ce différent de la télévision ?

Grassione expliqua alors que le Rêvalisateur du professeur Wooley diffusait les rêves du spectateur, ses désirs.

— Tu veux dire, je regarde cette télévision et je me vois avec beaucoup d'argent, de nouveau jeune, sans cors aux pieds ? Ta tante n'a plus les seins comme des miches de pain rassis ?

— C'est ça, oncle Pietro. Et ça marche pour n'importe qui. Tout ce qu'on veut, on peut le rêver sur cet appareil.

— Ne manque pas d'apporter cette machine folle avec toi quand tu rentreras, Arthur, dit Scubisci. Il faut que je regarde ça. Moi avec des cheveux, et sans cors aux pieds !

Il rit, d'un grêle rire aigu.

— Sûrement, mon oncle, sûrement, dit Grassione mais il raccrocha sans trop savoir si son oncle avait compris la portée de l'invention du professeur Wooley, la première percée majeure dans la télévision depuis que lui-même, tout jeune, avait vu pour la première fois Félix le Chat à la foire internationale de 1939.

Il se rappela la démonstration de Wooley. La petite niakouée qui rêvait d'un Viêt-Nam sans guerre.

Grassione brancha le Révalisateur à la prise d'antenne du gros poste de don Salvatore, puis il fixa les électrodes comme il l'avait vu faire, deux sur son front, deux à son cou.

Il se carra dans le fauteuil de cuir et chercha ce qu'il lui plairait de rêver.

Il trouva.

Il voulait rêver de ce salaud qui parcourait tout le pays et éliminait les meilleurs éléments de l'Organisation.

Mais il avait du mal. Il ne pouvait penser qu'à l'avertissement d'Edward Leung : « Toute vie se termine dans les rêves et la mort. »

Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Il était Arthur Grassione. Il était sur la piste de l'homme qui attaquait l'Organisation. Il allait le trouver et le tuer. Le détruire.

Lentement, l'image floue devint nette sur l'écran.

Il avait entendu parler pour la première fois de cet individu lors d'une livraison de drogue dans le New Jersey quelques années plus tôt. Puis sa présence s'était fait sentir après que l'Organisation avait été presque mêlée à une querelle syndicale. Avant qu'elle puisse influencer qui que ce soit, la querelle n'existait plus. Les querelleurs non plus.

Et puis il y avait eu les élections à Miami.

Les journaux protestaient contre une équipe de tueurs du gouvernement mais rien ne semblait pouvoir empêcher on ne sait qui de faire disparaître des hommes de l'Organisation.

Et, finalement, il n'y avait pas longtemps, l'affaire d'un célèbre film d'amateur de la mafia. Peu de gens l'avaient vu et la plupart étaient morts. Le film montrait un jeune homme brun anéantissant deux équipes de tueurs. Avec ses mains et rien d'autre.

Grassione n'avait pas vu le film. Mais on lui avait dit que l'homme était très mince, qu'il avait des cheveux noirs et des poignets épais et qu'il se déplaçait très vite.

Il y avait d'autres lieux où Grassione avait perçu les déplacements de l'inconnu.

Alors maintenant, pour le sport, pour se distraire, pour se soulager, il allait tuer l'homme aux poignets épais.

Le *Sony* montrait un paysage ensoleillé. Un homme courait dans un champ, un homme brun très mince. Il avait de gros poignets. Grassione l'avait déjà vu, il en était sûr. Mais où ?

Oui. Il l'avait vu courir à travers le campus à l'université d'Edgewood.

L'homme continuait de courir. De courir.

Grassione l'avait vu ailleurs, aussi. Où ça ? À la télévision. Une fois. Il courait dans le Marathon de Boston.

L'homme courait de plus en plus vite et maintenant une grande ombre recouvrait le sol. L'homme fit un dernier pas et un pied géant descendit et l'écrasa comme un cancrelat bien juteux.

Grassione rit et battit des mains.

L'image changea brusquement. C'était maintenant un appartement romantique, aux lumières tamisées. Le jeune homme brun était assis à une petite table ronde et levait son verre de vin à une beauté brune en face de lui. Elle était menue et délicate, avec des yeux d'Orientale. La porte de la pièce s'ouvrit à la volée et Grassione apparut avec une mitraillette et ouvrit le feu.

Grassione regarda, bien calé dans son fauteuil à bord d'*Il Avvocato*, en souriant de plaisir.

L'image se modifia et le paysage reparut. Grassione fronça les sourcils. Le pied géant était toujours là mais il se relevait lentement.

L'ombre sous le pied recula jusqu'à ce que l'homme brun, l'air plus aimable que Grassione l'avait imaginé, eut soulevé l'immense pied au-dessus de lui à bout de bras.

Grassione songea au pied qui s'abattait, qui écrasait cet homme aux gros poignets, paisiblement souriant. Mais le pied n'écrasa rien du tout. Il se mit à se fendiller.

Plus Grassione faisait des efforts pour penser, plus le pied se craquelait. Soudain, comme s'il était en plâtre, il s'effrita et tomba autour du jeune homme.

Grassione jura, il pensa à lui-même descendant cet homme à la mitraillette et l'image repréenta de nouveau l'appartement aux lumières tamisées. Grassione tirait toujours mais les rafales de mitraillette ne touchaient rien. Elles s'écrasaient sur la table et dans les murs. La fille n'était même plus là.

Grassione vit une ombre bleue à côté de sa propre image sur l'écran et puis sa mitraillette fut dans sa bouche et les balles emportaient le haut de son crâne, éclaboussant les murs de sang, de bouts de cervelle et de débris d'os.

Grassione cria malgré lui en se tortillant dans le fauteuil de cuir. L'image perdit sa verticale, puis son horizontale. Grassione essaya de se lever mais en fut incapable.

Une nouvelle scène apparut à la télévision. C'était une rue dans une ville dévastée. Un paysage lunaire gris, poussiéreux, criblé de cratères et de trous d'obus. Des dizaines de Grassione fouillaient dans les décombres, tous en uniforme nazi et armés de fusils automatiques.

De temps en temps, l'un d'eux tirait sur un petit animal, un rat, une ombre. Ils avaient tous l'air terrifié.

Le vrai Grassione transpirait dans son fauteuil, cloué sur place, paralysé.

Un mur s'écroula sur plusieurs Grassione, sur le petit écran. Un tourbillon humain s'abattit sur la ville ravagée. Les Grassione nazis se mirent à tirer au hasard. Ils réussirent à faire voler des éclats de bois et de pierre et aussi à tuer deux des leurs, et l'ombre à forme humaine se déplaça parmi les autres et partout où l'homme était, ils mouraient. Sans avoir l'air de les toucher, il envoyait valser des Grassione dans les airs tout autour de lui. Ses membres n'étaient que des taches sombres et sa tête voltigeait comme un ballon dans un courant d'air. Il semblait pris dans le viseur d'un fusil et puis le fusil disparaissait et sa main ou son pied emplissait l'écran et il n'y avait plus que du rouge.

Finalement, il n'y eut plus qu'un Grassione effrayé sur l'image. Il reculait lentement devant l'homme qu'il voyait maintenant nettement, un jeune homme brun aux poignets épais. Le Grassione télévisé se mit à courir.

Mais l'homme brun était sur lui, lui prenait la tête à deux mains. D'une simple pression légère, apparemment, il faisait éclater le crâne de Grassione comme une noix.

Arthur Grassione hurla dans son fauteuil.

L'image se brouilla et disparut dans un lacis de lignes verticales, un lavis rouge qui devint noir.

Grassione essaya de se lever. Il essaya d'arracher les électrodes. Mais ses mains ne pouvaient atteindre sa figure. Sa tête ne pouvait pas bouger. Il se sentait prisonnier du grand fauteuil de cuir.

Une autre image se forma devant lui. L'écran de télévision devint un miroir. Grassione se vit assis dans son fauteuil avec une seule électrode à sa tempe et une à son cou. Il y avait encore quatre fils noirs venant du boîtier du Révalisateur derrière le poste de télévision mais deux passaient au-dessus de lui, par-dessus son fauteuil.

Grassione se concentra sur l'écran. Il se pencha un peu pour mieux voir.

Debout, derrière le fauteuil, les bras croisés sur le dossier, se tenait le mince jeune homme brun. Il avait de gros poignets.

Grassione regarda fixement l'homme reflété sur l'écran qui baissait les mains vers lui.

Il sentit quelque chose contre sa poitrine.

Il sentit la douleur.

Il sentit l'air s'échapper de ses poumons, ses côtes craquer, son cœur repoussé contre sa colonne vertébrale. Ses vaisseaux sanguins

éclatèrent comme du pop-corn, son esprit se voila et il ne sentit, ne vit et n'entendit plus rien.

Remo laissa tomber sur les genoux de Grassione les deux électrodes qu'il avait dans la main.

Sentant une présence à la porte il se retourna et Chiun entra.

— Il n'y a personne d'autre sur ce bateau, annonça-t-il. J'ai trouvé la jeune fille. Ce qu'il lui a fait n'est pas beau.

— Ce que je lui ai fait, à lui, ne vaut guère mieux, petit père, répondit Remo.

Il sourit à Chiun et désigna le poste de télévision.

— Vous voulez l'essayer, Chiun ?

— Un homme ne doit pas s'approcher de ses rêves.

— Allons donc ! s'exclama Remo qui se sentait très bien pour la première fois depuis de longs jours. Vous ne voyez pas ça d'ici ? De petits hommes jaunes aux yeux noisette courant après des beautés aux cheveux noirs lustrés et aux yeux en amande ?

— Non.

— Mais si, voyons. *Contes de Sinanju* avec Lad Lex en vedette. À la fin de notre dernier épisode, Ming Hong Toy, savante physicienne et parolière à ses moments perdus, était sur le point d'épouser Clark Wang Yu, jardinier et imitateur de Godzilla à ses moments perdus, quand son père ivrogne, Hing Wong, brisait son bonheur en lui apprenant que son demi-frère, Hong Kong, avait été renversé par un camion de blanchisseur alors qu'il effectuait une mission de secours, en essayant de forcer le blocus pour faire passer en fraude du savon aux femmes de Corée du Nord...

— Tu n'es pas drôle, dit Chiun. Tu te moques des simples joies d'un vieillard et tu passes toi-même ta vie à diminuer tes talents en t'inquiétant de détails sans importance comme une maison, le devoir, le patriotisme et la patrie.

Remo perçut la peine dans la voix de Chiun et s'excusa.

— Je vous demande, pardon, petit père.

— Mais qui est le fou ? Est-ce moi, avec mes moments de plaisir, mes fantasmes que je ne cherche pas à vivre ? Ou est-ce toi, qui cherches toujours à attraper des rêves que tu ne comprends pas et qui échoues toujours ?

— Je suis navré, je vous demande pardon, Chiun, répéta Remo.

Mais Chiun était déjà sorti du salon et toute la joie de Remo se dilua dans le sillage de la peine qu'il savait avoir causée au vieil homme.

Au bout d'un moment, il monta sur le pont et trouva Chiun accoudé à la lisse, contemplant à travers le large Mississippi le

clignotement des lumières de l'autre rive.

— Vous pensez au pays, petit père ?

— Oui. C'est comme ça, certaines nuits. Il y a des brises fraîches et l'eau ondule doucement. Enfant, je regardais passer les bateaux le long de la côte et je me demandais où ils allaient, en rêvant qu'un jour j'irais aussi.

— Et vous êtes allé presque partout, maintenant..

— Oui. Et aucun de ces pays n'égale les rêves de mon enfance. Les rêves sont ainsi.

Remo regarda les lumières d'un bateau clignoter pour en saluer un autre qui le croisait.

— Je vais téléphoner à Smitty tout à l'heure, dit-il. Je vais lui dire de ne plus penser à cette maison.

Chiun hocha la tête.

— C'est la sagesse, mon fils. Tu as déjà une maison. Je te l'ai donnée comme mes ancêtres me l'ont donnée. Sinanju est ta maison... Pas le village. Le village n'est qu'un point sur la carte. Mais Sinanju lui-même. L'art, l'histoire, la science de tout ce que je t'ai appris, voilà ton foyer. Parce que c'est ce que tu es et tout homme doit vivre en lui-même. C'est la maison de tout homme.

Remo garda le silence.

Plus tard, alors qu'il allait descendre à terre avec Chiun, il se ravisa et retourna au salon. Il contempla les corps de Grassione et de Massello, des hommes qui avaient essayé de vivre leurs rêves, mais avaient découvert dans la mort que tous les hommes sont les mêmes, quels que soient leurs rêves.

Il s'approcha du Rêvalisateur eh pensant à tous ceux qui étaient morts en deux jours parce qu'un homme avait essayé de concrétiser les rêves. Il pensa à Chiun. Il pensa à la maison qu'il désirerait toujours, mais ne réclamerait plus jamais, parce que les hommes restaient en vie grâce aux rêves irréalisés. Les rêves étaient faits pour être rêvés, jamais réalisés.

Remo leva son bras au-dessus du boîtier en plastique du Rêvalisateur.

— C'est la vie, bébé, dit-il tout haut.

Et son bras s'abattit.

L'original de cette édition numérique a été
IMPRIMÉ EN FRANCE
PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge.
Usine de La Flèche, le 13-10-1981.